

Serge Abiteboul

Galalithe



Le livre est disponible en format papier chez [Lulu.com](https://lulu.com) pour 12.32 euros (HT)

Romans du même auteur

- *Hirondelles sur le Web*, avec Luc Blanchard, 2005 ; éditions Studio Graph
- *Le livre d'Axel*, 2006 ; Lulu.com
- *L'américain de Sèvres*, 2011 ; Lulu.com
- *L'Arpète*, 2014, éditions Publie.net
- *Noir en Seine*, avec Catherine Candelier, 2015 ; Lulu.com

Essais

- *Sciences des données : de la logique du premier ordre à la toile*, 2012 ; Leçon inaugurale au Collège de France ; éditions Fayard
- *Le Temps des Algorithmes*, avec Gilles Dowek, 2017 ; éditions Le Pommier
- *Terra Data*, avec Valérie Peugeot, 2017 ; éditions Le Pommier

Site web : <http://abiteboul.com>

Milena, abonnée absente

Le 5 mars 2013, la comète C/2011 L4 échappée du nuage d'Oort passe au plus près de la terre. Ce même jour, Milena Oort s'aventure pour la première fois sur la toile.

Le 21 mars 2014, l'ombre de Milena se fige sur la Toile. Ce jour même, un astéroïde Apollon de niveau 1 sur l'échelle de Turin, 2003 QQ47, frôle la terre.

Milena, identité éphémère d'un internet par elle déserté.

La disparue de la rue Montmartre

Le 21 mars 2014, Milena Oort ne s'est pas rendue à son travail. Dans la petite start-up où elle travaille, elle a été vainement attendue. Depuis ce jour-là, elle n'y a plus mis les pieds, pas plus que dans sa salle de gym et au café du coin où elle a ses habitudes. Il va sans dire que sa concierge, ses voisins, ses amis, ses commerçants favoris ne l'ont plus revue. Son portable ne répond plus. Sa vie sur la toile s'interrompt brutalement ce jour-là. Disparition sur Facebook, le néant sur 4Square, plus un mot sur TripAdvisor, rien nulle part à partir du 21 mars 2014.

Fanette et Axel ont essayé de la joindre sans succès. La docteure et l'informaticien se sont retrouvés autour de leur inquiétude pour Milena.

Fanette est une belle rousse, d'une cinquantaine d'années, aux cheveux très courts, une petite bombe d'énergie, et de joie de vivre. Lui, c'est un grand brun, aux rides marquées, abondant sans état d'âme une soixantaine tranquillisée.

Elle est la meilleure amie, celle des sorties folles, décalées. Elle serait la confidente si la disparue en avait une.

Lui a été l'amant de Milena. Il a été fou d'elle comme peut l'être un ado qui découvre l'amour, avec l'intensité de l'homme mûr qui vit peut-être sa dernière passion. Il a été soulagé de retourner à la normalité quand Milena a décidé que leur liaison avait atteint son terminus.

Axel se rend au bout de la rue Montmartre, où habite Milena, un espace de transition, la faune dense des boulevards. Les jeunes startupper du Sentier côtoient les anciens du faubourg bousculés par une mutation trop rapide, et les nouveaux arrivés qui n'ont pas bien compris où ils mettaient les pieds.

Il a franchi le porche du vénérable immeuble où habite Milena, et est arrivé à convaincre Jacinta, la concierge, de lui ouvrir la porte de l'appartement de la disparue.

Dans un français chamarré de rythme portugais, Jacinta noie Axel sous la litanie de tout ce qu'elle pense de Milena la peu diserte.

Il lui explique qu'il vaut mieux qu'elle ne franchisse pas la porte de l'appartement, qu'elle doit attendre dehors. Jacinta rechigne : « Milena a l'habitude de me faire entrer. » Certes, mais Milena a disparu et il faut peut-être prévoir une éventuelle enquête policière, explique Axel. Il ne précise pas qu'il est ravi d'avoir une bonne raison d'éloigner ce moulin à paroles. Il entre et Jacinta n'a plus que son horrible petit chien pour lui répondre.

Une vague odeur de renfermé. Un appartement biscornu d'un vieil immeuble du 18^{ème}. Une paire de chaussures à talons hauts dans l'entrée minuscule, des chaussures très chics, des talons immenses. Sur une patère, une veste de pluie. Un couloir interminable avec, sur le mur de droite, un cabinet des curiosités, des dizaines de photos, les choix hétéroclites d'une photographe amateur, sans prétention mais avec émotion.

Au bout du couloir, Axel découvre une salle de bain nickel aluminium, puis une chambre à coucher impeccablement rangée. Le lit est admirablement fait. Dans un placard des dizaines de chaussures, surtout

des hauts talons, de toutes les formes, de toutes les couleurs. S'il s'y connaissait un tant soit peu, Axel reconnaîtrait le luxe. Il gagne le salon ; pas la moindre trace de poussière ; tout a été soigneusement frotté ? Les séries télé ont enseigné aux meurtriers les techniques de la police scientifique ? Le sac de Milena est posé sur une table basse, son téléphone portable à côté, éteint.

Les mots qui viennent à l'esprit d'Axel : « The Lady Vanishes », en français, « *Une Femme Disparaît* »... On attendrait « *La Femme Disparaît* » ? Qui contrôle l'arbitraire des traductions de titres de films ? Et je ne vous parle pas de l'arbitraire des traductions simultanées ; on pourrait parler d'irrationnel, de délire. Mais c'est hors sujet, revenons à Axel pour nous demander avec lui comment Milena a pu s'évanouir si soudainement.

Coup de fil :

— Allo Fanette ? C'est Axel.

— Bonjour, répond-elle, la voix clairement inquiète. Tu es chez Milena ?

— Oui. C'est la merde ! Son sac, son téléphone portable, son mac, ses

affaires de sport. Tout est là ; mais pas de trace d'elle.

Silence lourd. Ils sont assommés. Ils ne savent pas ce qu'il faut croire, ce qu'ils peuvent faire...

Les jours qui suivent, Axel harcèle véritablement le commissariat du 2^{ème}, exhibant une à une des preuves de la « disparition de Milena ». Il arrive à les convaincre de démarrer une enquête.

Les policiers vont obtenir des confirmations de cette disparition : aucun appel téléphonique sur le mobile ou le fixe, aucune transaction bancaire après cette date, encéphalogramme plat sur la carte Visa, aucune connexion à partir de son compte mail après le 21 mars, rien sur les comptes vélib, autolib, bibliothèque municipale... Milena s'est évanouie.

Les policiers écartent l'éventualité de la présence comateuse de la jeune disparue dans un service de réa quelconque.

Que reste-il comme option ? Séquestrée dans quelque cul de basse fosse ? Terrée quelque part pour échapper à une menace

qu'ils ignorent ? Morte ? Pas de piste. Ils ne savent rien.

Une disparition, peut-être, mais pas de corps. Les policiers se contentent du programme minimum.

Mort sur le courriel

L'enquête se serait enlisée dans l'ennui le plus complet si un policier stagiaire n'était tombé sur le dossier et n'avait rencontré un mystère imprévu.

Axel appelle Fanette :

— Les flics viennent de m'appeler.
L'identité de Milena, c'est du pipeau.
Ils ne trouvent rien sur son passé.

— Que sais-tu de son passé ?
interroge Fanette.

Axel et Fanette doivent reconnaître qu'ils ignorent tout du passé de la jeune femme. Les deux personnes les plus proches d'elle, et ils ne savent rien.

Malgré toutes leurs recherches, malgré toutes les bases de données qu'ils vont interroger, les policiers vont être forcés de reconnaître : « Pas mieux ! »

Fanette interroge Axel :

— Elle t'a bien raconté quelque chose ; essaie de te rappeler. On ne peut pas complètement supprimer son passé.

— Peut-être qu'on peut y arriver si on a un passé suffisamment pourri.

— Une fois, nous nous baladions sur les quais du bassin de la Villette, raconte Fanette, un maghrébin l'a prise pour quelqu'un qu'il connaissait ; il lui a parlé en arabe. Elle lui a dit qu'elle ne comprenait pas. Il a insisté et c'est parti en vrille quand elle lui a crié d'aller se faire sodomiser. On a frôlé le cassage de gueule. Après, je lui ai demandé d'où venait sa famille. Elle a un peu hésité et finalement, elle m'a répondu « Bételgeuse ».

— C'est bien la reine des répliques à la con, commente Axel. Ça m'a titillé son silence. J'ai cherché sur le web. Aucune trace d'autre Oort qu'elle en France. C'est un nom hollandais. Je lui ai demandé si sa famille venait de là-bas.

— Et ? interroge Fanette.

— Elle a éclaté de rire et m'a demandé si elle avait une tête de zoblandais. Une autre de ses reparties à la con.

Axel propose :

— Tu pourrais jeter un œil à son compte Gmail. Tu ne crois pas ?

— Il est sans doute protégé par un mot de passe.

— Elle utilise presque pour tout le même mot de passe : « galalithe », sans majuscule. Ça vaut la peine d'essayer.

— Lire ses mails, c'est encore pire que de fouiller dans son linge sale. On ne peut pas !

— Fais pas ta chochette ; il faut lire ces putains de mails, insiste Axel. Et, c'est mieux si c'est toi.

— Je ne crois pas que je vais faire ça, répugne Fanette.

Axel a insisté. Ils ont décidé que Fanette les lira et qu'elle arrêtera immédiatement si elle a l'impression qu'elle approche de secrets de Milena sans liens avec sa disparition. Comment saura-t-elle s'il y a des liens ?

Fanette, mal à l'aise, s'est connectée à Gmail comme milena.oort@gmail.com. Le

mot de passe était bien « galalithe ». Elle a ouvert la boîte à lettre après une dernière hésitation. On ne fouille pas dans la boîte à courriels d'un autre. C'est un voyeurisme au-delà du dégueulasse. C'est un viol. Que risque-t-elle de découvrir ? Quelque cadavre honteux caché dans un placard ? Des histoires de cul bien glauques ? Des secrets de famille immondes ? Des escroqueries minables ?

Peut-être Milena passe-t-elle de la drogue pour un cartel sud-américain. Milena un mulet ? C'est con ; Milena ne sort jamais de Paris. Ça ne peut être que du cul... Plus probablement, Fanette ne trouvera rien.

En période normale, Milena envoie beaucoup de mels. C'est assez irrégulier ; parfois des dizaines par jour, rarement moins. Depuis le 21 mars, 192 courriels reçus, 0 envoyés, 0 la tête à Toto. La liste de ses courriels envoyés est aussi vide que l'escarcelle de ce clodo qui massacre du Brel à la sortie du métro.

Du temps a passé depuis le 21 mars, frisson. La boîte à lettres sent la mort ? Si Milena ne poste plus de courriels, c'est qu'elle est morte ?

En remontant dans le temps, Fanette découvre de nombreux échanges avec un certain Benoît. Milena et lui utilisent plusieurs langues, anglais, italien, espagnol, allemand, norvégien peut-être... Milena parle toutes ces langues, ou est-ce juste du Google Translate ? Benoît la drague, c'est clair. Ça amuse Milena. Fanette se dit que Milena a de la chance de tourner la tête de mecs comme Axel ou Benoît... Cette chance bien sûr s'est arrêtée si le corps de Milena découpé en morceaux pourrit dans une quelconque décharge, ou si elle subit les tortures d'un gang de barbares dans un parking de banlieue.

Fanette a échangé des courriels avec Benoît. Lui aussi s'inquiète de la disparition de Milena. Mais il habite aux Etats-Unis et il n'a pas rencontré la disparue IRL depuis des mois. Il ne peut rien lui apprendre sur elle.

Tai Nadia

En se plongeant dans les courriels reçus par son amie, Fanette a aussi découvert qu'une certaine Nadia envoie à Milena des poèmes étranges, sauvages, violents, au rythme envoûtant. Certains parlent d'amour. Milena et Nadia, un plan goudou ?

Vague jalousie. Fanette va regarder dans la boîte « Envoyés » les réponses de Milena. Pas de poésie, pas de romance. Il s'agit juste de deux amies. Nadia a l'air d'avoir des problèmes sérieux, de santé, d'argent, de logement. Milena l'appelle « Mi tía loca ». Une tante ? Ce serait un passé ?

Fanette appelle Axel :

— Milena échange des courriels avec une Nadia. Une vieille tante ? Tu la connais ?

— Je l'ai croisée. C'est une clocharde que Milena voit de loin en loin. Une dingue. Elle est beaucoup plus vieille que Milena. Milena l'appelle « tía », mais elles n'ont aucun lien familial.

Une amitié avec une clocharde. Jacinta confirme à Fanette :

— Une vieille clocharde. Oui. Ça devrait pas être permis par le règlement. Ils font n'importe quoi dans cette copro. Des vélos dans le couloir, des boîtes à lettre perso, des tables dans la cour. N'importe quoi. Et puis...

Fanette la refocalise sur Nadia. Jacinta :

— La première fois que la clodo est venue, je lui ai refusé l'entrée de l'immeuble. Elle a appelé Milena avec son iPhone. Les clodos ont des iPhones ! Pas moi. J'ai pas les moyens. Vous avez vu combien ça coûte ? Quand on peut avoir des droïdes pour rien. Moi j'utilise mon argent autrement. Et puis, vous comprenez, à quoi me servirait un iPhone ? Je passe mon temps dans ma loge. Les gens savent où me trouver. Je préfère utiliser mon argent pour...

Nouvelle refocalisation :

— Oui. Milena est descendue la chercher et me l'a présentée : Nadia Dijkster. J'ai retenu le nom, car ça lui arrivait de se faire livrer des trucs ici.

Fnac. Des livres. Vous glissez une pièce à une clocharde, et la voilà qui gaspille pour acheter des livres. Notez que sinon c'est pour lever le coude. Parce qu'elle poivrote la Nadia. Ah ça, elle claque, la vieille, en bibine !

Parfois, elle arrive quand même à bien maîtriser le français Jacinta. Bon, si on oublie l'accent...

Jacinta répond :

— Comment je sais que c'est une clocharde ? Des vêtements de bohémienne. Un caddy bourré à craquer qu'elle planquait derrière le local des poubelles. Glamour ! Une invitée de l'immeuble qui gratte des clopes au kebab d'à côté. J'hallucine !

Fanette recherche à tout hasard sur le web si elle trouve quelque chose sur Nadia Dijkster. Bingo ! Elle rapporte à Axel :

— Nadia Dijkster, normalienne, agrégée de lettres modernes, enseignante à Lyon. Elle quitte l'éducation nationale à 50 ans pour créer une maison d'édition qui publie

surtout des écrivains anarchistes. Relations douteuses dans la pègre lyonnaise ; elle est mêlée à une histoire de meurtre. La maison d'édition fait faillite. Nadia Dijkster passe ensuite des années comme SDF. Elle est assassinée¹ dans un square pourri à Sèvres en 2008...

— Je ne comprends pas, interrompt Axel.

— Et bien Nadia Dijkster, c'est une identité empruntée par notre clocharde. La véritable Nadia Dijkster est morte ! J'ai trouvé plein de trucs sur elle, sur le web. Une femme passionnante. Je te fais suivre ça par mail. Alors à moins de penser qu'il y ait par hasard une nouvelle clodo avec le même nom et plein de points communs, on va dire que c'est juste un emprunt d'identité.

Axel retrouve plusieurs clochards du quartier qui connaissent la vieille femme, qui s'est appropriée l'identité d'une morte un peu sulfureuse. A ce qu'ils racontent, les points communs entre elle et la vraie Nadia

¹ Voir « L'Arpète », du même auteur.

sont nombreux. Comme la vraie Nadia Dijkster, la nouvelle Nadia est d'un niveau intellectuel très au-dessus de la moyenne ; elle revendique une thèse de philosophie. Comme l'autre, elle est très remontée contre le grand capital et le complexe militaro-industriel, très écolo aussi. Elle est également soucieuse de sa propreté, de son élégance, arrivant à préserver dans les galères quotidiennes de la rue, un charme certain, une classe indéniable.

Nadia, la nouvelle, est capable de basculer brutalement dans la violence. Un clodo a raconté à Axel avoir assisté il y a juste quelques jours à une rixe où elle avait véritablement démolé deux loubards qui s'en étaient pris à elle ; l'un des voyous y avait perdu pour quelques jours l'usage de ses coucougnettes.

Axel retrouve une photo de la vraie Nadia Dijkster, publiée par Le Parisien à l'occasion du meurtre de la clocharde. Il la montre à Jacinta qui affirme que c'est bien elle la Nadia Dijkster qu'elle a rencontrée. Quand Axel lui explique que la dame sur la photo est morte, et que si elle ne l'était pas, elle aurait plus de quatre-vingts ans, la

concierge répond philosophiquement : je n'ai aucune compétence pour juger des miracles. Depuis sa loge, elle en a quand même vu d'autres.

Axel et Fanette s'interrogent sur l'agression récente de Nadia. Elle aurait été agressée à cause de la disparition de Milena ? Par ceux qui ont enlevé Milena ? Ou par d'autres qui voulaient retrouver la disparue ? Possible ? Moins improbable que d'imaginer que l'agression de Nadia et la disparition de Milena soient deux merdes indépendamment tombées à quelques centimètres l'une de l'autre.

Axel a glissé un petit billet à plusieurs clochards ; il leur a laissé son numéro de téléphone « au cas où vous pourriez m'aider à contacter Nadia ». L'un d'entre eux lui envoie quelques heures plus tard un SMS avec le numéro de téléphone mobile de la vieille dame.

Axel l'appelle.

Nadia est en convalescence, au frais de la princesse, dans un établissement de soins dans les Vosges. Elle reconnaît sans trop se faire prier qu'elle emprunte l'identité d'une morte. Elle refuse de donner la moindre

information sur Milena. Très vite Axel a l'impression qu'elle se moque de lui. Elle lui raconte que les vermines qui l'ont agressée n'en voulaient qu'à sa tune. Elle le balade quand elle dit n'être pas si proche que ça de la disparue. Elle l'enfume quand elle affirme ne rien savoir de la jeune femme. Elle s'amuse à se faire passer pour une débile. Mais il a lu ses courriels à Milena. La clocharde est peut-être dingue, mais certainement pas débile.

Axel travaille pour une petite société d'informatique. Il doit rendre un projet à la fin de la semaine et il a déjà passé trop de temps à enquêter sur la disparition de Milena. Fanette propose de sacrifier le mercredi, sa journée libre depuis le temps où les deux garçons avaient encore besoin d'elle. Elle fait donc le voyage pour rencontrer Nadia.

Quand elle arrive à la maison de repos, la clocharde est partie contre l'avis de ses médecins, partie sans laisser d'adresse bien sûr.

Nestor, vous eûtes tord

Dans les courriels du compte Gmail de Milena, Fanette s'est épuisée. Elle a découvert les existences de Benoit et Nadia, qu'elle adorerait rencontrer mais ça ne s'est pas fait.

Dans la corbeille bien pleine, elle a aussi trouvé une piste qui pourrait expliquer la disparition de son amie.

Plusieurs courriels sont signés d'un certain nestor404@gmail.com. 404 plus probablement comme le « File not found » du protocole internet, que comme le modèle d'une mythique Peugeot, injustement tombée dans l'oubli. Fanette vérifie dans le dossier « Envoyés » : aucun courriel de Milena à Nestor.

Nestor a écrit à Milena, et elle n'a pas répondu. Cela éveille l'intérêt de Fanette qui replonge dans la corbeille. Une phrase dans un des derniers courriels de Nestor retient son attention : « Où es-tu passée ? Reviens ! Je te laisserai tranquille. Je serai là, mais tu pourras m'ignorer. Je ne te demande rien. Reviens ! » Il a été écrit *après* la disparition de Milena.

Nestor est au courant de la disparition ; il ne semble pas savoir ce qu'elle est devenue. Et pourquoi promettre de la laisser tranquille ? Il la harcelait ?

Fanette vérifie la date « 23 mars ». Nestor l'a écrit deux jours après la disparition de Milena. Il n'est pas responsable de cette disparition.

Axel et Fanette partagent un petit carnet de notes sur WhatsApp.

Fanette : Un certain Nestor harcelait Milena par mail. Je t'envoie les mails que j'ai trouvés. On balance l'horrible à la police ?

Axel parcourt les nombreux courriels de Nestor que Fanette a récupéré dans la corbeille. Dans l'un d'entre eux, carrément une menace : « Tu refuses de me parler ; tu le regretteras ! »

Axel chantonne : *Tonton Nestor ; Vous eûtes tort, Je vous le dis tout net...* Une petite honte de s'amuser quand Milena a peut-être été assassinée.

Nestor, vous eûtes tort de laisser des preuves de votre harcèlement. Cela vous fait passer dans la catégorie des suspects et

vous conduira peut-être derrière des barreaux. Suspect oui. Mais de quoi ? Dans ses courriels, il semble vraiment surpris de la disparition de Milena.

Fanette a « balancé » Nestor404 à un jeune inspecteur qui semblait à peine au courant de la disparition de Milena. Il faudra au jeune homme plusieurs relances à Google et une injonction avant d'obtenir des informations sur Nestor404 : le compte mail n'a servi qu'à envoyer des courriels à Milena. Ouvert quelques jours avant la disparition. Utilisé pour quelques jours après. Nestor404 est passé par des sites d'anonymisation. Vous connaissez beaucoup de gens qui utilisent de tels services ? Il faut se sentir bien coupable pour couvrir ainsi ses traces numériques sur internet.

Le policier aurait aussi pu penser demander à Orange l'historique des SMS de Milena. Orange répond plus rapidement que Google. Le flic y aurait trouvé un paquet de SMS de Nestor qui harcelait également Milena par téléphone. Mais on ne pense pas à tout...

En attendant, Nestor passe en pole position dans la liste des suspects. Mais parle-t-on de pole position quand on est seul sur la ligne de départ ?

Galalit

Dans les mails de la disparue, Fanette a été surprise de ne rien trouver sur son travail. Axel lui a expliqué que Milena utilisait un autre compte.

Fanette :

— Elle bossait pour une startup, Galalit, c'est ça ? Je n'ai jamais compris ce qu'elle faisait.

— De l'informatique, du big data.

— Du big-j'y-pige-que-dalle. Oui.

— Si elle ne causait pas trop de son travail, c'est que le plus souvent les gens réagissaient comme toi. De l'informatique, ils ne veulent même pas essayer de comprendre...

— Alors c'était quoi exactement son travail.

— Elle écrivait un logiciel pour un objet connecté. Un objet érotique...

— Un truc érotique ?

— Je n'en sais pas plus, reconnaît Axel. Je vais essayer de causer à Andželika, la pédégère de Galalit. Je l'ai déjà rencontrée.

Andželika s'inquiète aussi de la disparition de Milena et accepte immédiatement de rencontrer Axel. Après avoir échangé le peu qu'ils savent de la disparition de la jeune femme, elle lui raconte :

— Un samedi matin, je prenais un café à une terrasse de café au bout de la rue Cadet. Elle est passée par là, elle faisait ses courses. Elle s'est installée à la table à côté de la mienne. Tu es d'accord qu'elle est canon ? Je l'ai draguée. Elle m'a taclée. Je lui ai raconté la startup que j'essayai de monter. Elle a toute de suite suggéré des pistes techniques super intéressantes. J'avais raconté le même récit bien rodé à plusieurs capitaux risqueurs, aux types de leur contrôle technique, à plusieurs copains chercheurs sans qu'un seul m'ait proposé une idée à moitié aussi bandante. Là je me suis mise à la draguer vraiment sérieusement, mais cette fois pour qu'elle accepte de travailler pour moi. Deuxième bide. Taclée deux fois en moins d'une heure par la même gonzesse. Je me

suis entêtée. Une semaine plus tard, elle acceptait d'être une des fondatrices de Galalit.

— Tu lui as demandé son CV ?

— J'en ai eu besoin pour les financiers ; mais j'avais plus besoin de ses idées que d'un PhD à McGill. J'ai vérifié par curiosité ses publications. Des workshops inconnus au bataillon. Elle ne s'est même pas fatiguée à publier dans des journaux bidon. Pourtant ce ne n'est pas ce qui manque, les journaux bidon...

— Tu as été tenté de la virer ?

— T'es ouf toi ?

— Tu l'as gardée malgré un CV pipeau ? insiste Axel.

— Une programmeuse de cette qualité, ce serait un crime de s'en priver. C'est même elle qui a trouvé le nom de la startup : « Galalit ». Elle m'a montré de petites sculptures en galalithe qu'elle fabrique. C'est la première matière plastique de synthèse.

— Ça ne s'écrit pas comme ça.

— En polonais, si.

Sur un autre sujet, Andzelika se montre plus évasive : quel est le fameux projet secret de la startup ? Elle confirme qu'il s'agit bien d'objets connectés, et que Milena travaillait sur l'analyse des données de ces objets. Quand Axel insiste, elle finit par expliquer :

— Nous travaillons sur un sex toy connecté.

— Ça pourrait avoir un lien avec sa disparition ?

— C'est un business comme un autre.

— C'est un gros marché ?

— On vise un million de toys en trois mois.

— Waouh ! C'est comme...

— Non, je déconne...

Axel aimerait bien en apprendre plus sur le sex toy que Galalit va lancer, mais Andzelika n'a visiblement pas envie d'en parler : « Tu vas devoir patienter un peu. Il va sortir bientôt de la braguette. »

Silence. Un sex toy, Axel bien sait à quoi ça sert. Mais à quoi bon le connecter ? Et que vient faire le big data là-dedans ?

Quelques verres de bière plus tard, Andzelika raconte à Axel comment Milena lui a raconté son passé :

— Nous avons fini le développement de la première version du logiciel, un code incroyable, un truc que personne n'avait jamais fait avant. Tu vois nous découvrons le plaisir de ces bâtisseurs de cathédrales quand ils posent la dernière pierre. Bon, une cathédrale miniature, juste une petite église avec un clocher en forme de gode. Mais c'était nous qui l'avions construite cette putain d'église, avec notre sueur, nos maux de dos et nos engueulades. Des semaines devant l'écran, des nuits aussi. Et tout fonctionnait, comme prévu. Brillant ! Nous avons picolé toute la soirée pour célébrer. Milena était totalement saoule. La manière dont elle avait évité systématiquement jusque-là de parler de son passé avait aiguisé ma curiosité. Ce soir-là, j'ai insisté et elle a cédé. Voilà ce qu'elle m'a raconté.

Le récit de Milena :

— Nous habitons un petit village près d'Aix. J'étais une enfant rebelle. C'était sans doute impossible pour moi de vivre avec ma famille. Trop de règles. Trop de contraintes. J'étais en particulier sans cesse en conflit avec mon frère aîné. Il était toujours après moi. Je suis partie dès que j'ai pu, après le bac. C'était cela ou mettre de l'arsenic dans son whisky. J'ai hésité. Il a retrouvé ma trace. J'ai refusé de le suivre, même de lui parler. Il est devenu violent. Mon copain de l'époque a essayé de s'interposer et s'est fait démolir. Une jambe et deux côtes cassées. Les flics ont débarqué, appelés par une voisine. Mon frère a dû promettre de me foutre la paix pour que nous ne portions pas plainte. J'ai tiré un trait sur le passé. Je ne les ai plus revus.

A quelques silences, à quelques détails que Milena a ajoutés, des sous-entendus, Andzelika a compris qu'il y avait plus. Elle a pensé à une histoire de viol. Elle n'a pas insisté. Parce que c'était trop lourd ? Parce qu'elle ne se sentait pas assez proche de

Milena ? Elle n'a pas osé poser de question. Un peu comme à l'étranger quand on est passé à côté d'une histoire drôle ; on fait « Haha ! » en hochant la tête. Elle a hoché la tête, mais cela n'avait rien d'une histoire drôle. Parfois elle y pense, et elle se reproche de n'avoir pas posé de question.

Cela aurait peut-être libéré Milena d'en parler ?

Est-ce que Milena a compris qu'Andzelika n'avait pas les mots pour demander ?

Toutes les vies de Milena Oort

Votre passé peut habiter mille lieux : des photos de votre enfance, des lettres ou des cartes postales, de vieux dessins, des notes de cours de lycée ou de fac, que vous gardez au fond d'un tiroir ou dans un carton à la cave, des amis de plus de vingt ans que vous voyez de loin en loin, un compte bancaire que vos parents ont ouvert quand vous étiez adolescent et que vous n'avez jamais fermé, et bien sûr maintenant votre trace numérique sur la toile à commencer peut-être par votre profil sur « Les copains d'avant ». Un bon flic saura faire parler le passé.

Milena a sûrement aussi un passé, même si la police n'en a rien retrouvé. En tous cas, ce passé, la jeune femme met de l'énergie à le travestir dans des récits qu'elle invente au gré de ses humeurs.

Fanette raconte à Axel :

- J'étais avec Milena dans le métro, et un homme l'a accostée. Il lui a demandé ce qu'elle était devenue.
- Elle a dit quoi ? interroge Axel.

— Qu'il se trompait, qu'elle ne le connaissait pas. Il avait l'air troublé. Le métro est arrivé. Le type y est monté. Elle a préféré qu'on attende le prochain.

Axel et Fanette décident d'interroger plus d'autres personnes qui ont côtoyé Milena.

Fanette traîne du côté du club de gym de Milena et une des monitrices a entendu un récit de la bouche de la disparue :

— Milena m'a raconté qu'elle avait passé toute son enfance à Paris, dans le dix-neuvième, près des Buttes-Chaumont. Son père était diplomate au Quai d'Orsay. Sa mère s'occupait de bonnes œuvres. Ils avaient tous les deux une vie sociale très active ; ce sont les « bonnes » qui s'occupaient des quatre enfants. Les deux parents sont morts dans un accident d'avion en Afrique et les deux seuls grands-parents encore vivants ont été rayés des cadres, tous les deux, en moins de deux ans. Les quatre enfants ont passé plusieurs années dans un foyer, un endroit

horrible à la montagne, une montagne d'ennui qui plutôt que les souder entre eux, a construit des haines. Milena a fugué plusieurs fois. A chaque fois, elle a été reprise. A cause de ça, son frère aîné ne voulait plus lui parler. Lors de sa dernière fugue, elle avait déjà seize ans, elle a rencontré un prof, un « vieux » qui s'est « occupé » d'elle, en la glissant dans son lit. Il l'a aussi poussée à étudier. Grâce à lui, elle a arrêté de trainer avec la racaille, de visiter le commissariat de police. Elle a fini le lycée et a même suivi une prépa scientifique à Tours.

La prof de gym de Milena précise : « les classes préparatoires aux grandes écoles, les clapiers des élites de la nation. » Et elle conclut :

— Elle était en train de passer les concours quand son frère aîné l'a retrouvée. Il a menacé de tuer son protecteur. Le vieux a pris peur et a chassée Milena. Elle s'est enfuie et est parti aux USA pour finir ses études, un master d'informatique à UCLA.

Elle travaillait dans une pâtisserie française pour payer ses études. Après ça, un bon boulot, plus besoin d'aller piquer dans les supermarchés pour faire ses courses ; il lui suffisait de faire chauffer la carte de crédit.

Les policiers vont vérifier. Dans les écoles du 19^{ème} arrondissement, pas de trace de son passage. Les écoles parisiennes n'ont jamais connu d'Oort. Pas moins d'ailleurs que le lycée Descartes de Tours où elle aurait fait ses classes préparatoires, ou à UCLA où elle est supposée avoir obtenu un diplôme. Pas de trace d'Oort dans les services consulaires. Aucun diplomate qui aurait disparu avec son épouse dans un accident d'avion en Afrique.

Finalement, Fanette et Axel préféreraient que Milena se taise plutôt que de s'inventer des passés que les flics perdent du temps à vérifier sans succès, un après l'autre. Ça leur éviterait les engueulades du commissaire de police : « Vous nous faites perdre notre temps avec vos pistes foireuses. »

Quarante-cinq ans. Une « jeune femme » ?
Oui. Aujourd'hui, on est une jeune femme
bien plus longtemps que ça.

Du loin de ses soixante ans, avec la retraite
qui pointe à l'horizon, Axel a été jaloux de
la jeunesse de Milena depuis leur première
rencontre, quand il a senti qu'il était en
train de tomber amoureux d'elle. Bien sûr
qu'Axel s'amourache trop rapidement. Il
était quasi mécanique qu'il tombât
amoureux de Milena, terriblement
prévisibles ? Il a quand même été
surpris quand il a réalisé qu'il était devenu
dingue d'elle comme il n'avait jamais été
dingue de personne jusqu'alors.

Une seule personne semble connaître
Milena depuis longtemps, Nadia Dijkster, la
vieille clocharde. Axel finit quand même
par la retrouver qui squatte avec quelques
amis déglingués par l'alcool comme elle,
dans une péniche amarrée au Bas Meudon.
Nadia se montre plus bavarde que prévu :

— Bien sûr, je connais Milena Oort.
Elle aime sa télé grand écran, sa

couette, et son iPad sur la table de nuit.

— Tu connais son passé ? interroge Axel.

— Le passé, tu ne peux pas l'oublier, mon coco. Elle aurait bien continué sa petite vie de bourge, la Milena. Mais elle a la chevelure noire de Mnémosyne, la déesse du langage qui interdit l'oubli. Moi je dis, c'est mieux. Tu honores tes morts et tes morts, s'ils ne te tuent pas, te rendent plus forte. Oui, c'est un cliché à la con. Mais même un cliché à la con a sa vérité.

— Qu'est-elle devenue ? interroge Axel.

— T'es rigolo mon coco. Je suis qu'une pauvre clodo, une dingo. Comment je saurais ?

— Quelqu'un lui en voulait ? insiste Axel.

— Je te dis mon minou ; le passé l'a traquée, l'a rattrapée. Tu peux toujours demander ton solde de tout compte mais tu n'échappes pas à ton

passé. You can check out any time you like, but you can never leave!

Comme Axel a insisté, Nadia a bien voulu donner sa version du passé de Milena :

— L'était une fois un roi qui s'était fait un max de blé au bled. Demande pas comment ! L'homme à la barbe bleue avait de la vaisselle d'or et d'argent, des meubles, des broderies et des carrosses dorés, et même un palais au pays de cocagne. Cet homme de qualité avait deux enfants d'une grande beauté, une fille douce comme le miel, et un fils amer comme la coriandre. Le frère, Mehdi le prince maudit, aimait la sœur ; il était jaloux qu'elle soit belle comme une aurore boréale, libre comme un bateau ivre. Quand le prince a eu l'âge, il a voulu dompter sa sœur. Elle s'est sauvée. Depuis, elle se cache et le beau Mehdi la poursuit de par le monde de son courroux. Parfois, elle me dit : « Nadia, Tia Nadia, ne vois-tu rien venir ? » Et si je vois autre chose que le soleil qui poudroie et l'herbe qui verdoie, elle disparaît. Le cœur de

Princesse est si grand qu'elle fuira s'il le faut jusqu'aux jardins de Belleville. L'amour de Mehdi est si grand qu'il ira au bout du monde pour tremper son couteau dans le sang de sa sœur.

Axel insiste pour avoir un début de piste pour retrouver Milena. Comme Nadia a apprécié les tournées de Chardonnay offertes, elle ajoute :

— Il était une fois une princesse qui voyageait sans sa vaisselle d'or et d'argent, avec quelques pacotilles chères à son cœur. Un soir que la diligence s'était arrêtée pour la nuit dans un relais, un mystérieux voyageur a subtilisé le bagage de la belle. C'était Caleb, le fils de Jephunné. Elle faillit en mourir.

— Il a volé sa pacotille adorée ?

— Sois pas con ! Caleb l'a pas retrouvée pour lui voler quelques babioles. Il lui a dérobé l'élixir de vie, la fiole qu'elle aurait jamais dû laisser dans son équipage. Caleb a manqué la tuer. Le bel Esculape l'a sauvée.

Axel raconte les contes de Nadia à Fanette. Elle peut situer Esculape, le dieu romain des médecins. De Caleb fils de Jephunné, ils apprennent sur Wikipédia que c'était le seul de la génération de Moïse à avoir eu le droit d'assister à la conquête d'Israël « parce qu'il a pleinement suivi la voie de l'Eternel ». Caleb, l'espion de Josué.

L'espion et le médecin.

Fanette se souvient :

— Le mois dernier, Milena a eu un problème en arrivant à Venise, à l'arrivée à l'aéroport. Quelqu'un a pris sa valise. La valise contenait un médicament dont elle a eu besoin. Elle a eu une crise et a été hospitalisée. Caleb lui a dérobé sa valise ? Esculape, un médecin romain, lui a sauvé la vie ?

— Putain. On le dit au commissaire ? interroge Axel.

— Tu crois qu'il bougerait son cul, celui-là ? On s'en occupe nous-même.

Le flic n'avait pas bu que de l'eau

Fanette raconte à Axel un souvenir avec Milena, un souvenir qu'elle avait promis de ne jamais raconter.

Fanette et Milena ont déjeuné dans un petit resto de la Butte aux Cailles, un des leurs restos préférés. Elles ont trop picolé. Fanette a pris sa voiture car elle va rendre visite à une vieille tante en grande banlieue. Milena a rendez-vous au quartier latin. Fanette propose de la déposer. Milena insiste pour conduire, ce qu'elle ne fait jamais. Voilà tout est en place pour un instant dramatique qu'elles n'oublieront pas.

La voiture s'engage sur le grand rond-point autour du Lyon de Denfert quand Milena se met à accélérer comme une dingue. Elle fait à fond le ballon en slalomant presque tout le tour de la place et finit par s'immobiliser derrière un amas de voitures qui lui bloque la route. Une Mégane de police, avec deux policiers à bord, s'immobilise quelques mètres derrière elles. Fanette n'arrive pas à y croire : Milena a cherché à semer des policiers qui l'avaient prise en chasse ; elle est dingue !

Milena s'explique en murmurant : « Je ne veux pas souffler dans le ballon. »

Un policier s'approche du côté de Fanette qui ouvre sa fenêtre : « Elles vont prendre cher les petites dames. » Le flic a une quarantaine d'années, trapu, un début de barbe. Il pue la vinasse. Il a l'air excédé. Fanette n'a pas le temps de penser : « ça part en vrille », que ça le fait vraiment avec la réponse de Milena :

— Ça l'excite le petit branleur.

— Mais je vais me la faire la connasse.

— T'as vu comment t'es gaulé, ducon.

Le flic fait le tour de la voiture en courant. Fanette a à peine le temps de penser : « ça dérape ; ils sont pétés tous les deux. » Milena en profite pour prendre quelque chose sous son siège et ouvrir sa fenêtre. Quand le flic se penche, sans doute pour la prendre par le cou, elle le braque avec un flingue. Le temps s'arrête. Quelques secondes... Une éternité.

Le flic se pisse dessus.

Et elle tire...

Le pistolet à eau se décharge sur le flic. A peine une hésitation et il déboutonne sa braguette. Par la fenêtre, il continue de pisser, mais cette fois, ce n'est plus dans son pantalon mais sur Milena trop ahurie pour même penser à se protéger. Quand elle a enfin réalisé, elle plonge son visage entre ses cuisses. Il continue à lui pisser sur le dos. Il a sans doute trop bu de bières, et il pisse longtemps.

Quand il a fini, il se dirige d'un pas de somnambule vers sa voiture.

Entracte.

Il s'est soulagé. Lui et Milena sont humides. Fanette et le jeune collègue du pisseur sont effondrés.

Fanette regarde autour d'elle. Personne apparemment n'a assisté de trop près à l'altercation. Surtout, personne n'a filmé. Chanceux ?

Elle retrouve le jeune policier à mi-chemin entre les deux voitures, « en terrain neutre ». Ils parlent à mi-voix car, entretemps, des passants se sont approchés.

Le jeune flic démarre :

— Elle va prendre un max.

— Lui aussi, affirme Fanette, qui se dit qu'elles n'ont plus rien à perdre.

— Conduite en état d'ivresse, délit de fuite, insulte à agent, menace avec une arme sur une personne dépositaire de l'autorité publique...

— Ivresse de personne dépositaire de l'autorité publique, urinage intempestif par personne dépositaire de l'autorité public... Vous voulez que je continue ?

— Ta copine va perdre son permis et elle aura une méga amande, essaie le jeune flic.

— Il perd son poste. Un type comme ça ne peut pas rester dans la police nationale.

— On fait un alcotest à ta copine ? propose le jeune policier.

Fanette a bien senti qu'il n'y croit plus :

— J'appelle la police et j'exige que votre collègue passe aussi un alcotest ?

— Doucement les basses. Vous proposez quoi ?

— On se quitte bons amis...

Le jeune policier n'a pas longuement hésité. Il aimerait se trouver à des lieux d'ici.

Il a accepté juste pour que cela se termine, et a conclu pour ne pas perdre la face :

— Elle ne prend pas le volant. Vous conduisez !

— Merci, Monsieur, a murmuré Fanette.

Juste avant de s'éloigner, l'agent a murmuré en souriant à Fanette :

— Le con lui a pissé dessus.

— La tête de ma copine quand il l'a fait.

Ils ont éclaté de rire. Les spectateurs de la scène n'ont pas pu trouver d'explication à cette hilarité.

Fanette a pris le volant. Elle a achevé le tour de la place Denfert, et elle s'est engagée sur Saint-Michel, s'attendant à chaque instant à entendre hurler la sirène des policiers qui auraient changé d'avis. A Luxembourg, elle a respiré.

Pendant que Fanette conduisait, Milena a retiré son chemisier et son soutien-gorge trempés. Elle s'est essuyée avec une serviette de bain qui trainait dans la voiture. Puis, elle a enfilé son pull à même la peau. Sa jupe avait été à peu près épargnée.

Elle a quand vérifié auprès de Fanette :

— Je ne sens pas trop la pisse ?

— Si ma grosse, tu sens la pisse. Je te ramène chez toi. Mais on en reparlera. Tu as failli nous mettre dans une merde immense.

— Je sais. Merci bien !

Fanny a déposé sa copine rue des Thermopyles. Milena n'a jamais voulu reparler de ce qui s'était passé.

Le récit d'Axel

Quelques jours ont passé sans la moindre nouvelle de Milena. Fanette profite d'un déplacement de son mari pour inviter Axel à dîner. Ce n'est pas que les deux hommes se détestent, mais quand ils sont ensemble, ils en rajoutent pour plaire à Fanette et leur combat de coq la fatigue.

A son mari jaloux du temps qu'elle passe avec Axel, elle a expliqué : « c'est Milena qui nous réunit. Il n'est pas du tout mon type. » Elle n'a pas su expliquer pourquoi Axel n'était pas son type. Parce qu'il est toujours amoureux de Milena ? Parce qu'il est trop vieux ? Trop copain ? Trop sérieux ? Non. Alors pourquoi ? Parce qu'il n'est pas assez...

Axel a beaucoup bu. Il a envie de raconter son histoire avec Milena, une histoire somme toute banale.

Morceaux choisis de ce qu'il a raconté à Fanette.

J'ai rencontré Milena dans un bar à vin du Sentier. Elle était gaie, drôle, heureuse de vivre. Elle était belle. Elle rapprochait son visage du mien pour me parler, m'entendre

malgré le niveau sonore ambiant. Très vite, il n'y a plus eu que notre discussion qui comptait. Elle m'a laissé son adresse mail. Je lui ai écrit le lendemain sous je ne sais quel prétexte bidon. La semaine suivante, nous nous retrouvions dans un café près de Denfert. Un moment incroyable, intense. Je n'ai pu m'empêcher de prendre sa main.

J'ai adoré les moments que nous avons passé ensemble, doux, intenses, ou tranquilles. J'adorais ses rafales de mêts, drôles, détonants, extravagants. J'aimais moins ses silences, quand elle s'éloignait, quand elle décidait d'être intensément ailleurs.

Malgré la qualité des moments que nous partagions, malgré sa sincérité dont je n'ai jamais douté, elle posait ses limites. J'attendais depuis notre premier jour qu'elle siffle la fin du match. J'étais surpris que cela dure autant. J'ai toujours admis que nous n'aurions pas de futur.

Elle ne se livrait jamais complètement. Ce n'était pas de la distance, c'était juste qu'elle se protégeait ?

Un jour, elle me parlait de son travail. Je jure, je l'écoutais. Mais nous étions au lit et

je lui ai caressé les fesses, machinalement. Elle s'est arrêtée de parler au milieu d'une phrase. Elle m'a juste dit un truc du genre : « Putain. Tu n'en as rien à foutre de ce que je raconte. » Elle m'a repoussé. Le silence s'est prolongé longtemps. J'ai fini par m'assoupir. Quand je me suis réveillé, elle avait disparu. Je me suis dit que c'était fini entre nous, que je ne la reverrai plus. Ça te dit l'étendue de la confiance que j'avais en la pérennité de mes relations avec elle.

Ce jour-là, je me trompais. Elle est revenue.

Deux jours plus tard, elle m'écrivait un courriel : « Ciao ciao come stai Patate ? I love you trop. » Voilà. Une dispute que je n'ai pas comprise et la plus belle déclaration d'amour qu'elle m'ait jamais écrite.

De temps en temps, assez rarement heureusement, elle se fermait comme cela. Elle entrait dans ce qu'elle appelait son mode « porc-épic ». Elle s'échappait dans un monde où je n'existais plus, dans un monde dont je n'avais rien le droit de savoir... parce que quelque chose lui avait déplu, parce que je n'avais pas été celui qu'elle attendait.

Milena adorait que je parle de mon enfance, de mes rapports avec mes parents, de mes frères et sœurs, de mes cousins. Elle a rencontré mes vieux amis et ils se sont empressés de lui raconter nos histoires les plus ringardes. Par contre, elle détournait systématiquement la conversation quand je la questionnais sur sa vie avant de me rencontrer. Je lui ai demandé pourquoi elle évitait de se raconter. Sa ligne de défense : « Certains passés sont si pourris qu'on préfère les oublier, les effacer ». Ça posait des limites à sa confiance : Elle refusait de partager son passé.

Encore quelques verres de vins, Axel a continué à se raconter. Un dernier extrait pour la route :

Certaines personnes vous attachent en vous démontrant combien elles sont sympas, altruistes, intéressantes, intelligentes. On paie le prix de leur perfection en finissant par se convaincre que l'on ne mérite pas des amis, des amants, aussi exceptionnels. Elles vous ont étouffés sans même que vous vous en soyez rendus compte. D'autres personnes s'essaient à vous convaincre que c'est vous qui méritez tous les superlatifs.

C'est agréable pour l'égo, mais les altitudes de leur admiration finissent par devenir asphyxiantes. N'y a-t-il pas le risque que tout s'arrête si vous cessez d'être génial ? Milena savait installer entre nous un équilibre extraordinaire basé sur l'affirmation implicite que nous étions faits l'un pour l'autre, sans qu'il soit nécessaire de faire assaut de qualités. Quand j'étais avec elle, je me découvrais une confiance en moi énorme, qui n'était pas bâtie sur le besoin de prouver quoi que ce soit.

Ces derniers mots feront dire à Fanette « Mon doudou pourrait prendre des leçons de Milena », ce qu'Axel commentera d'un laconique : « Et toi, ma grosse ? ».

En arrivant chez lui, Axel découvre un SMS de Fanette : « Article sur le Blog binaire du Monde qui parle du taf de Milena. »

Le vibromasseur

Le Big Data, l'analyse de données massives, est à l'origine d'avancées majeures en sciences, en médecine notamment. Il est utilisé massivement sur des données personnelles par les grands du web. Avec les sex toys, le big data s'invite encore un peu plus loin dans l'intimité des utilisateurs des nouvelles technologies. Une startup, Galalit, va lancer Godissime, un vibromasseur connecté, nourri au Big Data.

Depuis le OhMiGod, on ne compte plus les vibromasseurs connectés. Ils peuvent être contrôlés depuis un smartphone. Ils enrichissent la vie des couples, un partenaire pouvant guider à distance le plaisir de l'autre, peut-être même de la voix. Le vibromasseur Godissime de la société Galalit, présenté la semaine prochaine au Salon de l'Érotisme, révolutionne la profession.

L'idée est simple, avec plusieurs capteurs, Godissime récupère toutes les données de chaque utilisation du vibromasseur et les transmet aux serveurs de Galalit. Ces données sont analysées pour permettre

ensuite de mieux accompagner le plaisir. Les données d'une utilisation, ça ne va pas bien loin ? Vous n'y êtes pas. Les données de *toutes* les utilisations. Nous sommes dans le Big Data. L'analyse de toutes ces données va permettre de mettre en évidence des similarités entre les utilisateurs·trices, de comprendre les rouages cachés de la jouissance. Ensuite, à l'écoute de tous ses capteurs, Godissime va accompagner l'utilisateur·trice, contrôler le plaisir avec ses différentes options de vibreurs, de voix. On peut choisir la voix, peut-être Scarlett Johansson, ou Benedict Cumberbatch.

Les techniques utilisées rappellent celles expliquées pour la musique dans « J'ai deux passions, la musique et l'informatique » (Voir Binaire 13 avril). Comme l'ordinateur est capable d'écouter un musicien humain, de communiquer, de jouer avec lui, le vibromasseur est à l'écoute, communique et se comporte comme un·e partenaire idéal·e.

Petit souci quand même. Pour que cela marche, il faut que Godissime dispose d'énormes volumes de données de séances de vibromassage. Une employée de Galalit (demandant l'anonymat) nous a confirmé

que la société disposait déjà de telles données. Des vibromasseurs en bêta-test transmettent déjà depuis plusieurs semaines de telles données aux serveurs de la société. Nous avons vérifié les conditions générales d'utilisation. C'est écrit en tout petit, mais c'est écrit : c'est fait en toute légalité !

Vous qui utiliserez peut-être un jour Godissime, serez-vous conscients que des données aussi intimes circulent sur le réseau ? Est-ce que les plaisirs que vous pourriez trouver dans ces sex toys seront suffisants pour vous faire accepter les risques ?

Nous voilà bien dans un dilemme classique du Big Data.

L'histoire drôle (si vous aimez ce genre d'humour) qui fait fureur chez Galalit : « Dieu aurait pu se contenter de créer la femme. Pourquoi a-t-il aussi créé l'homme ? Parce que le Big data n'existait pas. »

Le nom de code du prochain produit de Galalit est Tanguissime. Les amateurs de Carlos Gardel auront compris que l'on passe à un autre plaisir.

Pour aller plus loin :

- Very deep learning and applications to vibrating devices, Andżelika Zabawki, PhD thesis, 2015.
- Big data analysis and the quest of orgasms, submitted to The Journal of Irreproducible Results, Andżelika Zabawki, 2016

La piste professionnelle

Fanette et Axel se sont demandé si la disparition de Milena pouvait avoir un lien avec son travail sur Godissime.

Fanette a appelé la pédégère de Galalit. Celle-ci insiste :

— Je ne vois vraiment pas pourquoi la disparition de Milena aurait le moindre lien avec Godissime. Certains sex shops ont sans doute des liens avec le milieu, mais pas nous. Nos financements sont clean. Le travail de Milena était indispensable pour l'entreprise, mais elle n'est pas irremplaçable.

— Et l'article de Binaire ?

— Binaire est comme toujours bien documenté. Ils vont jusqu'à citer mes articles scientifiques pourtant plutôt confidentiels. Pour ce qui est de la sortie de Godissime, nous avons eu une brève, le mois dernier, dans « Union Magazine ». La sortie officielle est prévue pour le mois prochain. C'était un peu le secret de polichinelle dans le milieu.

— Le milieu ? questionne Fanette.
— Le milieu des startups, complète
Andželika en éclatant de rire. Nous
n'avons aucun contact avec le milieu-
milieu !

Tonton Nestor

Sur la piste de Marco Polo

Fanette a suivi la piste de l'affaire de l'aéroport de Venise. Courriel à Axel : « La valise que Milena n'a pas récupérée contenait des médicaments. Elle a fait une crise. Je n'ai pas pu savoir quoi. Elle a été traitée à l'hôpital de Venise. Le type qui s'est trompé de valise est un certain Nestor Bonomi ! Nestor comme dans « Nestor404 ». Ça n'a pas été simple avec EasyJet pour avoir cette info. Mince ils sont lourds dans le low cost ! Ça m'a presque coûté une pipe. Je l'ai cherché sur internet. C'est un détective privé ! »

Axel fredonne : « Tonton Nestor ; Vous eûtes tort ; Je vous le dis tout net ; Vous avez mis La zizanie ; Aux noces de Jeannette. »

WhatsApp d'Axel et de Fanette

Axel : il faut retrouver ce con de Bonomi !

Fanette : yes !

Axel : c'était quoi la maladie de Milena ?

Fanette : je n'ai pas pu le savoir. Ils n'ont rien voulu me dire. Putain, je suis docteure quand même.

Axel : Tu demandes à son toubib ?

Axel a encore passé une partie de l'après-midi à s'occuper de la disparition de Milena plutôt que de faire son travail.

WhatsApp d'Axel et de Fanette

Axel : j'ai une stagiaire d'enfer qui fait tout mon boulot. Je suis mûr pour la retraite.

Fanette : c'est quoi la retraite pour toi ?

Axel : la retraite, c'est quand les autres font le boulot pour toi et que tu peux, tranquille Julot, jouer au tarot avec tes poteaux.

Jacinta, la concierge de Milena, réagit à une photo de Nestor Bonomi trouvée sur le web, dans une pub de sa société de détective privé. Elle a vu ce type traîner devant l'immeuble, en particulier, le jour de la disparition de Milena. Elle lui a demandé ce qu'il cherchait ; il a répondu qu'il avait rendez-vous avec quelqu'un dans l'immeuble et n'a pas voulu dire qui. Elle a trouvé « qu'il avait une tête d'assassin ».

Evidemment, elle n'avait encore jamais pensé à en parler à Axel et à la police. Des types avec des têtes d'assassin, on ne croise que cela rue Montmartre ?

Axel a dû pas mal insister pour obtenir que Nestor Bonomi accepte de le recevoir.

Nestor a choisi le lieu de leur rencontre : chez lui, plutôt qu'à l'agence de détective qu'il dirige. C'est l'épouse, une belle blonde aux superbes yeux gris, qui fait entrer Axel dans un grand salon meublé de bric et de broc, chaleureux, plein de charme, foutraque. Elle propose un café mais Axel n'a pas le temps d'accepter, Nestor arrive et l'entraîne dans son bureau.

Axel attaque essayant de prendre Nestor par surprise :

— Que savez-vous de la disparition de Milena ?

— Qui êtes-vous ?

Cela ne va pas être simple.

Axel raconte brièvement ses inquiétudes et celles de Fanette, les recherches qu'ils

mènent pour palier une police aux abonnés absents. Puis il répète sa question :

— Que savez-vous de la disparition de Milena ?

— Rien.

— Monsieur Bonomi, vous lui écriviez beaucoup de courriels. Et elle n'aimait pas ça.

— Appelez-moi Nestor.

— Elle n'aimait pas ça, répète Axel.

— Et ?

— Vous êtes allé chez elle le jour de sa disparition. Que s'est-il passé ?

— Rien !

— Je pourrais aller à la police leur raconter tout ce que j'ai trouvé sur vous et Milena.

— Et leur dire que vous avez fouillé dans ses mails ?

— Ils sont au courant, bluffe Axel. Vous voulez que j'aille leur parler ou on règle ça entre nous ?

— Ça leur ferait juste perdre du temps sur une fausse piste, répond Nestor. Je suis passé chez elle le 21 mars vers 17:00. Elle n'a pas voulu

me parler. Je ne l'ai pas revue depuis.
Point barre.

— Vous étiez sur une enquête ?

— Non ! Aucune enquête. Affaire perso.

— Quelle affaire ? Avec la disparition de Milena, J'ai le droit de savoir quelle affaire perso.

Nestor hésite, puis il répond :

— J'étais amoureux... de Milena. Oui je sais que je suis marié, alors épargnez-moi vos leçons de morale. Sa disparition m'inquiète... Moi aussi.

— Vous êtes inquiet, mais vous ne faites rien pour la retrouver. Pourtant vous êtes détective privé.

— Cela n'a rien à voir avec ma profession. Je ne dois pas mélanger. Je ne suis pas sur une enquête. Vous ne savez rien.

— Je sais que vous l'avez menacée ! Ça peut intéresser la police.

— On ne menace pas l'amour de sa vie.

— On n'arrête pas de se fâcher avec l'amour de sa vie, insiste Axel. Chaque année, plus d'une centaine

d'hommes en France tuent leur
compagne. Certains de vos courriels
étaient menaçants.

Axel insiste et interroge sur l'incident de
l'aéroport. Finalement, Nestor accepte de
raconter.

Carrousel

Parlons donc de cet incident de l'aéroport de Venise qui a envoyé Milena à l'hôpital, quelques semaines avant sa disparition. Pour le reconstituer, il aura fallu les confidences de Caleb, l'espion.

Aéroport de Venise. Carrousel des bagages. Milena a bien cru voir sa valise partir vers la droite... Elle l'a récupèrera au prochain tour. Pas le feu au lac. Mais les tours de carrousel s'égrainent et la valise ne pointe pas le bout de son naseau. La foule s'éclaircit. Elle attend toujours. Elle s'inquiète : « Si la valise n'arrive pas, c'est embêtant ? » Elle réfléchit quelques instants : « Pas de brosse à dent. Pas de sous-vêtements propres. » Et elle murmure un profond « Merde ! ». Elle a fait une grosse connerie. Elle a laissé les médocs dans la trousse de toilette. Et à cause de la sécurité, elle a mis la trousse dans la valise. Pas de panique, elle ne va pas avoir de crise. Panique. La valise n'arrive pas. Elle est maintenant seule à guetter la rotation de la dernière valise qui tourne... qui tourne sur le carrousel... qui ne ressemble même

pas à la sienne. Il faudrait être vraiment le dernier des cons pour les confondre.

Nestor Bonomi observe Milena de loin attendant son bagage.

Au départ de Paris, il a surveillé l'arrivée de la jolie femme à l'aéroport, son check-in. Dans l'avion, il était quelques rangs derrière elle. Un voyage près d'elle, à rêver d'elle. Ce vague parfum à peine perceptible était peut-être le sien. A l'arrivée, cédant à une impulsion malheureuse, il a subtilisé la valise de Milena. D'être à quelques sièges derrière elle dans l'avion avait été trop intense. Il n'a pas résisté. Après une si longue surveillance aussi discrète, il a fait une imprudence, une seule, une grosse connerie.

Le hall de l'aéroport s'est vidé. Il doit s'éloigner pour ne pas se faire repérer. Il n'y a plus rien à faire. Il va louer une voiture.

Un manutentionnaire arrête le carrousel, prend la valise. Milena l'interroge. Ils regardent. Il n'y a pas de nom. Pas de téléphone. Pas d'adresse. Au comptoir d'EasyJet, une italienne peu réveillée entre dans l'ordinateur le numéro du tag. Elle

livre à Milena en pâture un nom : « Le imbecile que prende la valisa se noma Nestor Bonomi ».

Si elle ne parle pas italien, la jeune femme a compris. Instant de panique. Elle eut le temps de reconnaître le nom... juste avant le déclenchement de sa crise. Les derniers mots qu'elle a prononcés avant d'être portée dans l'ambulance : « Ce con de Bonomi ! »

Une valise. Mais qu'espérait-il y trouver ? Le bagage accompagné c'est la quintessence des possessions d'une personne, c'est-à-dire que ce n'est rien. Une révélation quand même à l'intérieur : des médicaments. Consultation du web. Inquiétude. Il caresse un pull, des sous-vêtements. Il ferme les yeux... Sourde angoisse à cause des médicaments.

Quand il est retourné au terminal, Milena n'était plus là. Au comptoir d'EasyJet, la guichetière lui a rendu sa valise contre l'autre qu'il avait prise « par erreur ». Elle a refusé qu'il emmène lui-même la valise à Milena, n'a rien voulu lui dire sur la jeune femme. Comme il insistait, elle s'est

énervée et a menacé d'appeler la sécurité s'il ne dégageait pas.

Le lendemain matin quand il est revenu au comptoir des bagages égarés, la kapo avait été remplacée. La valise de Milena n'était plus là. La nouvelle guichetière n'a rien voulu lui dire. Elle était visiblement au courant de l'esclandre de la veille. Comme Nestor insistait, elle a fini par lui lâcher en français : « A cause de tes conneries, la propriétaire de la valise, elle a fini à l'ospedale. »

Le despote est absent

Axel s'est installé dans un café de Belleville, à deux pas de chez Nestor Bonomi pour savourer ce café qu'on lui a proposé, mais pas donné le temps d'accepter.

Le bistro « Aux Folies Belleville » n'a gardé que peu de traces de ses vies antérieures comme cabaret et comme cinéma. Des prolos maghrébins, des anciens du quartier, des bobos récemment arrivés, s'y mélangent à des étrangers perdus dans leur ballade parisienne. Le brouhaha est sympathique. Le patron et les serveurs sont chaleureux. On pourrait être à Oran si la rue toute taguée juste à côté n'installait dans un présent parisien, vivant, convivial, bien branchouille.

Axel s'est installé en terrasse ce qui lui permet de voir passer l'épouse de Nestor à quelques mètres de lui, rue Dénoyez. La blonde incendiaire affiche allègrement sa cinquantaine et son bonheur de se promener dans le soleil d'une belle journée de printemps. La coupe de cheveu est rock'n'roll. Le maquillage est comme le reste outrancier. A sa tenue d'intérieur, jean

et t-shirt sobre, elle a substitué un patchwork incroyable de couleurs pastel qu'on attendrait plutôt d'une ado légèrement déjantée. Sa chemise vert pomme absurdement riquiqui affiche un décolleté au-delà de la décence. Au vu de l'esthétique de la superbe poitrine qu'il découvre, on ne peut qu'approuver. La minijupe rose annonce la fierté valeureusement gagnée d'exhiber ses fesses. La jupe est si courte qu'Axel ne peut s'empêcher d'essayer d'entrapercevoir, quand elle avance la jambe, la couleur de la culotte. Tout le corps tangué lascivement dans une marche chaloupée autour des points d'appui glissants de talons aiguilles démesurés. Sur son passage, la faune de la rue Dénoyez, mixte dans l'ethnie et massivement masculine dans le genre, est au bord de l'apoplexie.

Axel l'interpelle :

— Madame Bonomi, je vous offre un verre ?

— Oh. Avec plaisir. Et je déteste qu'on m'appelle Madame Bonomi. Je suis Béryl. Et on se dit « tu ».

Béryl semble se réjouir de sa rencontre avec Axel. Elle s'assoit.

Rouge. La culotte est rouge. Et s'il n'arrive pas à écarter son regard des jambes de la jolie femme, sa couleur va déteindre sur les joues d'Axel. Il se cale sur sa chaise. Challenge : regarder dans la direction de Béryl sans avoir le regard qui sombre sur ses jambes ou ses seins. Essayer de s'arrimer aux yeux gris en ignorant tout le charbonnage qui les souligne. Axel y arrive avec difficulté. Son bel effort fait sourire Béryl, ravie de contrôler la situation.

Axel parle de la disparition de Milena. Qu'il puisse soupçonner son époux d'y être mêlé n'inquiète pas Béryl un seul instant ; cela pourrait même l'amuser. Elle veut juste profiter d'une rencontre inattendue qui met un peu de piment dans son existence.

Axel insiste : « Votre époux s'intéresse *beaucoup* à Milena Oort. » Axel laisse lourdement entendre dans sa voix que l'époux ne s'y intéresse pas que professionnellement. Il ne rajoute pas que Nestor est pour l'instant le principal suspect. Elle ne semble pas s'effrayer que son mari soit amoureux d'une autre. Elle

commente seulement : « Je croyais qu'on se tutoyait. »

Le serveur arrive. Axel commande une pression, et elle :

— Un Perrier sans matière fécale.

— Vous n'aimez pas le citron ?
interroge le serveur en souriant.

Elle précise : « Les matières fécales ne me réussissent pas. » Axel a eu le sentiment d'assister à une scène maintes fois répétée.

Quelques instants de silence, et elle commente avec de la surprise dans la voix :

— Nestor serait encore capable de s'intéresser à une femme.

Silence. Axel l'interroge :

— Tu connaissais Milena Oort ?

— Non.

— Tu n'as jamais entendu parler d'elle, insiste-t-il.

— Mon mari ne me dit rien. Nestor n'est qu'un matamore, incolore, inodore, et sans *savoir*.

On sent que cette description, elle l'a déjà testée et qu'elle lui plaît bien. Elle poursuit :

— Après avoir joué les James Bond pendant des années, il se vend maintenant comme « data scientist ». Nestor n'est que le médiocre second rôle de l'histoire de ma vie. Comme il est souvent absent, j'ai fini par construire mon espace à moi. Il ne l'accepte pas. Il veut tout savoir de ce que je fais. C'est insupportable ! Je dîne avec une copine ; il y voit un soupçon d'indépendance, une provocation. Si je passe une soirée avec un copain, je ne te raconte pas. Je dépose les gosses chez ma sœur pour aller voir un film ou une expo, seule ; c'est l'incident diplomatique. Les gosses c'est pareil. Quand ils font quelque chose sans lui, il se sent exclu. Il s'embrouille avec eux en permanence. Ça s'engueule beaucoup dans la famille. Chacun se barre s'il le peut, s'enferme dans sa chambre ou se plonge dans la télé pour éviter les disputes. Lui rentre de plus en plus

tard, quand il rentre. Mon mariage est un naufrage, mais je m'en bats les nuts.

Après quelques instants de silence, elle poursuit :

— Je ne sais vraiment rien de son travail. Ça a l'air d'aller. Je veux dire, les comptes bancaires sont approvisionnés. J'ai plus d'argent que ce dont j'ai besoin. Il peut partir pour plusieurs jours. Pas moyen de savoir à l'avance. Je pense que ça l'amuse de me laisser dans l'incertitude. Si je n'invite pas d'amis, il me demande pourquoi nous ne voyons personne. Et si j'en invite, il faut souvent que j'annule au dernier moment parce qu'il s'absente pour une enquête.

— Tu as pensé à le quitter ?

— Bien sûr. Je le quitterai sans doute un jour. Mais pour aller où ? Pour faire quoi ? Je reste parce que c'est quand même plus simple.

Nestor est muet. Il vient de rencontrer Béryl et, sans hésiter une seconde, elle s'est lancée dans le récit du ratage de son couple.

Elle se raconte avec plaisir, sans gêne, se complaisant dans des détails, entrecoupant son récit d'éclats de rire débordants de charme. Elle fait cela avec tous les hommes qu'elle rencontre ? Ou est-ce qu'une sympathie particulière s'est rapidement installée entre eux ?

Elle conclut : « Mais je ne sais pas pourquoi je te raconte tout ça. Tu t'intéresses à Nestor pas à moi. »

Axel ne saurait lui expliquer l'intérêt naissant qu'il a pour elle. Parce qu'elle est belle, bandante ? Parce qu'elle est libre ? Pour son charme, sa jupe trop courte, son décolleté trop profond ? Pour tout ça. Parce que si le corps est à prendre, le cœur l'est peut-être aussi.

Axel pose une question idiote :

— Tu penses qu'il pourrait avoir tué Milena ?

Qu'est-ce qu'elle en sait ? Qu'est-ce qu'on sait des gens avec qui on vit ? Elle se tait quelques instants puis répond en riant :

— Il collectionne les timbres et les sous-bocks de bière.

On entend presque « Ce connard collectionne les timbres... ». Tous les philatélistes ne sont quand même pas des monstres. Est-ce que les collectionneurs de timbres sont statistiquement plus nombreux que les gens normaux parmi les assassins ?

Les tégestophiles ont cinq fois plus de chance d'être psychopathes que les gens normaux. C'est une statistique qu'Axel invente pour plaire à Béryl.

Axel pose une autre question :

— Tu as épousé Nestor. Tu as des enfants avec lui. Il doit quand même avoir des qualités ?

Elle réfléchit quelques instants avant de répondre :

— Oui. Je t'ai donné une idée fausse de ce qu'il est vraiment. Il sait être gentil. J'imagine qu'il finira au paradis. Saint-Pierrette lui dira peut-être : « Nous accueillons rarement des psychopathes ici, mais vous avez amené le café au lit à votre épouse plusieurs milliers de fois, alors nous avons décidé de faire une exception. »

— A part les timbres, il a des hobbies ?

— C'est un dingue de foot. Il a joué pendant longtemps avec des copains. Maintenant, ils regardent les matchs ensemble en buvant des bières.

— Il faut toujours se méfier des footeux, explique Axel. Leur obsession pour un ballon rond et pour une bande de débiles qui courent après n'est là que pour oublier qu'ils n'ont rien d'autre dans leur vie qui vaille la peine d'être vécu. Mais est-ce moins nul de se passionner pour la grimpette ou la voile. Tout c'est pathétique !

— Tu te rends compte, défend mollement Béryl, que tu insultes des tas de gens ?

— Putain c'est vrai. Mais revenons à ton mari.

— Il a ses qualités. Personne ne m'a forcé à l'épouser. Intelligent. Vif. Drôle. Sympa. Il était tout ça quand nous nous sommes rencontrés. Et d'une certaine façon, il l'est encore. Mais il s'est enfermé dans son petit

monde au fil des ans, avec ses collections, son sport, ses copains, ses enquêtes surtout. Tu vois, il a besoin que sa petite famille soit là, à sa disposition, à sa convenance, quand il n'a rien d'autre à faire : pas de travail, pas de jeu de rôle, pas de plan foot ou de varappe. Il te manipule en permanence pour te faire rentrer dans une case. Et quand tu cherches un peu d'air, à vivre ta vie à toi, ça clash avec ses plans et il ne le supporte pas.

— Tu travailles ? interroge Axel, qui se dit que Béryl reste peut-être avec Nestor pour des contraintes financières.

— Oui. Je suis instit. Une séparation serait compliquée pour les enfants. J'attendrai peut-être qu'ils soient partis...

— Et tes relations avec lui aujourd'hui ?

— Il m'énerve. J'ai du mal à vivre avec lui. Les vacances sont des cauchemars. Récemment, il s'est acheté la montre Withing. Il passe son temps à compter ses pas. Alors, le

soir quand il recharge sa montre et qu'il travaille dans son bureau, je la prends et je fais des tours du pâté de maison à reculons pour diminuer son compte de pas.

— Mais ça ne marche... commence Axel avant de s'interrompre en comprenant qu'elle se moque de lui.

Elle a allumé une cigarette pour profiter pleinement du choix de la terrasse, elle s'est calée sur sa chaise bancale, et elle a attaqué :

— C'est à mon tour de poser des questions.

— Balance !

— Tu es divorcé. Tu as quitté ton épouse pour Milena, parce qu'elle était plus jeune.

— Je suis divorcé. Oui ! Mais c'est mon ex qui m'a viré. 80% des divorces sont initiés par les femmes. Dans mon cas, c'est parce qu'elle s'est trouvée un autre mec.

— Tu es très amoureux de Milena ?

— Je l'ai été. Mais elle aussi m'a débarqué. Tu parles au looser parfait.

— Tu lui as déjà trouvé une remplaçante ? interroge Béryl, un soupçon d'intérêt dans la voix.

— Vaguement. Mais elle a eu une promotion loin de Paris. On se voit quand on peut.

— Tu ne veux pas quitter Paris pour la rejoindre ?

— J'hésite. Elle m'aime bien à temps partiel. Je ne sais pas si ça le ferait à plein temps.

Un silence s'installe. Béryl donne l'impression qu'elle n'aurait rien contre un temps partiel avec Axel. Il se dit qu'il faut qu'il y aille. Il pose une dernière question :

— Pourquoi « sans matière fécale » ?

— Les scientifiques aiment étudier les trucs les plus improbables, explique Béryl. Des biologistes ont analysé les rondelles de citron dans les Perrier des cafés parisiens. Ils ont détecté dedans des tas de substances qui n'ont rien à y faire, surtout des taux énormes de matière fécale. Maintenant, je prends mon Perrier sans rondelle ; c'est comme ça ; il

arrive que la connaissance rétrécisse les choix.

Axel lui a laissé son numéro de mobile, au cas où. Au cas où quoi ? Où elle se rappellerait que Nestor lui a parlé de Milena ? Plus probablement au cas où elle aurait envie de chercher un peu d'air frais.

Béryl est une belle femme, pas farouche, qui corrige une vie de couple pourrie avec des hommes de rencontre. Axel est certainement enclin à céder aux avances d'une belle femme, surtout si elle est blonde aux superbes yeux gris.

Il a fixé les fesses de Beryl jusqu'à ce qu'elle tourne le coin de la rue. Il aimerait qu'elle l'appelle. Elle a gardé la main d'Axel dans la sienne quelques instants de trop. Elle appellera.

Détective privé en quête de données

Fanette a décidé de sacrifier un mercredi après-midi pour en apprendre plus sur l'agence « Détective Nestor Bonomi », dans le Sentier. Elle a pris rendez-vous par mail avec Nestor Bonomi. Officiellement, elle se renseigne pour une surveillance des données du web pour son entreprise.

Elle arrive en avance. L'agence, au premier étage d'un vieil immeuble, rue d'Aboukir, occupe un open space d'une centaine de mètres carrés avec juste deux petits « bocal » en verre : une micro-caféteria et le bureau du patron. L'open space héberge une dizaine de postes de travail.

Fanette, explique au jeune homme de l'accueil, qui semble totalement s'en foutre, qu'elle est en avance. Le commercial qu'elle doit rencontrer n'est pas arrivé. Le blond de l'accueil la conduit à la caféteria où ils retrouvent quelques développeurs qui trainent en prenant un café. Ils se révèlent bavards.

L'agence a une quinzaine d'employés. Les deux plus anciens, qui travaillent à l'agence depuis plus de dix ans, sont les deux

commerciaux de l'agence. Ils ont comme Nestor le diplôme de « détective, agent de recherches privées » de l'institut de formation des agents de recherche de Montpellier. Ce sont eux deux qui tiennent en général l'accueil, sauf quand ils sont absents, ce qui est souvent le cas.

Les développeurs, embauchés plus récemment, y compris plusieurs qui bossent depuis chez eux, tombent dans deux catégories. D'abord, un groupe de crânes d'œufs, bardés de diplômes, de Polytechnique ou Normal Sup, informaticiens avec des spécialités comme data mining, big data, ou apprentissage automatique. Un second groupe de jeunes qui ont appris l'informatique dans des écoles de seconde zone, voire sur le tas, mais qui ont montré un talent particulier pour contourner les protections de logiciels, arriver à en détourner les fonctionnalités.

Fanette s'interroge le jeune de l'accueil quand les autres se sont éloignés : « les diplômés analysent les données que les jeunes hackers obtiennent plus ou moins légalement ? » Un sourire mais pas de réponse.

Elle continue :

— Et vous, vous êtes un crâne d'œuf ou un hacker ?

— Les deux *ma* capitaine, répond le beau blond en riant. Mon titre officiel est crypto-analyste. J'adore les missions impossibles, comme de m'introduire sur le réseau privé d'une entreprise.

Le commercial n'arrive pas et c'est finalement Nestor Bonomi lui-même qui débarque et propose de recevoir Fanette.

Fanette a été surprise par la quasi absence d'information du site web, et c'est la première question qu'elle pose à Nestor. Celui-ci explique :

— Notre site web est pourri. C'est vrai. Pourtant, il m'a coûté un bras il y a quelques années. J'ai même acheté pendant un temps des AdWords. Au final, les clients que cela amenait nous faisaient perdre du temps. Des surveillances barbant, de l'enquête de terrain, des recherches de bases. Ils n'étaient jamais contents. Ça n'avancait jamais

assez vite. Vous travaillez pour quelle société ?

— Je vais vous dire. Mais j'aimerais d'abord mieux comprendre les services que vous fournissez.

— Plutôt que de courir après le client, j'ai retourné le problème. Nous cherchons des informations qui pourraient « éventuellement » intéresser. Quand nous les avons trouvées, je n'ai plus qu'à contacter ceux qui ne savent pas encore qu'ils vont être mes clients. La collecte et l'analyse de données nous permettent de découvrir des secrets monétisables sur le web, parfois le dark web. Les infos les plus confidentielles ne sont parfois qu'à quelques clics... Quand nous avons trouvé sur le web des infos intéressantes sur des sociétés, nous contactons ces sociétés. Nous les prévenons pour qu'elles prennent des mesures pour mieux se protéger. Pour changer, par exemple, les comptes et les mots de passes compromis. Nos clients en parlent à leurs copains, et c'est beaucoup par

bouche à oreille que nous trouvons des clients. Mais je pourrais mieux vous expliquer si je savais pour qui vous travaillez.

— Vous comprenez qu'il me faille prendre des précautions.

— J'imagine que c'est une grande entreprise qui a des raisons de croire que la sécurité de ses données a été compromise. Mais il faudra bien que je sache quelle société et ce que vous voulez qu'on fasse pour vous.

— Bien sûr. Comment réagissent ces futurs clients quand vous les contactez et que vous leur expliquez que la sécurité de leurs données a été compromise ?

— Ça dépend. Je ne dis pas qu'ils m'adorent. Parfois, certains ont tendance à me confondre avec les escrocs qui ont hacké leurs données ; ils pensent que j'essaie de les faire chanter. Quand c'est le cas, je n'insiste pas. Je leur donne gratuitement ce que j'ai récupéré pour ne pas avoir de souci avec les chieurs de la CNIL. Je laisse mijoter dans la tête de leurs directeurs

« sécurité » qui aimeraient bien comprendre comment leurs chers secrets ont atterri sur le web. Mais, il faut payer pour voir. S'ils reviennent me voir, je les mets dans les pattes d'un de mes jeunes propres-sur-eux. Et ça roule...

— Vous n'avez pas de soucis avec la CNIL ?

— La CNIL ? Je leur ai précisé que je ne conservais jamais les données, sauf pour les boîtes qui devenaient mes clients... et avec leur accord. La CNIL, je ne les ai pas trop sur le dos. C'est surtout l'ANSSI.

— L'ANSSI ? interroge Fanette.

— L'Agence Nationale de Sécurité des Systèmes d'Information. Des fonctionnaires payés pour nous empêcher de travailler. En fait, nous nous cognons le boulot qu'ils devraient faire. Ça les gêne alors ils sont sur notre dos.

Fanette imagine bien que si, par accident, ses jeunes apportent à Nestor des infos acquises illégalement, le patron de l'agence sait fermer les yeux. S'il est à quelques

clics de secrets, Nestor est aussi à quelques centimètres du chantage, voire de l'escroquerie. Si une société est récalcitrante...

A trop côtoyer le Dark web, Nestor Bonomi a-t-il glissé vers ses zones sombres ?

Elle se souvient de ce qu'elle a lu sur le Dark web. Tout et n'importe quoi en vente. Et ce qui intéresse Nestor : les numéros de carte bancaire, les codes pour se connecter à des vidéo-conférences d'entreprises, les suivis GPS de fourgons de transports de fond, les plans de systèmes de sécurité de banques...

Nestor insiste pour savoir à quelle entreprise Fanette appartient. Fanette décide de ne pas trop s'éloigner de ses compétences : « Un groupe de cliniques. Nous avons des raisons de penser que des dossiers clients sont sortis de nos serveurs, un gros volume. »

Elle prend l'air suffisamment catastrophée pour être crédible.

Nestor sourit et l'interroge : « Pourquoi pas plutôt un hôpital public. Lariboisière ? » Elle rougit. Comment a-t-il su ? Il

s'explique : « Je vous ai googlés. Votre courriel dévoile votre nom. Une recherche rapide a retourné trois profils. Un seul dans le domaine médical, une médecin de Lariboisière. »

Nestor demande un descriptif plus précis pour pouvoir faire des propositions de service. Fanette lui explique qu'elle doit d'abord rapporter au PDG, qui est seul à pouvoir décider d'un contrat avec l'agence Bonomi.

Après l'agence, plutôt que de rentrer chez elle, Fanette décide d'aller prendre une bière à Numa, juste à côté, un haut lieu de la High Tech. Comme pour Axel avec Béryl, cela s'avère être la bonne pioche.

Leçon pour les détectives en herbe : après une interview, n'oubliez pas de faire une pause au troquet le plus proche.

Fanette retrouve le beau blond de l'accueil, le jeune crypto-analyste de l'agence de détective, en train de siroter une Leffe.

Avec ce beau blond, sûr de lui, on est loin des poncifs de l'informaticien élevé aux pizzas et au coca-cola. Sa sape est parfaite.

Le trio gagnant jeans-chemise-veste. Le jeans parfaitement ajusté. La chemise bien coupée mettant en valeur sa carrure. La veste mi-fesses très classe. Le jeune homme doit passer du temps sur les machines à gonflette du club de gym voisin. La barbe de deux ou trois jours. Les joues un peu rosées.

Fanette a l'impression de le connaître déjà, sans doute pour une ressemblance physique, plus d'ailleurs dans le style que véritablement dans les traits, avec un de ses fils. Ce dernier est consultant chez Accenture, et a rencontré son épouse sur Tinder en cherchant une « amatrice de violon ».

Fanette s'installe et commande une Leffe pour lui tenir compagnie.

— Parle-moi de l'agence Bonomi, propose-elle.

— Autant que vous voulez. Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— Arrête de me vouvoyer... Je me sens vieillir de dix ans à chaque « vous » que tu prononces.

— Nous aurons bien le temps de parler de l'agence. Parle-moi plutôt

de toi. Tu fais quoi à part renifler les poubelles des startups du Sentier ?

— Pourquoi tu dis ça ?

— Tes questions sur l'agence étaient pathétiques. Comme cliente, tu n'avais pas le début d'un soupçon de crédibilité. Mais je m'en fous. Tu fais quoi dans la vie ?

— Je suis docteure, raconte-t-elle. J'aime mon boulot. Et je continuerai à le faire jusqu'à ce que tes copains construisent un robot qui le fasse mieux que moi. J'ai un gentil mari et deux garçons terribles que j'adore. Je suis rousse et hyper bandante. Je suis une quincado.

— C'est quoi ça ?

— Une quinquagénaire décidée à faire des conneries d'ados.

Pendant une petite heure, ils parlent de tout et de rien. Ils découvrent que si, en musique, ils n'ont que peu de goût en commun, ils voient les mêmes films, ils aiment les mêmes livres.

Ils décident d'aller faire plus ample connaissance dans un hôtel. Ils sont arrivés

à décider cela de manière si ambiguë qu'il est difficile de dire qui l'a proposé.

Ils finissent par trouver une chambre pas trop chère. Ils raclent le fond de leurs poches pour payer. Il n'a pas sa carte bleue et elle ne veut pas utiliser la sienne.

La première phrase de Fanette après un épisode érotique fougueux et un peu maladroit : « Voilà. C'est fait ! Je suis une cougar. » Le jeune homme éclate de rire et la contredit :

— Je sais que je fais jeune, mais j'ai 28 ans et je n'ai pas eu l'impression d'être ton toy boy.

— Pas trop déçu ?

— Tu déconnes ? C'était top. Mais on va être obligés de réessayer.

— Pourquoi ? interroge-t-elle.

— Parce qu'on peut faire mieux.

Maintenant que la tension sexuelle qui s'était construite s'est évanouie, Fanette peut tranquillement poser ses questions sur l'agence au jeune homme qui n'a aucune hésitation à tout balancer :

— Je n'en ai rien à foutre des secrets de Nestor ; je peux tout déballer... Il

se passe des trucs louches dans cette boîte. Pour faire de l'analyse de données, il faut des données. C'est le nerf de la guerre. Alors quand tu as une donnée, tu gardes précieusement sa provenance, tu te rappelles où tu l'as récupérée. Dans les entrepôts de l'agence, nous avons de gros volumes de données sans provenance, qu'il faut analyser sans poser de question, sans demander d'où ça vient.

— Ça sent le pourri, commente Fanette.

— Et le pompon. Avec un copain, nous avons découvert une backdoor. Nos données fuient vers une petite société que nous avons identifiée. Elle s'appelle « DWL ». Aucune idée de ce qu'ils trafiquent. J'en ai parlé à Nestor. Il m'a ordonné de fermer les yeux. Il était juste embarrassé que je l'aie découvert. La backdoor a sans doute été installée sur son ordre, peut-être même par lui. Pas cool !

— Qu'est-ce que DWL fait de vos données ?

— Ça, je ne sais pas. Les données partent de chez nous. Je vois où elles

arrivent : des serveurs à Lyon. Mais je ne suis pas arrivé à y pénétrer. Bien bétonnés. Je ne suis même pas arrivé à trouver ce que veut dire DWL. Dark web Lover ? Leur adresse n'est qu'une boîte aux lettres. Ça doit être de vrais ripoux.

— Tu es au courant d'autres trucs louches à l'agence.

— Tout est pourri ici. Par exemple, un de mes potes de l'agence a découvert sur le web que quelqu'un de chez Valeo passait des informations confidentielles à un gros fournisseur allemand, Robert Bosch pour ne pas le nommer.

— J'imagine que ça ne passait pas par des mails avec pièces jointes.

— Non. Evidemment. Ils utilisaient une technique hyper éculée du renseignement, la boîte aux lettres morte. C'est un endroit où on peut s'échanger des messages sans avoir besoin de se rencontrer. La version moderne, c'est un service de fichiers à télécharger. Ils ont fait l'erreur de trop chercher à se protéger, c'est ce qui a éveillé l'intérêt de mon pote.

— Et la suite ? interroge Fanette.

— Il a passé l'info à Nestor Bonomi. Deux mois plus tard, nous gagnions un gros contrat avec Bosch. Plus de cent mille euros par an pour des rapports bidon que Nestor écrit. C'est un de nos plus gros contrats en ce moment. J'imagine que ça paie notre silence. Et Bosch va continuer de gagner les marchés contre Valeo...

Ils s'interrompent quelques minutes pour vérifier s'ils ont encore de l'énergie à gaspiller.

C'est au jeune homme de poser ensuite la question :

— Pas trop déçue ?

— Tu déconnes ? répond Fanette à bout de souffle. Tu avais dit qu'on pouvait faire mieux... Au-delà de mes espérances.

Ils récupèrent un long moment en silence dans les bras l'un de l'autre. Elle s'assoupit même quelques instants...

Tant qu'il n'était qu'un data scientist croisé au cours de l'enquête, le jeune homme n'avait pas besoin de prénom. Mais il a pris de l'importance. Il est temps pour lui de s'installer dans notre récit. Il s'appelle « Florian ».

C'est donc ainsi qu'a démarré l'histoire d'« amour » de Fanette et Florian. Nous pourrions la résumer : ils se sont aimés jusqu'à ce qu'ils ne se séparent, qu'elle retourne à sa vie de famille, qu'il rencontre une jolie fille de son âge et qu'il l'épouse. Ils ont gardé tous les deux le goût obsédant, le parfum troublant d'un amour sans lendemain.

Fanette interroge Florian :

— Ça ne te gêne pas de balancer ton patron ?

— C'est un connard.

— Tu pourrais passer l'information à un journal ?

— Ça pourrait me causer des ennuis, explique-t-il. Je ne sais pas combien de clauses de mon contrat je violerais. Et puis, j'ai participé à toute cette merde. Je n'ai pas la vocation de Zorro. Trop égoïste pour ça.

— Et tu m'en parles à moi que tu viens juste de rencontrer ?

Silence. Est-ce qu'il l'a raconté à Fanette pour soulager sa conscience ? Dans l'espoir qu'elle fouillera et sortira l'histoire ? Pas vraiment. Il l'a fait parce qu'il a eu tout de suite confiance en elle, parce qu'il avait envie de faire plaisir à une jolie femme, pour prolonger un moment agréable avec elle.

Il rompt le silence :

— J'ai posé ma dem'. Je vais monter ma startup. J'en ai soupé du renseignement industriel.

— Elle va faire quoi ta startup ?

— De la psychanalyse sur le web.

— Et plus précisément ?

— Toutes ces informations numériques qui parlent de toi, des trucs que tu as écrits, que d'autres ont écrits de toi, que des machines ont enregistrés sur toi, qu'elles ont calculés sur toi en comparant ces informations aux informations de millions de personnes. Toutes ces informations construisent ton double

numérique, te racontent mieux que tu ne peux le faire. Peut-être que ce n'est pas ce que tu voudrais rationnellement être, que c'est très loin de ce que tu pourrais devenir, mais c'est toi. Ces millions de détails disent tout ; ce sont ces détails qui comptent. Ton psy n'en sait pas autant sur toi. Personne n'a jamais eu accès à autant d'information.

— Mais toutes ces données sont bourrées d'imprécisions, d'erreurs. Il manque plein de choses que je ne confierais jamais à une machine. Elles ne contiennent rien de notre escapade d'aujourd'hui.

— C'est ce que tu crois, s'amuse le jeune homme.

Florian poursuit :

— A partir de cette masse de données, en croisant les données, des algorithmes permettent de découvrir des informations que tu caches peut-être à tes proches, dont tu n'as peut-être même pas conscience.

— Beaucoup de ces informations ne sont pas rationnelles ?

— Tu as parfaitement raison. C'est d'ailleurs ce voyage dans ton inconscient qui m'intéresse. Imagine juste ce que je vais apprendre à partir de ce que tu écris dans Facebook et ailleurs, de tous tes gestes capturés par le capteur de ta montre, de ce que tu achètes, de la localisation du GPS de ton téléphone, des courriels que tu écris, de toutes les requêtes que tu as faites à un moteur de recherche...

— Mais si je recherche un mot, c'est peut-être juste que je viens de l'entendre ; je peux confondre avec un autre mot pour une bête faute d'orthographe, insiste Fanette.

— C'est vrai. Mais c'est toi qui as choisi de demander le sens de ce mot, c'est toi qui as fait cette faute d'orthographe.

— Tout cela n'a rien d'objectif !

— Bien sûr. Mon programme s'intéresse à tes lapsus, tes actes manqués. Mes algorithmes ne s'intéressent pas à la logique, mais plutôt aux associations de mots, aux corrélations. Ils s'intéressent à ton

empreinte psychique sur la toile, à la matière brute... Ils plongent jusque dans tes rêves.

— Ils me psychanalysent ?

— Absolument. C'est ce que je veux réaliser dans la startup. Des psychanalyses, avec la toile pour divan. Le plus compliqué va être, pour l'algorithme, de rester neutre, de ne pas juger le patient, de ne pas lui imposer de norme. Les algorithmes du Big data ont une tendance naturelle à uniformiser, à éradiquer la diversité. Je dois corriger cela. Mon programme analysera tout ce qu'il pourra trouver sur le patient, cherchera des interprétations. Il sera du côté du patient ; il devra trouver des clés.

— Et la cure ?

— Ça les machines ne savent pas faire. Enfin pas encore. Ce sera pour la V2. Pour l'instant, ce sera à moi de dialoguer avec le patient, de l'interroger sur sa vie, de l'aider à trouver un nouveau sens à sa vie.

— Toi et pas une machine ?

— Oui. Mes programmes ne serviront qu'à analyser. Pour le reste, ce sera du boulot d'humain, explique Florian.

— Mais tu y connais quelque chose ? s'inquiète Fanette.

— J'étudie la psychanalyse depuis quatre ans. Ce n'est pas assez. J'ai une partenaire, une vraie psy. Si ça marche, nous n'aurons aucun mal à embaucher d'autres pros.

Quand elle revenait de la douche, Fanette lui a demandé s'il pouvait fouiller dans les données de l'agence pour chercher quelque chose sur une « Milena Oort ». Le regard du jeune homme s'est allumé. Un dernier truc d'espion avant de se noyer dans la psychanalyse. Il a dit oui. Et puis son regard s'est allumé pour autre chose, le joli corps de Fanette. Quand il s'est approché d'elle, Fanette a esquissé un sourire. Elle avait sûrement eu son content de sexe, mais le désir dans ce regard lui faisait chaud au cœur et pas qu'au cœur, d'ailleurs.

Fanette a raconté à Axel sa rencontre avec Florian, enfin presque tout. Elle a passé sous silence la partie de jambes en l'air.

Axel propose de rapporter tout cela au commissaire de police. Fanette préférerait éviter. D'abord, les magouilles de l'agence Bonomi n'ont peut-être rien à voir avec la disparition de Milena. Ensuite, ils n'ont pas de preuve. Et puis conclut Fanette : « Le commissaire est un con. » Axel ne peut qu'approuver. Fanette a tu la raison principale : cela pourrait causer des ennuis à Florian.

S'ils ne raconteront donc pas le récit de Florian au commissaire en charge de l'enquête, celui-ci va recevoir un rapport surprenant d'un inspecteur qui sans qu'on ne lui ait rien demandé s'intéresse à la disparition de Milena.

Confidentiel, ne pas diffuser

Monsieur le Commissaire,

Votre enquête m'intéresse et, comme collègue, je me suis permis quelques observations que je tenais à porter à votre attention. Je me tiens à votre disposition pour en discuter plus amplement.

Milena Oort a disparu le 21 mars 2014. Il était simple de faire le lien avec le passage d'un astéroïde Apollon près de la terre, l'astéroïde 2003 QQ47. Information facile à vérifier.

Du coup, il suffisait de remonter le temps. La première trace de l'existence de Milena est le 5 mars 2013. Ce jour-là, elle ouvre un compte Gmail. Comment ne pas remarquer que c'est au moment du passage près de la terre de la comète C/2011 L4. Et d'où venait cette comète : du nuage d'Oort.

Si elle vient des limites d'Oort, on parle de la frontière gravitationnelle du système solaire. C'est à une ou deux années-lumière du soleil, donc à une distance envisageable. Evidemment la vie humaine ne peut être considérée sur Oort. De même, une forme vivante du Nuage ne pourrait survivre sur

terre. Les conditions physiques sont trop différentes. La question se pose donc. Que peut-être Milena ? La vérité s'impose. C'est un robot !

Nous avons donc à résoudre un test de Turing à l'aveugle sur un personnage mystérieux apparu d'on ne sait où. Le test est à l'aveugle, car nous n'avons pas la possibilité de poser des questions. Nous pouvons juste enquêter sur Milena Oort. Je me suis appliqué à analyser ses traces numériques qui sont nombreuses.

Humain ou robot : pour moi, la réponse s'impose. Un humain a une naissance, une enfance, une histoire. Comme une machine, Milena n'a rien de tout ça. Elle s'est inventé un passé comme l'aurait fait une machine qui aurait voulu réussir le test de Turing et faire croire qu'elle était humaine. S'il manquait encore une preuve, il suffisait d'analyser les dates de son apparition, de sa disparition, et la chimie du nuage d'Oort. Aucun être vivant de là-bas ne peut vivre sur terre. Milena est donc un robot humanoïde.

Reste une question à poser : mâle ou femelle ? Oui, un robot peut être mâle ou

femelle. C'est une erreur parfaitement identifiable des humains mâles que de donner, quand ils créent une intelligence artificielle, des attributs mâles à leur œuvre. Un robot peut être femme. Allez j'ose : un robot peut avoir une âme féminine.

J'ai étudié avec soin tout ce que nous savons de Milena. Et j'en suis convaincu. C'est une femme-robot. Milena est une robote.

Seule une femme aurait pu habiter comme elle l'a fait le corps de Milena.

La femme occupe son corps particulier quand c'est nécessaire pour des temps précis, des instants où elle doit s'y investir. Dans la durée, elle est universelle. Milena pouvait donc oublier son corps de robot du nuage d'Oort et habiter pleinement un corps de robot humanoïde. Un homme-robot aurait été trop habité par le souvenir de son corps Oortien. Il aurait commis des erreurs. Milena était trop parfaitement femme.

Milena était une experte du jeu de Go. Or, les ordinateurs que les humains réalisent, s'ils battent les meilleurs experts aux échecs, mettent du temps à s'imposer au Go. C'est parce que les informaticiens qui

fabriquent chez nous les joueurs de Go sont des hommes ; ils fabriquent des programmes masculins. Or, le Go est un jeu féminin, beaucoup plus féminin que les échecs ; on partage un territoire plutôt que de le conquérir. Sur Oort, ils ont compris cela et c'est pourquoi, chez eux, les robots qui jouent au Go sont des femmes. Milena est une robote.

Vous me ferez remarquer que la plupart des champions de Go sont des hommes. Et alors ? Le jeu peut être par essence féminin sans qu'il y ait de domination féminine. C'est une réaction typiquement masculine que de tout fonder sur la domination.

Vous pourrez aussi observer que le programme informatique AlphaGo de Google a battu un des meilleurs joueurs mondiaux de Go, Lee Sedol. Il y avait des femmes dans l'équipe qui a conçu AlphaGo ! Quod erat demonstrandum.

En pièce jointe, l'article d'un ami, un professeur de Bordeaux spécialiste du genre des robots. Il explique cela bien mieux que moi.

Je pense avoir ainsi démontré de manière irréfutable le fait que Milena était une robote.

A quoi est-ce que cela peut servir dans l'enquête sur sa disparition ?

La recherche du corps de Milena est une perte de temps. Ce corps a été brûlé le soir même de sa disparition. Quant à sa mémoire, elle est très probablement quelque part sur la route du Nuage d'Oort. Ce qu'il faut chercher, c'est le back up. Un tel voyage comporte des risques. Il est certain que ceux qui l'ont organisé ont demandé à Milena de réaliser un back up de sa mémoire et de le laisser sur terre. Où une femme-robot choisirait-elle de préserver une information d'une telle valeur ? Dans un coffre bancaire. Avec ses bijoux ! Il existe des analyses très poussées des liens irrationnels entre les femmes et leurs bijoux. Les hommes ne comprennent rien à tout cela. Donc, un ou deux jours avant son départ, Milena a probablement déposé dans le coffre d'une banque un disque de quelques pétaoctets, peut-être plus. Il n'est pas impossible que le disque soit dans une technologie que nous ne maîtrisons pas

auquel cas il pourrait atteindre les exaotets voire plus.

Pour conclure. Je ne suis pas certain de l'existence de ce disque. Il y a aussi la possibilité du GWW, le *Galactic Wide Web*. Tim Berners Lee ne l'avait pas prévu, mais avec un gateway, on peut sortir de la planète, voire du système solaire. Avec une passerelle sur internet, le World Wide Web se mue en Galactic Wide Web. Il est aussi possible que Milena ait placé sur le GWW toutes les données de sa sauvegarde.

Il vous faut donc trouver soit le disque, soit le gateway.

Sincèrement

Inspecteur B. R.-G.

L'inspecteur est barge

Il suffira au commissaire de deux coups de fil pour en obtenir la confirmation.

Le commissaire fait quand même vérifier, à tout hasard, si Milena avait un coffre à sa banque. Elle n'en avait pas. Peut-être avait-elle un coffre dans une autre banque ?

En attendant le message

Le commissaire a finalement pensé à demander l'historique des SMS de Milena à Orange. Bonne pioche !

Un SMS « récent », un peu avant la disparition de Milena :

Nestor : J'ai été si heureux de te retrouver.

Milena : Je ne vous connais pas.

Nestor : Tu ne peux avoir oublié.

Milena : Il n'y avait rien à oublier.

Nestor : Nous sommes faits l'un pour l'autre.

Milena : Disparaissez de ma vie !

Nestor : Rencontrons-nous pour en parler.

Milena : Assez !

Un autre SMS de Nestor : « J'ai attendu toute la journée ta réponse. Ton silence me fait mal. »

On n'a aucun mal à imaginer Nestor.

Il a envoyé un SMS et il attend la réponse. Il attend ces quelques mots qui vont définir sa vie. Il serre le téléphone dans la poche pour vérifier qu'il est bien toujours là. Il vérifie. La 3G fonctionne. La batterie est à 75%. Mais pas de réponse. Pourtant il a

écrit depuis... Il vérifie : depuis quatorze minutes. Enfin, s'il croit l'heure sur le message. Mais ces heures sont souvent fausses... fausses d'une ou deux minutes. Qu'est-ce que ça change ? Il va pour ranger dans sa poche le petit morceau de technologie, muet comme une carpe, comme un concombre de mer, muet comme une tombe, triste comme un lendemain de fête, vide comme après la fin du monde. Il se reprend immédiatement pour vérifier quand même que rien n'est arrivé pendant les toutes dernières secondes. Il pourrait activer l'alarme, qui préviendrait de l'arrivée de messages, qui éviterait d'avoir à vérifier à chaque instant. Mais, non ! Il n'est quand même pas esclave de ces messages qui arrivent. Qui arrivent ou pas. Pourtant si, il est accroc et il regarde une millièème fois. Il est littéralement figé au milieu de la cité qui s'agite. Faire autre chose qu'attendre une réponse, il n'y pense même pas. Et s'il ratait une réponse ? Le monde s'est rétréci pour ne plus être que ces quelques octets qui sont peut-être déjà en train de brûler les kilomètres dans le cyberspace. Le monde se résume à ces quelques caractères qui pourraient arriver.

Il vérifie encore une fois. Ça fait combien de fois. Il est dingue ? Encore une fois. Une obsession. Une dinguerie.

Pas de réponse. Il liste les possibilités. Elle est occupée au marché ou au gym et elle n'a pas lu ses messages. Elle a eu un accident et elle passe juste à côté, dans le hurlement de cette ambulance. Son téléphone est en panne. Mais il sait. Le plus probable est qu'elle ne veut pas répondre, qu'elle ne répondra pas ! Game over. Alles kaputt. Finita la commedia. Dire ça dans plein de langues, pour conjurer le sort. C'est fini. Il sait. Il se répète le dernier message qu'elle a envoyé. Elle était froide, lointaine, prête à gagner le monde du silence. Elle n'existe plus que pour d'autres, pour un autre ; il a été rayé de sa vie, éliminé de sa liste de contacts, sorti de sa vie numérique. Peut-être n'y-a-t-il jamais appartenu. Peut-il arriver à oublier l'existence de celle qui ne répond plus, qui insulte par son absence, de celle qui torture par son silence ? Peut-il gommer les traces qu'elle a laissées ? Il lui envoie un ultime message, un dernier pour la route, encore un. Auquel elle ne répondra pas...

On imagine Nestor envoyant son message et attendant encore une fois une réponse qui ne vient pas, Nestor organisant toute sa vie autour de messages qui n'arriveront jamais. Est-ce qu'il aurait assassiné Milena juste parce qu'elle ne répondait pas à ses messages ?

La colère s'installe, et l'abattement, la folie qui pointe. Nestor ne supporte plus l'attente. Nestor ne peut plus vivre dans le doute. Quel doute ? Le silence de Milena ne laisse pas de place au doute. Il doit agir pour ne pas devenir fou. Il doit aller la voir, lui dire... Elle va se refuser. Il va exiger qu'elle s'explique. Elle va affirmer qu'il n'y a plus rien à expliquer. Il va la conjurer de choisir. Elle va assurer que tout a été dit. Il va exiger qu'elle dise encore ; il veut l'entendre encore une fois de sa bouche. Il va l'obliger à dire, la forcer à parler. Mais, arrivera-t-il à se contrôler ? Comment pourrait-il ne pas céder à la folie qu'elle a allumée. Il va la faire payer son mépris, son silence. Elle va souffrir à son tour.

On imagine Nestor qui n'a pas su résister à la violence de l'absence.

Il est hagard, détruit par des jours d'attente. Il finit par se rendre chez Milena, frappe à sa porte, force l'entrée de l'appartement. Il finit par perdre tout contrôle, se vengeant sur le corps de Milena des heures d'attente. La folie dans le regard, Nestor s'acharne sur le corps de Milena dans un déchaînement de violence. Le sang coule de la bouche de la jeune femme, son regard devient vitreux. Un coup de couteau pour chaque millier de fois où il a consulté son téléphone pour n'y trouver que l'absence d'une réponse. Ce n'est pas cher payé. Le corps de Milena lacéré de coups de couteau.

On peut imaginer beaucoup de choses à partir de ces quelques SMS qui témoignent de sa détresse. Ce sont des preuves du harcèlement... mais de rien d'autre.

Dans un blog d'un site web trash

M. Nestor Bonomi, PDG de l'agence du même nom, a été mis en garde à vue dans le cadre de la disparition de Milena Oort. Il semble qu'il harcelait Mme Oort de SMS et de mails. Son agence est spécialisée dans le Big data. A côté d'analyses de données tout à fait légitimes pour ses clients, certaines des techniques de l'agence friserait le chantage. Selon des rumeurs persistantes, de grandes entreprises auraient été menacées de voir des informations confidentielles les concernant revendues sur le Dark web si elles n'acceptaient pas de souscrire de gros contrats de service avec l'agence Bonomi. Le commissaire en charge de l'enquête a refusé de commenter.

Nous avons fait notre propre enquête. Nestor Bonomi a été mis en examen en 1997 dans le cadre d'une affaire d'escroquerie, alors qu'il était responsable d'une agence des Restos du Cœur. Il avait monté un système compliqué de fausses factures. Comme le seul bénéficiaire était les Restos du Cœur, l'affaire a été alors classée sans qu'il soit condamné.

L'épouse du commissaire chargé de l'enquête lui a montré ce texte. Il a fait vérifier la mise en examen pour escroquerie : correct. Ça l'a rendu furieux. Mais à quoi servent donc les systèmes d'information super sophistiqués de la police ? Après vérification auprès de la DSI, il semblerait que tout était dans les archives du « vieux système », remplacé en 2008. L'information aurait été « perdue » au changement de système. Evidemment, selon le cahier des charges de la transition, une telle disparition est rigoureusement impossible. Pourtant, elle semble bien s'être produite.

Mélanie des appeaux

Ça roule ma poule

Si l'enquête officielle est enlisée, celle d'Axel et de Fanette progresse avec un coup de fil que reçoit Fanette :

— Bonjour. C'est Florian.

— Bonjour Florian. Ça fait plaisir de t'entendre.

— Tu m'avais demandé s'il y avait quelque chose sur Milena Oort dans les serveurs de l'agence Bonomi. Yes M'dame ! J'ai trouvé des références à une « Milena Oort » dans un vieux projet initié par Nestor. Milena Oort n'était pas la question. La recherche portait sur une certaine « Mélanie Trou ». Milena Oort était la réponse. Nestor a essayé de détruire les résultats, mais il a fait un boulot de cochon ; il a laissé des traces.

— Je ne comprends rien...

— Bon. C'est vrai que c'est un peu confus. Nestor a utilisé les ordinateurs de l'agence pour rechercher sur le web des textes

d'une certaine Mélanie Trou, disparue il y a plusieurs années. Il a nourri ses programmes de textes d'elle disponibles sur le web, des articles de blogs principalement. L'idée était d'essayer de retrouver d'autres textes écrits pas la même personne. Les résultats de la recherche de Nestor ont été détruits. J'ai relancé les calculs que Nestor avait réalisés. Bien sûr, je n'ai sûrement pas obtenu les mêmes résultats que lui alors : le web a changé et nos algorithmes aussi. Et puis, j'ai dû faire cela discrètement, j'ai dû me contenter de quelques centaines de processeurs, la nuit. Malgré toutes ces précautions, c'est peu probable que cela passe totalement inaperçu. Nestor finira par découvrir mes calculs, peut-être à la fin du mois. Je ne sais pas comment je vais lui expliquer pourquoi j'ai fait ça sans parler de toi... Il ne me laissera pas finir mon préavis. Tu me dois un couscous bien arrosé. Mais ça valait le coup.

— Je te dois bien plus qu'un couscous et je te promets que cela vaudra le coup. Mais je ne comprends toujours pas bien ce que tu as trouvé. Explique-moi !

Quelques secondes de silence. Le jeune homme fait durer le suspense, soit il est resté bloqué sur le « Je te dois bien plus qu'un couscous » qui lui donne des idées, soit il cherche juste comment expliquer pour que Fanette comprenne. Il se lance :

— Nos ordinateurs ont fouillé nos bases d'index et le web à la recherche de textes de Mélanie Trou. Quand on écrit, on a un style, une utilisation des mots, des tournures de phrases... qui sont comme des signatures. Les ordinateurs ont cherché des textes du web qui présenteraient des ressemblances avec les textes de Mélanie Trou... Ils ont découvert d'autres textes d'elle. Et surtout ils ont découvert des textes d'une Milena Oort qui présentaient des similarités étonnantes avec ceux de Mélanie. La probabilité que Mélanie

et Milena soient la même personne a été évaluée comme très forte.

— On peut en être certain ? interroge Fanette.

— Non. Pas plus que pour une signature ou une écriture manuscrite. Mais les algorithmes prouvent que les ressemblances ne peuvent être le fruit du hasard. C'est la même personne qui écrit ou alors Milena Oort s'amuse à copier la manière d'écrire de Mélanie Trou. Remarque que dans Mélanie et dans Milena, on retrouve les mêmes trois consonnes « m-l-n ». Un peu comme en hébreu ou en arabe on forme des mots à partir de racines de trois lettres, on construit Mélanie et Milena à partir de « m-l-n ». Si ça ne te suffit pas, ne me dis pas que c'est par hasard qu'Oort est le verlan de Trou et que les dates collent bien. Les textes de Milena démarrent pratiquement à la disparition de Mélanie.

— Dingue, murmure Fanette.

— Le système a aussi trouvé des proximités linguistiques avec des textes signés « missmln » dans un

forum sur le viol, des textes plus anciens qui recouvrent en partie la période où Mélanie écrit. Ça pourrait aussi être « Milena-Mélanie ». Il n'y a pas assez de textes pour être certain, mais la probabilité est forte. Missmln explique dans un de ses premiers articles que mln est un raccourci pour mélanome. L'étymologie selon elle : du grec « mélano » pour noir, et « ome » pour dur, cruel, inhumain.

— Tu as vérifié ?

— Yes ! Elle explique dans un autre forum que mln, ça veut dire « Mouvement de Libération des Nanas ». Elle cultive d'ailleurs un discours décoiffant très anti-mec. Tu devrais adorer.

— D'autres pistes ?

— Oui une autre, mais avec un score plus faible, une jeune femme qui sévit sur le web, notamment sur Facebook, sous le nom de Moulawana. On retrouve la racine m-l-n, cette fois en arabe.

— Ça veut dire quelque chose en arabe ?

— J'ai demandé à une copine. Ça veut dire « coloré ». Une connotation très gaie, féminine. Enfin, tout ça ne prouve rien ; les corrélations sont faibles, en partie parce que Moulawana écrit surtout en arabe. Je ne l'aurais même pas découvert si je n'avais lancé une autre recherche biaisée avec ce fameux « m-l-n » récurant. Par contre, entre Milena et Mélanie, le score est énorme. Je parierais que c'est la même personne.

— Milena serait Mélanie. Tu es génial ! Tu as bien mérité ton couscous. Tu devrais bosser dans la police. Ils ne savent toujours rien sur Milena Oort et tu lui as trouvé un passé.

— Personne ne veut d'un boulot avec une foule de machistes qui puent des pieds, refuse Florian.

— Contrairement aux idées reçues, l'hyperhidrose est deux fois moins importante dans la police que dans la gendarmerie.

— Des chercheurs ont vraiment comparé les camemberts des keufles et des cognes ?

Si Florian sait que Fanette l'a bonimenté, il se sent quand même obligé d'ajouter :

— Tu déconnes, mais tu ne sais pas les statistiques à la con que les gens peuvent faire.

Il tape une recherche sur le web et lit un résultat :

— 1 % de la population du Royaume-Uni, et 3 % des États-Unis souffrent d'hyperhidrose. Explique-moi pourquoi c'est trois fois plus aux States ?

— On s'en fout, coupe Fanette. Tu serais un amour de m'envoyer tous les textes que tu as trouvés.

— Ça roule, ma poule ! conclut le jeune homme.

— N'essaie même pas de parler comme un vieux, rigole Fanette. Le couscous et plus si affinité ? C'est pour quand ?

Courriel de Fanette à Axel : Milena a été « Mélanie Trou », dernier domicile connu, 18 rue des Thermopyles dans le 14^{ème}. Disparue en 2012. J'ai créé un répertoire sur la Dropbox avec ce que j'ai sur elle.

On a deux disparitions mais une seule personne.

Courriel d'Axel : J'ai été traîner du côté des Thermopyles. J'ai trois bonnes nouvelles :

- J'ai retrouvé plusieurs personnes rue des Thermopyles qui se souviennent très bien de Mélanie.
- Je t'avais dit que je cherchais un appart. J'emménage la semaine prochaine dans un deux pièces au fond d'une impasse qui donne sur la rue des Thermopyles. Un petit paradis de lumière et de verdure.
- J'ai trouvé sur le web une chanson de Brassens que je ne connaissais pas qui s'appelle Mélanie. Elle commence comme ça :

*Les chansons de salle de garde
Ont toujours été de mon goût,
Et je suis bien malheureux, car de
Nos jours on n'en crée plus beaucoup...*

Une recette pour entamer une journée de bonne humeur : écouter une chanson de Brassens qu'on ne connaissait pas, ou qu'on avait oublié, ou qu'on avait envie de réécouter, ou à défaut une chanson d'Edith Piaf, ou de Jacques Brel.

Qui est vraiment cette femme qui apparaît un jour Mélanie, un jour Milena, et disparaît...

Mélanie à l'heure première

Il a fallu qu'Axel insiste énormément pour que Nestor, qui vient juste d'être remis en liberté à l'issue de sa garde à vue, accepte de le revoir :

— Vous connaissez Milena depuis longtemps ?

— Longtemps.

— Plus d'un an ? insiste Axel.

— C'est bien possible, répond Nestor, un sourire énigmatique sur le visage.

— Personne ne connaît Milena depuis plus d'un an.

— Peut-être que moi si.

— Vous connaissez Mélanie Trou ? interroge Axel.

Long silence. Ce nom venu du passé a déstabilisé Nestor. Quand Axel insiste, il finit par admettre que Milena et Mélanie ne sont qu'une seule personne. Il a été surpris qu'Axel sache pour le lien entre les deux femmes.

Et puis, Nestor décide qu'il en a assez dit. Et même s'il n'a rien appris de nouveau, Axel ne tirera plus rien de lui.

Nestor est-il responsable de la disparition de Milena ? Le détective est obsédé par elle. Assez pour l'assassiner ? Un homme marié, père de deux enfants, un professionnel qui gagne bien sa vie. Au départ, un père tranquille ! Une vie en ligne droite. Et des angles. Son ménage qui dérape. Les magouilles de l'agence. L'étrange Monsieur Bonomi. L'amoureux éconduit, obsédé par cette femme qui se refuse, a-t-il basculé dans la folie ? A-t-il sombré dans son fantasme ? En est-il arrivé à assassiner la femme qu'il aimait ?

La disparition de Mélanie Trou

Mélanie Trou n'était au départ qu'une option proposée par des algorithmes incapables d'expliquer le pourquoi du comment. La présomption forte qu'elle et Milena ne faisaient qu'une, appuyée sur des calculs d'ordinateurs, devient-elle une certitude quand un humain, Nestor, peut-être menteur pathologique, la corrobore ?

Mélanie et Milena, deux disparues qui ne font plus qu'une. Axel cherche sur la toile

des informations sur cette première disparition.

Mélanie était informaticienne, comme Milena. Lanceuse d'alerte, elle a disparu juste après avoir soufflé dans le sifflet. Elle a fait éclater un scandale de fourniture de logiciels d'espionnage à des groupes islamistes. Dans un article de Libération, une phrase retient l'attention d'Axel : « L'action de Mélanie Trou a eu un effet dévastateur sur toute cette entreprise d'espionnage. Il est remarquable qu'une seule personne ait eu accès à autant de secrets sur ce réseau d'espionnage. »

Quand l'affaire a éclaté, deux thèses se sont affrontées :

— Les vendeurs de logiciels qu'elle dénonçait et leurs clients islamistes lui ont fait payer au prix fort son action. Ils l'ont fait disparaître et, avec elle, d'autres secrets qu'elle détenait.

— Elle savait qu'elle risquait sa peau et elle a préféré disparaître. Elle évitait ainsi qu'ils ne s'attaquent à elle, et aux siens.

Dans Le Parisien :

L'identité de Mélanie Trou était usurpée. Il existe vraiment une Mélanie Trou, infirmière au Canada, qui n'a rien à voir avec la disparue. Selon des spécialistes, les identités usurpées sont moins à la mode que les identités fictives, car elles sont très faciles à repérer. Mélanie Trou a disparu, en abandonnant un fils de huit ans. Pas la moindre trace d'elle. Selon des sources autorisées, elle a été très probablement assassinée sur l'ordre des groupes islamistes qui ont voulu la punir d'avoir fait capoter une opération qui leur permettait d'obtenir des logiciels d'espionnage sur laquelle ils comptaient beaucoup. Mélanie Trou aurait ainsi payé de sa vie son action héroïque de lanceuse d'alerte.

Axel a emménagé rue des Thermopyles. Il a pu facilement se renseigner sur Milena auprès d'anciens voisins de Mélanie Trou.

Quand elle a disparu, Mélanie avait une quarantaine d'années.

Un voisin : « elle... *était* une belle femme aux longs cheveux bruns, distinguée. Elle a de profonds yeux verts ».

Il a hésité sur le « elle était. » Si elle n'est pas morte, Mélanie *est* sans doute encore une belle femme... Ensuite, il a préféré le présent pour parler des yeux de Mélanie ; on entend comme il a pu fantasmer sur ces yeux verts. On entend que le voisin a été amoureux de Mélanie quand il détaille : « des lunettes, un peu trop sérieuses, de la classe, habillée moderne, sans débauche d'argent ou d'effets. »

Il se lance :

— Elle est toujours coiffée et maquillée impeccable, d'une élégance plutôt classique, avec des fringues de goût, mais pas ces trucs qui coutent un bras. Son seul luxe, ce sont des chaussures aux talons démesurés pour lesquelles elle n'hésite pas à casser la tirelire. Son visage est sérieux, avec une belle lumière d'intelligence dans le regard, et une dose d'espièglerie dans le sourire. La musique du regard, pour qui sait l'entendre, promet autre chose, une

détermination tenace, le mystère, la passion, la révolte peut-être.

La France grouille de poètes.

Il continue :

— Une voisine parfaite. Bonjour-Bonsoir, quand on se croise, mais je ne m'occupe pas de vos affaires. C'est le style ici. De temps en temps des dîners un peu bruyants, mais jamais de ces fêtes qui empêchent le voisinage de dormir. En résumé, une belle femme, difficile à approcher, au final relativement invisible si ce n'est pour la lumière de son regard.

Une voisine résume Mélanie : une vie de famille centrée autour de son fils, appuyée sur Picard Surgelés et les soupes chinoises instantanées ; une vie professionnelle raisonnable, au boulot tôt le matin, rentrée tôt le soir ; une vie personnelle acceptable, club de gym plusieurs fois par semaine, un peu de télé, pas mal de lecture ; une vie sociale dans la norme.

Très banale finalement Mélanie Trou, comme d'ailleurs Milena. Pas surprenant puisqu'il s'agit de la même personne.

Le mari n'a pas fait long feu dans la vie de Mélanie, une erreur de casting. Un type gentil, mais rien de plus. Ils partageaient sans problème la garde alternée de leur fils de huit ans, Hugo.

Un ami raconte :

— Pour le nouvel an, nous avions tous un peu trop bu et elle s'est racontée plus que de coutume. Elle nous a dit qu'elle n'avait trouvé que deux points positifs dans sa vie de couple : la naissance d'Hugo et sa séparation ultra rapide avec le père de son fils. Ça avait été un plan ennuyeux, pour oublier une histoire d'amour catastrophique juste avant de connaître le père de Hugo. J'ai insisté pour qu'elle nous parle de cette histoire d'avant. Elle a fini par raconter un amour intense avec un homme beaucoup trop charmant, un « mec à harem ». Elle nous a fait mourir de rire avec la description de ce prof de gym, un « méditerranéen »,

un dragueur compulsif convaincu qu'il était « God's gift to women », que sa mission était de satisfaire le maximum de femmes. Elle avait assez vite réalisé qu'elle n'était qu'un numéro, même pas le *numero uno*. Après un temps, son amour à elle est arrivé en bout de piste, à cours de combustible. Le mec n'a pas accepté de la perdre. Elle a précisé que la séparation avait été violente, qu'il avait presque failli la tuer, qu'elle avait dû se cacher pour lui échapper. Elle n'a pas voulu en dire plus. Après il y a eu le père d'Hugo. Le méditerranéen, le père d'Hugo, c'est comme ça qu'elle les appelait, sans prénom.

Axel a continué à interroger les « anciens » de la rue des Thermopyles. Les « détails » de l'histoire « difficile » de Milena variaient d'un interlocuteur à l'autre. Pour certains, le prof de gym méditerranéen devenait un pilote de ligne maghrébin. Mélanie comme Milena se complaisait à s'inventer des passés, à brouiller les pistes.

Plusieurs amis de Mélanie sont d'accord sur un point : elle adorait trop son fils pour l'abandonner. Donc, elle a dû mourir. Ils sont donc d'accord pour avoir tort. Elle n'est pas morte et a bel et bien abandonné son fils.

Un voisin propose une possibilité : « Elle a cru qu'elle pouvait se sortir de cette affaire sans se mouiller. Mais ils l'ont repérée. Elle n'avait plus le choix. Elle a fait éclater le scandale et elle a fait croire à sa disparition pour se protéger et protéger son fils. » Lui accepte donc bien qu'elle ait pu volontairement abandonner un fils de huit ans. Il précise : « seulement pour le protéger ».

Axel est moyennement convaincu. Ceux qui l'auraient recherchée pour la punir d'avoir été la lanceuse d'alerte savaient bien qu'ils n'étaient pas responsables de sa disparition. Le voisin, qui a suivi l'affaire de près, lui montre un article du Parisien qu'il a conservé : « Selon des sources bien informées, Mélanie aurait été kidnappée par les services secrets israéliens parce qu'elle détenait des informations sur des réseaux d'espionnage islamistes. Sa mort aurait été

la conséquence malheureuse d'un interrogatoire trop poussé. »

Cela pue la désinformation. L'interprétation du voisin : elle a lancé cette rumeur pour faire croire aux islamistes que le Mossad était responsable de sa mort. Tiré par les cheveux. Il explique sa thèse : « Pour être crus des islamistes, blâmez à tout hasard le Mossad. »

La disparition de Milena a été vécue comme un vrai cataclysme dans le petit monde de la rue des Thermopyles. Ils en ont parlé pendant des heures. Chacun a sa théorie.

Axel contacte le père d'Hugo qui accepte de rencontrer.

Petit pavillon de banlieue à Fontenay-aux-Roses, à deux minutes de la station de RER. Très près de Paris mais sur une autre planète. On n'imaginerait pas Milena vivant ici.

Le père d'Hugo n'a strictement rien à raconter à Axel. Selon lui, elle n'a pas donné signe de vie depuis sa disparition. Et Hugo ? Le père confie à Axel qu'Hugo vit

cela relativement bien. Le jeune garçon raconte que sa maman avant de partir lui a répété à plusieurs reprises :

— *Il va falloir que je disparaisse. Je ne sais pas quand. Mais il le faudra. N'oublie jamais que je suis ta maman, que je t'aime plus que tout au monde. Je reviendrai quand ce sera devenu possible ; je débarquerai un jour, par surprise. Rien au monde ne pourra m'empêcher de revenir pour tes dix-huit ans.*

Hugo attend le retour de Mélanie. Plus que quelques années à attendre.

Hugo rentre de l'école quand Axel s'apprête à partir. Son père a insisté : il ne faut pas lui parler de sa mère. L'enfant est sympathique, souriant, un peu timide peut-être, un gosse sans histoire, en tous cas apparemment.

Lanceuse d'alerte

Pourquoi Mélanie Trou a-t-elle choisi d'être lanceuse d'alerte ? Comment devient-on lanceur d'alerte ? Est-elle tombée par hasard sur cette histoire d'espionnage, ou s'est-elle fait embaucher pour découvrir le pot aux roses ? Quand elle a su, elle a compris qu'on ne pouvait pas laisser ces fous agir impunément. Mais elle n'a pas pu ignorer les risques. Comment a-t-elle décidé de tout balancer ? Elle savait qu'elle perdait son travail. Savait-elle qu'elle devrait se séparer de son fils ? Savait-elle qu'elle mettait sa vie en péril ? Pourquoi ? Juste pour ne pas laisser les méchants gagner encore une fois ?

Elle est Mélanie, siffleuse d'alerte, Mélanie du sifflet, Mélanie des appeaux.

Mélanie a-t-elle été assassinée ? Sa résurrection comme Milena répond à la question.

Milena a-t-elle été assassinée ? Faudra-t-il attendre sa résurrection pour répondre à cette question ?

Pour un flirt avec Béryl

Axel en est toujours à se demander comment convaincre la police de se bouger, quand il reçoit un SMS de Béryl. Nestor est à Strasbourg pour s'occuper d'un oncle malade, les enfants sont chez les grands-parents et elle a gagné un peu de liberté qu'elle propose à Axel de partager.

Axel avait de toute façon envie de revoir l'épouse délaissée, surtout depuis qu'il a découvert que Nestor et Béryl ont vécu dans la même maison que Mélanie, au 18 rue des Thermopyles.

Axel relit plusieurs fois les quelques lignes du SMS. Le plan cul tranquille et sans engagement est on ne peut plus explicite.

Les deux amours de Nestor : Mélanie qu'il aime d'un amour jamais partagé, celle qui sait disparaître, et Béryl qu'il a aimé au point de l'épouser, celle qui ne l'aime plus, mais ne part pas. Pourquoi l'une reste et l'autre pas. Pourquoi on part ? Pourquoi on reste ? Tous les moments de détresse que l'on gagne en partant. Tous les moments de tristesse que l'on gagne en restant. Et

l'incommensurable de ce qu'on abandonne dans chaque cas.

Axel pense à Myriam qui a préféré le quitter. Pourquoi n'a-t-il pas su la faire rester ? Pourquoi n'est-t-il pas parti avec elle ? Est-ce sa faute à lui si elle a choisi d'être oiseau migrateur ? Myriam revient toujours quand Milena ne revient jamais.

Est-ce que penser à Myriam pourrait être un moyen de conjurer le plan cul qui se propose ? Non. Il suffit de penser à Béryl pour rendre ce plan inéluctable. Axel a des questions à poser à Béryl. Il a envie de passer une soirée avec elle. Il espère bien que la soirée ne se limitera pas à une simple causerie.

Axel retrouve Béryl dans un de ces lieux de dégustation de vin qui réinventent le plaisir de la lenteur.

Pourquoi a-t-il choisi ce café quasi vide, presque endormi, au mobilier d'une autre époque, plutôt que le café d'à côté, à la déco agressive, où s'entassent tous les branchés du quartier ? Parce qu'ils y seront tranquilles.

Quand Béryl arrive, Axel se félicite de son choix. Elle a une tenue si étonnante, qu'il préfère ne pas trop être vu en sa compagnie. Les talons sont peut-être encore plus démesurément longs que la dernière fois, un goût commun avec Milena. Elle porte une longue robe de velours vert sombre, rehaussée de falbalas rouge sang, laissant très généreusement respirer ses seins, une énorme fraise rouge, bordée de dentelle violette, alignant ses godrons bien réguliers autour de son cou. Elle ne tient certainement pas à passer inaperçue.

Axel ne peut faire semblant d'ignorer l'accoutrement de Béryl. Il ne saurait prononcer un avis. Alors il préfère se replacer dans l'histoire :

— Je crois que Michel Serres a dit que la fraise avait comme but de dissimuler les ganglions produits par les maladies vénériennes.

— Michel Serres se trompe. C'est pour escamoter les rides du cou, et le ravage des ans.

Le serveur ne s'était pas décidé à servir Axel peu convaincu que celui-ci ait sérieusement choisi de prendre un verre

dans un café quasi désert. L'arrivée de Béryl l'a réveillé. Difficile d'ignorer cette belle femme.

Les deux verres de Bordeaux, pas d'alternative dans ce café, sont à peine installés devant eux qu'Axel pose une question :

— Tu connaissais Mélanie Trou ?

— Mince, ce n'est pas juste pour mon joli petit cul que tu m'as invitée à dîner ?

— Objection votre beauté. Je n'ai invité personne à dîner. Tu m'as envoyé un SMS.

— Si on veut...

— Tu as habité au 18 rue des Thermopyles ? Tu la connaissais ? insiste Axel.

— Oui. J'y habitais quand j'ai rencontré Nestor. Il a remplacé un des membres de ma coloc, la coloc du deuxième. Mélanie habitait la coloc du premier. Nous étions amies.

— Pourquoi tu ne m'en as pas parlé ?

— Quand tu es venu poser tes questions sur Milena, je ne savais pas que Milena et elle ne faisaient qu'une

seule personne. C'est Nestor qui me l'a appris quelques jours plus tard. J'imagine qu'il préférerait pour ses roubignoles que je l'apprenne par lui que dans le journal.

Axel sourit. Si Libération a sorti le scoop de l'identité commune de Milena et Mélanie, c'est parce qu'il a passé discrètement l'information à un journaliste qu'il connaît dans sa rédaction.

Axel se demande si ce n'est pas finalement pour parler de cela que Béryl l'a contacté. Il hésite quelques secondes avant de poser une question qui le taraude :

— Tu connaissais Nestor avant qu'il rejoigne la coloc ?

— Non. Nous avons mis des annonces chez des commerçants du quartier. Il a débarqué un jour, rue des Thermopyles. J'ai tout de suite flashé sur lui. Le mec sympa, marrant, beau gosse, vivant. Tout pour lui. Le coup de foudre. La connerie quoi. Je ne pouvais pas prévoir comment ça allait tourner.

— Et Mélanie et Nestor ?

La question reste en suspens, pleine de sous-entendus, jusqu'à ce que Béryl réponde :

— C'était une amie. Bien sûr il l'a rencontrée. Je sais qu'il est suspecté pour la disparition de Milena. Et je sais maintenant que Milena, c'est Mélanie. Alors, oui, je me pose la question. Mais à l'époque, je n'ai rien vu. Mélanie était une amie et j'étais avec Nestor. Elle ne m'aurait jamais fait ça. C'est tout sauf une salope, Mélanie. Et puis elle était avec le père d'Hugo.

— Ils étaient amis, Nestor et elle ? interroge Axel.

— Pas trop. J'ai même eu l'impression que parfois elle l'évitait. Mais tu sais c'était il y a longtemps... des trucs me reviennent. Des interrogations. Après avoir emménagé, il m'a posé des questions, sur le voisinage en général, sur Mélanie en particulier. Plus tard, il m'a dit quel travail il faisait. Et quand Mélanie a disparu, je me suis souvenue de toutes ces questions. Je

me suis demandé s'il enquêtait sur elle.

— Pourquoi Mélanie a-t-elle quitté son mari et pourquoi es-tu restée avec Nestor ? interroge Axel.

Béryl hésite. Elle respire son deuxième verre de vin. Puis elle essaie une explication :

— Elle n'était pas si malheureuse dans son couple. Mais son regard était bloqué sur les autres, les autres hommes, les autres couples, les autres vies. Mélanie s'ennuyait avec le père d'Hugo, et elle ne pensait qu'aux vies qu'elle ratait. Elle m'a dit un jour quelque chose comme : si ta vie ne te suffit pas, change de vie ! Je lui ai dit que ce n'était pas simple de changer de vie. Je n'oublierai jamais cet instant. Nous étions dans les toilettes d'une station-service, sur l'autoroute. Un retour de Normandie. Elle a pris son rouge à lèvres et a écrit sur un grand miroir : Contrôle Alt Del. Et comme je devais avoir l'air bien ahurie, elle a ajouté : « Re-

boot, Mélanie ! Reboot ! » *The reboot lady* ? Mélo.

— Un peu facile, comme effet ? interroge Axel.

— Oui, l'effet est facile. Mais repartir à zéro, ça ne l'est pas. Moi aussi j'y ai pensé. Overdose de Nestor. Mais j'ai fait un autre choix. Je suis arrivé à me construire une vie où Nestor tient peu de place.

— Tu n'es jamais partie ? interroge Axel.

— Je n'ai pas su. Mélanie voulait quitter son mari avant même de tomber enceinte d'Hugo. Après elle a eu le gobelin, et elle est restée quelques années... Je ne comprends pas comment elle arrive à tirer un trait sur les gens comme ça. Moi aussi je serais partie, si c'était si simple. Putain, et son fils ?

— Elle n'a pas d'empathie pour les autres ?

— Tu déconnes ? s'énerve Béryl. Rue des Thermopyles, Mélanie a fait une tentative de suicide. Quand je suis rentrée, je l'ai trouvée dans le coma.

Je ne sais pas quelles merdes elle avait avalées. Pompier. Samu. Je l'ai accompagnée à l'hosto. Quand elle s'est réveillée, elle avait besoin de raconter sa détresse à quelqu'un... Elle m'a dit que sa mère était morte depuis deux semaines. Elle l'avait appris trop tard pour assister à l'enterrement. Et pour ça, elle s'est presque tuée. Elle quitte les gens, mais cela ne l'empêche pas de les aimer.

Etonnante Mélanie, capable de se séparer des personnes qu'elle aime le plus pour reconstruire une vie sans elles, capable de les aimer aussi intensément, mais de les abandonner quand même.

L'esprit d'Axel s'éloigne quelques instants de ses préoccupations sur la disparition de Milena le temps de se demander comment la soirée va se poursuivre. Il se tait. Béryl en profite pour changer de sujet :

— Et pour toi. Comment c'est la vie ?

— La première partie super fun est passée. La seconde partie moins fun aussi. J'attaque la suite. J'aimerais qu'elle soit la plus fun... Milena et

moi, c'est fini depuis longtemps. Myriam et moi, je ne sais pas. J'espère bien que je saurais encore tomber amoureux, mais je ne sais pas si j'aurais l'énergie, l'envie.

— C'est délicat de dire cela quand tu es avec une dame que tu intéresses... Mais ne t'inquiètes pas. Tu devrais encore avoir une bonne côte sur le marché du cochon, et crois-moi, je suis une spécialiste.

— Je ne crois pas. Il va falloir me contenter de trouver un peu de tendresse dans les saunas gais, ou dans les bras d'une poupée gonflable, si je ne trouve pas mieux.

— Je connais ton genre. Tu vas te trouver un joli petit lot qui aura envie de te consoler.

— J'espère que tu as raison. Ça me tue le moral de courir après Milena. Elle m'a quand même largué, et si je la retrouve, ça n'y changera rien.

Un silence s'installe. Il se demande quand sa vie amoureuse va redécoller. Elle se dit qu'elle n'accrochera pas Axel à son tableau de chasse.

Axel l'interroge :

— Et son fils ? Elle l'a quand même quitté.

— Elle l'adorait. Ça, je ne comprends pas. Qu'elle ait pu partir et le laisser, ça me dépasse, mais alors complètement. Elle m'avait dit qu'elle disparaîtrait... mais je n'ai jamais pensé que c'était sérieux... ou que si elle le faisait, elle partirait avec Hugo. Alors, quand c'est arrivé, qu'elle est partie, sans Hugo, je n'ai pas voulu le croire. J'étais persuadée qu'elle avait été éliminée.

La lanceuse d'alerte

Mélanie Trou travaillait comme informaticienne dans une startup de développement de logiciel, Kemoos. Le nom viendrait de « kém », espion en hongrois. Allez savoir pourquoi en hongrois. Pas le moindre Hongrois à l'horizon.

Leur techno a été développée dans un laboratoire universitaire. En 2011, Kemoos demande quelques millions d'euros au Fond stratégique d'investissement. Refusé. D'autres avec des logiciels assez semblables comme Qosmos les obtiendront. Parce que leur techno est meilleure ? Parce qu'ils travaillent déjà étroitement avec les services secrets français ? Parce qu'ils ont développé leurs réseaux aux ministères de l'intérieur et des armées ?

Pour Kemoos, le décollage arrivé juste après cet échec, discrètement, avec l'entrée au capital d'un fond d'investissement Qatari qui apporte exactement le nombre de millions refusé par le FSI. Un coup de chance ? Le hasard n'a sûrement rien à voir là-dedans.

Mais que viennent faire les Qataris dans cette galère ? Le Qatar est un pays très connecté, qui contrôle étroitement son internet, bloquant tout ce qui pourrait être à caractère sexuel ou tout ce qui pourrait critiquer le pouvoir, la famille régnante, l'islam, les autorités religieuses et les cruciverbistes. Oups, pas de mention particulière pour les cruciverbistes, mais tout le reste est tristement la réalité. Avec Qatar Telecom, le pays dispose d'outils avancés de surveillance d'internet et des communications, que nombre de dictateurs lui envie. Alors pourquoi investir dans Kemoos ?

Un employé de la startup a répondu à cette question dans son blog juste après avoir été licencié : parce que la techno de Kemoos peut servir à des gens douteux qui ne disposent pas de beaucoup de puissance de calcul.

Kemoos offre ses services et ses codes dans un métier juteux, la surveillance de réseau. Son logiciel utilise des sondes placées sur un réseau. Il surveille ce qui passe, récupère ce qui pourrait présenter de l'intérêt. Il permet d'extraire de l'information en

profondeur dans les paquets d'information échangés. C'est le truc qu'on n'est pas censé faire : du « *deep-packet inspection* ». Ce serait comme un postier qui ouvrirait toutes les lettres qu'il distribue. Et pas juste par curiosité ou par hasard. Un postier n'aurait pas le temps de tout lire. Avec une batterie d'ordinateurs, *Yes, you can* ! Vous pouvez « inspecter » des dizaines de communications en parallèle, coups de téléphone, chats, courriels, requêtes sur internet, etc. Le logiciel de Kemoos analyse les données à la volée pour en extraire des métadonnées : la source du message, la destination, la nature du contenu. Il permet de filtrer les données, de les trier, de garder ce qui semble présenter un intérêt quelconque. C'est tout sauf simple, car il faut gérer de très nombreux formats et type de données, de nombreux protocoles d'échanges, des masses d'information considérables.

La particularité de Kemoos est que, contrairement à ses concurrents, il n'exige pas d'immenses fermes de machines puissantes connectées par des réseaux hyperrapides. Il s'appuie sur des ordinateurs personnels connectés à internet.

Quand un des ordinateurs n'est pas utilisé, le système de Kemoos tape l'incruste et le fait bosser pour la bonne cause. Un travailleur gratuit en quelque sorte. Pas de débauche de matériel, on fait à l'économie avec ce qu'on a. On va sans doute laisser passer des « secrets » que d'autres logiciels plus puissants auraient découverts. Mais pour qui n'a pas les moyens de se payer un gros data center, ou de louer massivement des services sur le cloud, Kemoos est la solution. C'est la surveillance d'internet pour les pauvres, la surveillance *low cost*.

Qosmos sera impliqué dans des affaires de fourniture de logiciels de surveillance d'internet à la Libye et la Syrie. Avec la bénédiction du gouvernement ? Kemoos aura aussi son scandale, moins médiatique, à la taille plus modeste de l'entreprise. Une affaire d'espionnage au profit de mouvements islamistes.

Les ordinateurs de sympathisants de plusieurs associations caritatives, de ces associations qu'on murmure proches des mouvements les plus radicaux, ont été utilisés. Qui étaient les commanditaires ? La police n'a jamais pu inculper personne.

Une uniformité navrante de réponses : « Mon ordinateur a été piraté à l'insu de mon plein gré. Je n'y suis pour rien ; mais je ne peux pas condamner des islamistes qui se battent contre cet Occident qui agresse l'islam. » Impossible de trouver un coupable dans la nébuleuse d'associations impliquées. A l'époque, on a parlé d'Al-Qaïda. Aujourd'hui on accuserait sans doute l'Etat Islamique. On ne prête qu'aux riches.

Mélanie Trou aurait été la lanceuse d'alerte. Elle a disparu le jour où un dossier a été envoyé simultanément à la DCRI (devenue depuis, DGSI, Direction générale de la sécurité intérieure) et à Mediapart. Le dossier expliquait tout du fonctionnement de Kemoos.

Quand des spécialistes des renseignements intérieurs ont débarqué dans la start-up, ils n'ont trouvé que quelques ingénieurs qui, au troquet du coin, ne s'étonnaient même pas que personne n'ait ouvert les locaux ce jour-là : « Seuls le PDG, la directrice financière et un ingénieur, Abdelhamid, ont les clés. Nous les attendons depuis une heure et personne n'est venu. » Après

enquête, la directrice financière était en vacances aux Seychelles. Les deux autres avaient disparu.

Peu après, Kemoos déposait son bilan. Ses actifs étaient rachetés par un concurrent. Le nouveau DG était un ancien des services spéciaux. Un hasard bien sûr.

Ce qu'en dit sur le web un ingénieur qui a démissionné quelques semaines avant que l'affaire n'éclate :

— Après que les Qataris aient investi dans Kemoos, le PDG ne jurait plus que par eux. C'est vrai que sans eux la boîte fermait ; nous n'avions même plus de quoi nous payer. Ils ont apporté de l'argent frais. Ils ont apporté aussi des clients, des organisations caritatives assez louches. Ils ont imposé Abdelhamid, un Marocain, un barbu. Une partie importante du travail consistait à la mise au point, le paramétrage dans le contexte d'utilisation. C'est Abdelhamid qui se chargeait de ça. Intelligent, toujours prêt à rendre service. Il se passait quand même des trucs louches. Un exemple. Une

association d'aide aux gens dans le besoin, surgie de nulle part, achète le produit pour surveiller ses communications ; officiellement il s'agit de détecter les basculements dans la précarité. L'association a moins d'un an ; son site web est pathétique, le genre de site qu'on apprend à torcher dans la journée avec *Développeur web pour les nuls*. Vous y croyez une seconde ? Et ils négocient à peine le prix du produit. D'où vient le fric ? Qu'est-ce qu'ils vont vraiment faire de la techno ? Seul Abdelhamid sait puisqu'il va paramétrer le système pour eux, surveiller la collecte des données, leur analyse. Tout ça reste confidentiel et on nous explique qu'il ne faut pas poser de question.

Ce qu'expliquera cet ingénieur à Fanette, qui se fait passer pour une journaliste :

— Parfois, quand Abdelhamid était au téléphone et parlait en arabe, j'ai eu l'impression que Mélanie écoutait. Je pense qu'elle parlait arabe même si elle disait que non. Elle m'a

proposé de fouiller avec elle pour comprendre ce qui se magouillait dans Kemoos. Trop risqué. J'ai préféré quitter la boîte. De toute façon, elle n'avait pas besoin de moi ; c'est une super programmeuse. Elle écrit des codes de toute beauté. Je lui ai juste montré quelques trous de sécurité dans le système de Kemoos. Facile ! C'est moi qui l'avait installée cette sécurité. Je lui ai aussi expliqué quelques techniques pour cacher ses traces. Mais ça on ne peut y arriver que jusqu'à un certain point. Je lui ai dit de se méfier. Elle m'a répondu en riant : Je ne serai plus là quand ils pointeront leurs tronches de rats. Elle a toujours su qu'elle disparaîtrait.

— Vous n'avez pas fouillé avec elle ? interroge Fanette.

— Le jeu était trop risqué. J'ai posé ma dem', enfin, façon de parler, je n'allais pas me tirer avec les poches vides. J'ai demandé une rupture conventionnelle. Ils ont accepté de me filer un paquet à condition que je

signe une clause de confidentialité en béton armé.

— Mais tu acceptes de parler maintenant.

— La boîte a fermé, je ne suis plus tenu au silence. Et vous m'avez promis que mon nom ne serait pas cité.

— Promis, juré !

Une expression a plu à Axel : « Elle écrit des programmes de toute beauté. »

Belle comme son code

Axel est informaticien, sensible à la beauté de codes, une beauté que peu de gens savent voir. Un programme en informatique, une preuve en mathématique, un poème... La preuve est plus aride peut-être, le programme sans doute plus formel, le poème plus libre. Quand il a essayé de raconter cela à Myriam, elle l'a fixé de ses grands yeux gris. Tout cela n'avait aucun sens...

Axel a découvert la beauté de la poésie en première avec un prof de français qui leurs imprimait des poèmes de Rimbaud ou de Verlaine. Il a découvert un plaisir assez voisin dans des preuves de maths avec un prof de math sup totalement déjanté. Un jour, Axel a compris que ce type éprouvait une vraie passion pour la preuve qu'il était en train de leur présenter. En la relisant, le soir dans sa chambre minuscule, Axel pense avoir compris pourquoi. Comme pour les poèmes, on le ressent ou pas.

Axel s'est bien gardé de parler de ces plaisirs à ses copains, piliers de troquets plus sensibles au charme du Ricard. Il est socialement bien plus acceptable

d'apprécier un vin ou un match de foot qu'un poème ou une preuve de théorème.

Plus tard, Axel a appris à programmer. Vu de loin, un programme n'est pas très différent d'une preuve mathématique, la même recherche de raisonnement, de précision, de clarté, une preuve avec un petit plus, une intention, une réalisation.

Le pékin moyen ne sait pas ce que c'est qu'une preuve mathématique ; il n'est pas au taquet sur le concept ; il ignore encore plus si c'est possible, ce qu'est un programme. Le pékin moyen croit savoir ce qu'est la beauté d'un poème et il refuserait l'amalgame avec celle d'un programme. Mais pourtant, la structure d'un programme, sa musique, son harmonie, ses couleurs, ses formes, l'histoire qu'il raconte...

Axel imagine des soirées dans un café pour faire des lectures d'algorithmes, en buvant des bières, en dégustant des frites avec du ketchup et de la moutarde... Il y aurait plein de filles, car la beauté des algorithmes les réconcilierait avec l'informatique...

Pour résoudre un problème, un développeur écrit un programme, le plus souvent vite

fait, bâclé. Quand il l'a testé et que ça semble fonctionner comme prévu, la grande masse des développeurs s'arrête là. Mais il en est quelques-uns comme Mélanie peut-être, que cela ne satisfait pas complètement. Depuis la première ligne de code, ils nettoient, simplifient, embellissent. Ils cherchent à capturer l'essence de l'algorithme sous-jacent, à gommer ce qui pourrait la cacher, la trahir ; ils cherchent le nom parfait pour les variables, les fonctions ; ils épurent ; ils font émerger l'âme du programme, en dégagent l'esthétique. Ils écrivent des poèmes sans le vouloir, sans le savoir.

On peut reconnaître certains programmeurs à leur style, à la pureté de leur écriture. Rien n'est inutile, chaque chose est à sa place. Cette beauté est inutile ? En réalité, elle est essentielle. Un beau programme, vous n'avez pas à prier qu'il fonctionne correctement. En le lisant, vous pouvez presque vous en convaincre. Vous n'avez pas à passer des heures à le vérifier comme vous feriez avec le vulgaire code, lourdingue, d'un informaticien médiocre. Vous prenez juste votre pied à le lire.

Un logiciel, c'est un objet vivant, le gosse plus ou moins mal élevé, plus ou moins génial, de tous les programmeurs qui l'ont écrit. Il acquiert sa propre vie. Peut-être que ses pères originels auront disparu depuis longtemps quand de nouvelles générations de programmeurs s'acharneront à le faire vivre. Un beau logiciel, c'est un trésor que l'on se transmet de génération en génération, chacun participant à l'enrichir, c'est un patrimoine.

Il est des fous du code comme il existe des fous de Dieu. Leur orgasme n'est pas de se plonger dans l'étude du livre, de se perdre dans l'ascétisme, ou de se faire exploser avec leurs ennemis. C'est de pénétrer les systèmes informatiques les plus protégés, peut-être d'écrire quelques lignes de code qui feront jouir quelques frapadingues comme eux, de déchiffrer les codes les plus obscures, les plus ténébreux.

Un code peut être beau comme « Soleils Couchants » de Verlaine. Mais combien de personnes savent apprécier un poème de Verlaine ? Beau comme « La preuve de Turing du Problème de l'arrêt ». Bien moins nombreux encore ceux qui peuvent

ressentir la beauté d'une preuve ? Combien peuvent saisir celle d'un programme ?

Et combien de lecteurs perdus dans cette digression maladroite ? Alors, retournons à notre récit et à Kemoos. Pour comprendre ce que réalisait la startup, parlons d'une de ces personnes qui ont rencontré presque « physiquement » son logiciel sur le terrain, parlons de Jalile. Dans d'autres circonstances, il aurait pu apprécier l'esthétique de certaines lignes de code de Kemoos, certainement pas dans les circonstances qui l'ont mis en présence du logiciel.

Jalile le Yézidi

Jalile étudiait l'informatique à Al-Shîkhân quand il a été enlevé avec deux amis, yézidis comme lui. Ils animaient des groupes actifs sur Facebook et publiaient des articles contre les islamistes sur des blogs. Jalile a assisté à l'exécution d'un de ses deux amis. Il ne sait pas ce qu'il est advenu de l'autre ?

Pour passer son temps dans sa geôle misérable, Jalile se récite ses poèmes favoris et il fait revivre les algorithmes qu'il a particulièrement aimés, comme le PageRank de Brin et Page.

Un terroriste cagoulé a montré à Jalile un répertoire qui contenait des copies de tous les courriels que le yézidi avait envoyés pendant plusieurs mois, ses posts sur Facebook, Google, Twitter. Ils savaient tout de sa vie numérique supposée confidentielle. Le terroriste a ajouté : « Tu nous prenais pour des ânes ? Nous sommes plus forts en internet que toi et tes chiens d'amis. »

Ce terroriste était informaticien. C'était d'ailleurs le moins brutal de tous ses

gardiens. Il demandait à Jalile des conseils à la con comme s'il fallait choisir Python ou Scala. Jalile lui a répondu : « Programme dans le langage que tu veux. Ce qui compte c'est la beauté de ton code... » Le terroriste a fait mine de lui balancer un coup de pied. Jalile venait de lui expliquer une leçon fondamentale de la programmation et il a pris cela pour une plaisanterie.

Il arrivait au djihadiste-informaticien d'apporter en cachette de la nourriture à Jalile. Mais quand il était avec d'autres, il l'insultait et le frappait comme les autres.

Jalile a été torturé pendant des jours, décharges électriques, coups de bâton, litres d'eau qu'il était forcé à engloutir. Plusieurs fois, Jalile a été réuni avec deux ou trois autres détenus pour des séances de terreur de groupe avec simulacre d'exécution. Une fois, les islamistes n'ont pas simulé. Un de ses codétenus a été exécuté. Au hasard ? Jalile a vite compris qu'il était passé dans un monde irrationnel. La torture n'avait plus besoin de justification autre peut-être que d'occuper les tortionnaires. Il s'agissait juste de faire mal, éventuellement

d'achever. Les aveux qu'ils obtenaient n'avaient plus aucune importance. Très vite, il n'y eut d'ailleurs plus personne pour prendre des notes de ce que les prisonniers voulaient bien avouer. De toute façon, ces derniers auraient été capables de jurer que Ben Ladden était un espion du Mossad pour obtenir une pause de leurs tortures.

On les insultait parce qu'ils étaient Yézidis qu'ils le soient ou non. Un détenu faisait avec entêtement chaque jour ses cinq prières obligatoires, tourné vers la qibla. Il n'avait droit à aucun traitement de faveur. Chaque jour, il demandait de l'eau pour ses ablutions citant Allah : *Ô les croyants ! Lorsque vous vous levez pour la Salat, lavez vos visages et vos mains jusqu'aux coudes ; passez les mains mouillées sur vos têtes ; et lavez-vous les pieds jusqu'aux chevilles.* Cela avait le don de faire rire ses geôliers qui le traitaient de païen. Il répondait : vous faites honte à Allah ; je suis musulman, mais sachez que mes amis Yézidis croient en un dieu unique, Xwede. Le pratiquant a disparu. Libéré ? Plus probablement exécuté ?

Jalile a perdu la notion du temps. Il était sale à force de se traîner sur un sol de terre où se mêlaient les aliments qu'on lui jetait en aumône les bons jours, de se faire dessus quand la douleur devenait trop forte. Il avait mal. Il était détruit. Un jour, une patrouille de militaires a fait s'évanouir dans la nature les terroristes, qui ont quand même eu le temps d'exécuter quelques prisonniers avant de disparaître. Jalile a fait partie des oubliés. Parfois, il aime penser que c'est l'informaticien qui était chargé de l'exécuter qui a choisi de lui laisser la vie sauve.

Sur l'ordinateur du barbu-informaticien que les djihadistes ont laissé derrière eux, il y avait un autocollant de Kemoos, un *post-it* avec un prénom, Abdelhamid, et un numéro de téléphone. Jalile a montré ces informations à l'officier Irakien qui l'a interrogé. Les Irakiens n'avaient pas d'informaticien compétent. Alors Jalile leur a proposé d'examiner l'ordinateur. Il a trouvé que les informations confidentielles que lui avait montrées le djihadiste venaient du logiciel de Kemoos, une boîte française. Le fameux Abdelhamid était un ingénieur de Kemoos.

Jalile pouvait imaginer cet Abdelhamid assis à une terrasse de café, loin des tortures qu'on avait infligées à d'autres, à cause de lui. Et il sentait la haine monter en lui, peut-être même plus forte que contre ces brutes qui avaient transformé sa vie en cauchemar. Jalile se disait qu'il allait se rendre à Paris comme il le rêvait depuis si longtemps et que ce ne serait pas pour traîner au quartier latin, pas pour draguer les jolies filles, pas pour assister à un cours au collège de France, ou faire une thèse en informatique comme il l'avait rêvé, pas même pour aller au Moulin rouge comme son père l'avait rêvé. Non il irait à Paris pour retrouver Abdelhamid, lui brûler le pénis et les couilles, lui déchirer le cul, le finir en lui défonçant la tête à coups de poing.

La femme sans racine

Comme Milena, Mélanie Trou n'a pas de passé. En tous cas, il n'est pas possible de trouver de trace d'elle avant mars 2000. Après cette date, elle a loué un appartement, ouvert un compte bancaire, payé ses impôts, cotisé à la sécurité sociale. Tout cela sous une identité inventée.

Fanette a pensé au programme de protection des témoins. « Non. Ça c'est aux Etats-Unis. Pas chez nous. » lui explique un copain avocat. Elle a entendu parler en France de « témoins assistés ». Mais Wikipédia lui apprend que c'est un statut entre témoin et inculpé. C'est pour garantir les droits d'un témoin qui risquerait une mise en examen. Cela n'a rien à voir avec l'idée de donner une nouvelle identité à un témoin.

Béryl a raconté à Axel :

— Si Mélanie ne m'avait pas dit qu'elle était née dans le sud de la France, j'aurais pensé au sud de l'Italie ou au Maghreb. Mais elle n'a pas le moindre accent. On finit toujours par détecter l'immigré à de

petits détails. Il ne sait pas qui sont Dorothée ou Goldorak. Il ne connaît pas le refrain d'« Au bout de mes rêves » de Goldman. Mélanie en connaissait toutes les paroles par cœur. Soit elle est née en France, soit elle a émigré quand elle était très jeune.

Hypothèse de Fanette :

— Ses parents étaient illégaux en France quand elle est née. Elle a passé toute sa vie en France dans la clandestinité.

Crèche, école, collège, lycée, fac en France, des années d'illégalité. Cela semble impossible. Mais Fanette a un copain qui a vécu des années comme ça. On imagine mal toutes les ficelles des immigrants illégaux en France, comment avec un minimum d'aide, on peut y vivre longtemps une vie presque normale sans aucun vrai papier. Le copain de Fanette habite Sarcelles, et là-bas les autorités sont compréhensives avec les sans-papiers. Quand il a voulu se marier, l'officier d'état civil, un ami d'ami, l'a renvoyé dans les cordes :

— Tu déconnes ? Je ne peux pas te marier avec un passeport périmé que tu as obtenu quand tu avais six mois. Tu sors de France. Et tu me reviens avec un passeport présentable ; je me fous de savoir s'il est vrai ou faux. OK ?

Le deuxième suspect

Fanette a pris l'habitude de lire Le Parisien, le seul journal à continuer à s'intéresser à la disparition de Milena. De loin en en loin un court article avec parfois presque rien de nouveau. Un jour elle y lit que la police recherche un homme qui a été filmé avec Milena par une caméra de surveillance le jour de la disparition de la jeune femme. La photo est floue. L'homme a dans les quarante-cinquante ans, il est grand, mince, musclé. Fanette examine la photo : cheveux courts, lunettes épaisses, front dégarni, sombre. Mignon ? Elle aimerait faire sourire l'inconnu ? Gêne de Fanette : une photo floue, un type qu'on distingue mal, l'assassin possible de Milena. Elle est tordue ?

Fanette appelle Florian. Il lui a parlé d'un logiciel à qui on donne quelques photos d'une personne et qui retrouve des photos de cette personne dans une gigantesque base de données. Pourrait-il utiliser ce logiciel à partir de la photo qu'elle vient de lui envoyer et de toutes les photos du Web ? Sans hésiter, il répond « non ». La qualité est pourrie, mais, même avec une photo de

bonne qualité, son logiciel retournerait juste trop de réponses. Il trouverait peut-être des photos de l'inconnu sur le web, mais ces photos seraient perdues au milieu de millions de mauvaises réponses.

Fanette interroge :

— Alors on ne peut rien faire ?

— J'ai peut-être une idée. Je vais faire tourner le logiciel de reconnaissance de visage en le biaisant pour tenir compte des pages sur Milena et Mélanie que j'avais trouvées. On ne sait jamais.

En fin de journée, Florian attend Fanette devant Lariboisière :

— Tu as le temps pour un cinq à sept ?

— Il n'est pas cinq heures, mais déjà sept.

— Un sept à neuf ?

— Non, my love. La famille... Cette semaine ça va être compliqué. Tu n'es pas passé juste pour ça ?

— Pour un flirt avec toi, précise Florian qui sait ce qui marche avec

Fanette. Et pour te montrer quelque chose.

Ils trouvent une rue pas trop fréquentée, assez loin de l'hôpital, et une entrée d'immeuble un peu cabossée. Après de longs baisers et quelques dérapages pour faire comprendre à Fanette ce qu'elle rate, il sort de son sac à dos un petit dossier. Sur la première page la photo d'un homme qui ressemble assez à la photo du Parisien et une identité : Max Matoux, ingénieur chez Dassault Systèmes.

Fanette interroge :

— Pourquoi cette photo ?

— Cette photo était parmi des milliers de photos du web de types qui ressemblent plus ou moins à celui de la photo du Parisien. J'ai demandé à l'algorithme de rechercher parmi ces photos celles qui étaient d'une manière ou d'une autre reliées à des textes de Mélanie ou Milena. Je ne peux pas expliquer comment mon algorithme l'a trouvée, sans doute pour quelques détails, des conneries, peut-être d'un peu bol, qui tous additionnés ont propulsé cette photo

un peu au-dessus des autres. Le logiciel a sélectionné quelques dizaines de photos. Je les ai prises dans l'ordre. J'ai écarté des réponses qui ne collaient pas, trop jeune, trop vieux, pas assez ressemblant, et puis je suis arrivé à ce type. Il a le bon âge. Il est informaticien ; il a quelques casseroles. Il a été soupçonné d'avoir été whistleblower, lanceur d'alerte, comme Mélanie.

Fanette appelle Axel. Elle lui explique la recherche de Florian et lui propose :

— La photo du Parisien. Tu veux le nom possible du type ? Tu veux connaître le nom du deuxième suspect ?

— Max Matoux ? répond Axel sans hésiter une seconde

— Putain, comment tu sais cela ?

— Je viens d'avoir un coup de téléphone du commissaire. Il m'a demandé si Milena m'avait parlé d'un certain Max Matoux.

— Quelqu'un l'a reconnu sur le portrait-robot ?

— Non ! J'ai cru comprendre que c'était Nestor qui l'avait balancé pour éviter une inculpation. Et toi, comment tu as obtenu ce nom.

— Par Florian. Ses algorithmes ont retrouvé un visage sur le web qui ressemblait à la photo du Parisien et qui était connecté au couple Milena-Mélanie.

— Tu passes beaucoup de temps avec ce Florian.

Fanette a fait semblant de ne pas avoir entendu la remarque.

Quant à Max, il entre dans ce récit avec le titre officiel de second suspect. Il a été retrouvé à partir d'une photo pourrie, par un algorithme qui refuse encore une fois de s'expliquer. Il a surtout été balancé par Nestor et si quelqu'un peut bien parler de Max, c'est Nestor, car il l'a surveillé pendant des mois.

Oui Nestor pourrait parler longtemps de Max, s'il se décidait à parler... Il pourrait raconter sa surveillance de Max, ce qu'il a appris sur Max, et sur elle... C'est dingue

ce qu'il pourrait dire s'il voulait bien
raconter.

Max les menaces

Milena, tricoteuse de destin

Max a atterri à Orly vers 15:45. Jean délavé, pull noir et blouson à l'avenant, il est invisible. Comme mardi dernier, il a gagné l'hôtel Sans Soucis, un petit deux-étoiles minable dans le 13^{ème}.

Mardi dernier, Max est resté à l'hôtel de 17:00 à 19:00, un cinq à sept d'une précision de coucou helvétique. Après son départ, Nestor a surveillé le porche jusqu'à 21:00 et n'a vu sortir personne, juste un VRP en énorme surcharge pondérale et une dame de plus de quatre-vingt ans. Il en a conclu que la personne que Max retrouvait était une cliente de l'hôtel, ou un client. Le lendemain, Nestor a vu une grande blonde plantureuse, avec pas mal de charme, à peu près de l'âge de Max, sortir de l'hôtel pour aller prendre son petit déjeuner au café du coin. Nestor n'a eu aucun mal à l'aborder ; elle n'est pas farouche. Maryline Gramont est maître de conférences en droit à Assas et habite Marseille avec son époux. Quand elle est à Paris, elle séjourne au Sans

Soucis, en général, les nuits de mardi et mercredi. Selon elle, les autres habitués de l'hôtel sont tous des hommes.

C'est elle que Max retrouve au Sans Soucis ?

Le mercredi suivant, Max arrive encore à 17:00 précises. Nestor l'observe s'installer dans une chambre du premier. L'enquêteur a pris une chambre dans un hôtel de l'autre côté de la rue. Il ne verra rien parce que les rideaux de la chambre de Max sont fermés, mais avec un micro parabole dernière génération, il espère pouvoir suivre ce qui se dira.

Ça fonctionne !

Max appelle sa partenaire « My love » ; elle l'appelle « Mi amore ». Nestor s'attendait à assister à une rencontre un peu chaude. Pas vraiment. Après un court échange « comment-ça-va-moi-ça-va-et-toi... », Max a demandé à l'inconnue un truc assez technique en informatique que Nestor n'a pas compris. Elle lui a longuement expliqué. Une prof de droit ? Ils parlent d'environnements pour développer des Apps pour le téléphone, pas le moins du monde de logiciels de Dassault

Systèmes. C'est pourtant ce dernier sujet qui intéresserait Nestor, qui est payé pour découvrir si Max fournit des secrets industriels à des concurrents.

Max s'est ensuite mis à déblatérer sur son grand ami et néanmoins chef, avec qui il a l'habitude de courir des marathons.

Nestor courait le marathon dans le temps. Il n'a pas oublié le plaisir des longs entraînements, tout seul ou avec des amis, le bonheur de se vider l'esprit, de se laisser gagner par l'euphorie de l'effort. Le monde se résume à l'ambition d'atteindre le bout de la ligne droite ; il se mesure avec des chiffres qui courent sur le cadran, dans la démesure des analyses focalisées sur « sa propre data ». La data ? Putain, « data » c'est pluriel ! L'extase de l'auto-analyse de son corps dans l'effort. Le ridicule aussi, il faut bien le reconnaître, de passer son temps à s'observer le nombril, à surveiller son entraînement, sa nourriture, son poids, à surveiller ses battements de cœur.

Max raconte les troisièmes mi-temps inracontables avec son boss. Ses récits d'anecdotes semblent intéresser sa partenaire. L'attention de Nestor s'est

rallumée même si ça n'a sans doute rien à voir avec son enquête.

Et puis, Max s'attarde sur le gel de son amitié avec le boss quand celui-ci a arrêté de courir pour un problème au genou. Depuis, le travail de Max est sans arrêt critiqué, ses compétences sont questionnées. Il est tenu de plus en plus tenu à distance des nouveaux projets. Il perd pied dans l'entreprise.

Elle propose : « S'il continue à te faire chier, menace-le ! Avec ce que tu sais sur lui et son épouse jalouse... »

Parfois ils se parlent. Parfois des silences. Est-ce qu'ils en profitent pour se caresser ? Au son des voix, cela semble peu probable.

Nestor a cru entendre « Mélanie, tu ne peux pas dire ça. » Elle s'appelle Mélanie ? La blonde du premier s'appelle Marilyne. Mélanie-Marilyne ? Trop loin.

La discussion tourne érotique.

Il y a de l'intensité dans sa voix quand Max dit : « J'adorerais danser avec toi. Je voudrais sentir tes seins, ta jambe s'insinuer entre les miennes, ton ventre ; je voudrais te serrer dans mes bras. » Elle a ri. Discretion

de son parfum, douceur de ses baisers, chaleur de son corps dans un slow langoureux, les slows se doivent d'être langoureux. Le dialogue de deux corps, guidés par le rythme de la musique, et de tendres pressions des mains. Quand est-ce que Nestor a dansé un slow pour la dernière fois ?

Max et l'inconnue partagent un lit. Que pourrait apporter de plus la danse à deux corps qui ont sans doute déjà défriché ensemble l'alphabet de l'amour physique ? Pourquoi ne font-ils pas l'amour ? Qu'apporterait la danse ? Un public ? Peut-être rêve-t-il juste de s'afficher avec elle, de l'exhiber. Il aimerait danser avec elle aux yeux du monde et c'est bien cela qui est impossible. Ils ne peuvent pas être vus ensemble. La malédiction des couples illégitimes.

Nestor essaie de les imaginer. Lui en slip-chaussettes, elle culote-soutien-gorge. Glamour ! Ils sont allongés sur le lit. Ils ne se touchent pas. Ils ont parlé de chocolat au gingembre. Il imagine la tablette entamée sur son ventre à elle, sur celui de Max, ou sur le drap entre eux.

Nestor ne comprend pas. Ils ont appris le corps de l'autre, appris à découvrir les désirs de l'autre. Ils ont vécu des moments parfaits, dans une escalade du plaisir qui ne cessait de les étonner. C'était il y a longtemps. Après l'amour, toute jouissance assouvie, ils s'installaient pour parler. Et puis ils se sont lassés du sexe ? Une maladie d'un des deux leur interdit le sexe ? Aujourd'hui, ils doivent se contenter de parler.

Nestor relit le dernier mail de sa cliente : « On s'en fout de leurs affaires de cul. Est-ce qu'il lui vend des informations confidentielles de la société ? Lesquelles ? »

S'ils se quittent à 19:00 comme la semaine dernière, il leur reste à peine un quart d'heure. A moins de bâcler, il n'y aura pas de sexe. Il n'a jamais été question de secret de Dassault Systèmes.

Quelque chose ne colle pas avec ce « délit » (c'est le terme que Nestor utilise pour les personnes qu'il doit surveiller). Dans les dossiers d'espionnage industriel qu'il a eu à traiter, les « espions » sont de pitoyables amateurs avec leurs précautions pathétiques

qui sont rapidement confondus. Max Matoux a tout de l'amateur. Mais, rien ne se passe comme prévu.

La semaine suivante.

Nestor a vu sortir la blonde du premier quand Max causait encore avec sa partenaire. Ce n'est pas la blonde ! Alors qui ?

Le bruit. Le détective a mis du temps à comprendre de quoi il s'agissait. Des putains d'aiguilles à tricoter. Une plus grande avancée de son enquête, c'est de découvrir que le suspect passe du temps au lit avec une femme qui tricote ! Dans son rapport, il voulait appeler ce bruit le « tric-trac » des aiguilles. Mais il a vérifié dans le dictionnaire, le tric-trac est une vieille version du backgammon. Et tic-tac, c'est le bruit d'une horloge, c'est à la limite un bonbon à la menthe. Comment appelle-t-on le bruit de quelqu'un qui tricote ? Comment chercher cela sur Google ? Il a essayé : « le bruit de quelqu'un qui tricote » et il n'a rien trouvé. Ou plutôt il a trouvé de tout, y compris la vidéo d'une femme qui tricote avec son vagin. Il y a des malades pour regarder cela ? Il a essayé avec Bing : c'est

plus poétique, on l'envoie vers les côtes perlées. L'image est belle, il imagine la côte d'Opale avec la rosée du matin, son enfance et ses vacances chez la vieille tata du Crotoy... et puis, ce qu'en dit Amazon : « *Le bruit de quelqu'un qui essaie de ne pas faire de bruit*, de John Irving. » Le génie d'un titre pareil !

« Mélanie » vient de livrer un logiciel. Elle arrose avec Max l'évènement au champagne brut pour lui, doux pour elle, comme ils l'ont dit, avec une « *Torta di pere e cioccolato* » de chez Saïd pour elle et un « *Criollo* » de Stohrer pour lui. Ils savent vivre.

Deux Champagne ? Deux pâtisseries ?

18:55. Le détective déplace l'antenne, monte le son du matériel d'écoute super sophistiqué :

— Bon. C'est l'heure. Je te quitte my love.

— Ciao, Mi amore !

— Au revoir. Je coupe.

Le détective s'interroge : Ça veut dire quoi « Je coupe » ?

Il a dit « Je coupe ». Il ne s'agit ni d'un oignon ni d'un prépuce, mais d'une communication. Elle a pris une « *Torta di pere e cioccolato* » de chez Saïd. C'est une usine de chocolat romaine, un petit paradis selon KitchenAid. En fait, elle est en Italie. Ils se retrouvent par téléphone ou sur internet ! Des semaines de filature pour découvrir que Max Matoux rencontre une femme sur internet. Brillant !

Ce que Nestor finira par découvrir :

Pendant un an, chaque mardi, de cinq à sept, Max a retrouvé Mélanie pour faire l'amour à l'hôtel Sans Soucis.

Le jour anniversaire de leur rencontre, elle lui a annoncé qu'on lui demandait de partir très loin. Malgré la séparation, ils ont continué à partager l'amour une fois par semaine le même jour, à la même heure, mais sur internet. Elle multipliait les tenues affriolantes, conjuguant les collections de créateurs dont, avant elle, il ignorait même l'existence. Lui s'est spécialisé dans les textes érotiques qu'il allait chercher à la bibliothèque de son quartier sous le regard nostalgique d'une vieille paléographe (en

tous cas, c'est comme cela qu'il aimait penser à elle).

Au fil du temps, avec la distance, le plaisir s'est émoussé en tous cas, pour elle. Les approximations qui remplaçaient l'amour physique ennuyaient la jeune femme. Ils entérinèrent leur décision d'arrêter le sexe « virtuel » pour le deuxième anniversaire de leur rencontre.

Max a continué à se rendre au Sans Soucis de cinq à sept tous les mardis pour la retrouver sur internet, juste pour causer.

La petite fille qui aimait les fraises

Nestor sait maintenant que Max rencontre une jeune femme sur internet et qu'il lui parle. Quand il a raconté cela à sa cliente, celle-ci répondit : « Je vous paye pour montrer qu'il lui vend nos secrets, pas pour découvrir s'il la baise ou pas. Et c'est qui cette femme ? Elle travaille pour qui ? »

Max a dû reconnaître qu'il n'en savait rien. Il n'a même pas pris la peine d'expliquer qu'il ne pense pas que Max vende de secret industriel à l'inconnue. Le collègue qui enquête de son côté à Toulouse n'a rien trouvé non plus sur un quelconque espionnage. Malgré cela, la cliente reste convaincue du contraire et tant qu'elle paie...

Grâce à un système informatique qu'il vient d'acquérir, Nestor est arrivé à capter le Wifi de l'hôtel. Il aimerait capter le chat de Max et de l'inconnue sur internet.

Problème technique. Nestor capte plusieurs connections Wifi, mais rien de Max.

Le détective déplace l'antenne, monte le son du super micro : ... Mi amore, ... crevée... S'il te plait Mélanie...

Mélanie, deux fois, l'inconnue a maintenant un prénom !

Toujours rien de Max et Mélanie sur le Wifi.

L'enquêteur ne comprend plus. Peut-être Max utilise-t-il son téléphone portable et la 3G ? Ils se téléphoneraient tout bêtement ? Ça se vérifie.

Nestor trouve une position quasi parfaite pour l'antenne. Le son est si bon qu'il aurait presque l'impression que Max et Mélanie se trouvent dans sa chambre. L'enquêteur ose à peine bouger de risque de perdre cette qualité d'écoute.

Mélanie parle du bouquin qu'elle est en train de lire :

— J'ai surtout aimé l'histoire de la petite fille, la plus jeune d'une famille. Avec toute l'horreur de la Shoah en toile de fond.

Nestor appelle le numéro de téléphone portable de Max.

Le téléphone sonne.

Max n'est pas au téléphone. Il n'est pas en Wifi. C'est quoi ce bordel ?

Nestor entend la sonnerie. Dans l'écouteur de son téléphone et en même temps sur son système d'écoute. Mélanie ignore les sonneries et continue à parler :

— Mendelsohn ne sait rien de cette petite fille. Personne ne sait rien d'elle ; c'est comme si elle n'avait pas existé, ou, pire, qu'elle était morte pour rien.

Le téléphone sonne une fois... deux fois... trois fois... quatre fois... Merde pourquoi Max ne répond pas ? Cinq fois. Ça va passer sur répondeur. Il pense : « Le téléphone pleure pour la dernière fois ». C'est ce que chanterait Claude François.

Mélanie s'est tue. Max a décroché :

— Allo !

— Bonjour François, a attaqué Nestor.

— Je ne suis pas François ; vous faites erreur, a corrigé Max avant de raccrocher sans même laisser à Nestor l'occasion de s'excuser.

Nestor entend Max marmonner : « Fait chier ce con ! »

Et puis la voix de Mélanie a repris :

— Et puis, Mendelsohn découvre qu'elle aimait les fraises. Tu ne peux pas savoir combien, avec Mendelsohn, j'étais heureuse d'apprendre que la gosse aimait les fraises.

Elle parle du roman. Elle entend le téléphone et elle continue à parler. Elle s'interrompt juste le temps que Max réponde brièvement au coup de fil. Et elle reprend comme si de rien n'était. Et entre eux, pas un mot sur cette interruption.

Mélanie n'est pas là physiquement. Max a peut-être un autre téléphone, qu'il utilise pour chater avec elle sur la 3G. Mais c'est quand même débile quand l'hôtel a le Wifi. Et puis la cliente a bien précisé que Max n'avait qu'un seul téléphone. Il aurait un « burner phone » ? Un téléphone secret. Ce serait un premier indice d'espionnage. Ou est-ce tout bêtement une précaution à cause d'une épouse trop jalouse ?

Ça ne colle pas. Cela n'explique pas l'étrangeté de cette conversation. Max et Mélanie parlent. Ils se taisent le temps d'un

coup de fil, et ensuite reprennent comme si ce temps mort au milieu de leur conversation n'avait même pas existé. Drôle de conversation.

Nestor se gratte la tête, se frotte la barbe qu'il n'a pas.

Elle parle à Max des Disparus, le roman de Daniel Mendelsohn. L'enquêteur cherche rapidement sur internet. Le roman est paru en 2007. Il a été beaucoup lu en 2007. Qui le lirait aujourd'hui ? Il est peut-être même introuvable en librairie. Quand a-t-elle pu lire ce roman ? Et si elle l'avait lu quand il est sorti en 2007 ? Ça changerait tout. Si c'était en 2007 qu'elle racontait à Max combien elle aimait ce roman.

Il pense « arrêter-redémarrer ». Il pense « enregistrement ».

Il suffit de poser la question. Quand Mélanie a-t-elle lu Les Disparus de Mendelsohn ? Les neurones de Nestor s'agitent dans tous les sens. Ses algorithmes moulinent et répondent pour lui : elle a lu ce roman en 2007 comme tout le monde. Elle le commente en 2007. Il n'assiste pas à la rencontre sur internet d'un couple illégitime. *Mélanie n'est pas présente*

physiquement. Max est seul. Mais elle n'est pas présente non plus au bout du fil, car Max ne téléphone pas et qu'il n'a pas de connexion internet. Elle n'est pas présente à distance non plus. *Mélanie n'est pas présente du tout*. Nestor le sait maintenant ; Max écoute l'enregistrement d'une ancienne rencontre avec Mélanie qui a dû avoir lieu en 2007. Et c'est cet enregistrement que l'enquêteur écoute également. Mélanie pourrait aussi bien être morte aujourd'hui.

Le mystère de la dame au Ciao est résolu. Mélanie est virtuelle. Un jour, elle a été bien réelle dans un lit avec le délit ; puis elle est passée sur les fils du réseau, les ondes du Wifi, mais réelle quand même, ailleurs ; pour finir, elle n'est qu'une séquence de zéros et de uns enregistrée au fond d'un disque. Nestor a été lent, mais il a fini par comprendre. Il récupère une bière dans la boîte à gant. Ça s'arrose. Le liquide tiède a un goût amer. Il regrette d'avoir arrêté de cloper. Trois ans déjà et la chose dont il a le plus envie à cet instant précis c'est de griller une nuigrave. Il pourrait essayer la vapote. Au secours !

Une valse à quatre temps

Nestor en a marre de cette enquête qui se traîne. Il a volé l'ordinateur de Max. Trop facile, le délit l'avait posé à côté de lui dans un café.

Nestor a retrouvé sur le disque dur des heures d'enregistrements de Mélanie, que l'autre pensait avoir effacées. Mais iTunes en avait des copies.

Nestor a reconstruit la chronologie de ces cinq à sept hebdomadaires où Max retrouvait Mélanie dans ce petit hôtel pourri :

Pendant un an, ils ont fait l'amour.

Pendant un an, ils ont fait l'amour... sur internet.

Pendant un an, sur internet, ils n'ont que parlé.

Depuis un an, Max réécoute les enregistrements.

Chaque semaine, à la même heure, dans le même hôtel, la même chambre, le mardi de cinq à sept, Max retrouve le même lit, les

mêmes draps. Il sirote le même vieux whisky tourbé. (Le champagne est exceptionnel.) Depuis le contact physique jusqu'à la seule voix d'une absence, Max a vécu étape après étape, une disparition.

C'était quelques temps après le début de leur liaison. Max cherchait une vidéo qu'il voulait montrer à Mélanie et il était tombé par hasard sur le dictaphone. Et il s'était dit : « pourquoi pas ? ». Il l'avait enclenché. Il avait trouvé du plaisir à enregistrer Mélanie à son insu, à réécouter ensuite leurs conversations. Il s'était dit que, s'ils ne vieilliraient pas ensemble, ils pourraient au moins, quand ils seraient vieux chacun de son côté, partager ces enregistrements. Après, c'était devenu une habitude que d'enregistrer leurs rencontres, parfois tendres, souvent intenses. Il avait accumulé des centaines d'heures d'enregistrement qui dormaient dans la chaude douceur de son disque dur.

Max a bien pensé que c'était risqué de garder ça. Si son épouse les trouvait... Mais elle arrive tout juste à lire les courriels qu'elle reçoit... Il a épousé une « palmée du clavier », une handicapée du numérique.

C'est vrai que quand ils se sont mariés, le numérique tenait moins de place.

Dans un enregistrement, Mélanie refusait de répéter son âge à Max : « Je te l'ai déjà dit. Tu n'as qu'à t'en souvenir. » Nestor a cherché. Il a retrouvé une confidence de Mélanie dans un des premiers enregistrements : « J'ai quarante-trois ans et je sors juste d'un cancer du sein ». L'âge de Mélanie se définissait en un point où sa vie pouvait se rétrécir brutalement. Sinon, qu'importait ! Elle préférait oublier qu'elle vieillissait. Elle rajoutait : « Un incident de parcours, qu'il a dit le toubib. Tu parles d'un incident ! »

Nestor a retrouvé un autre enregistrement :

— Je fais tout ce qu'on me dit : pas d'hormone, pas de déodorants, des radiographies tous les ans, le Pilates régulièrement, la bouffe bio...

Il a écouté le dernier enregistrement. Ses derniers mots à Max : « Et, à la semaine prochaine, si vous le voulez bien », en riant. Mais elle n'est pas revenue. Max a continué à aller au Sans Soucis. Depuis ce jour-là, il réécoute les enregistrements ? Que s'est-il

passé ? On a le droit de tout croire, que son mari a découvert leur liaison et l'a obligée à arrêter, qu'elle a été écrasée par une voiture...

Nestor s' imagine à la place de Max. Ne pas savoir, c'est pire que tout ?

Un numéro sur un bout de papier

Nestor écrit à sa cliente quelques jours plus tard : « Max n'est pas allé à l'hôtel aujourd'hui. D'après la blonde du premier, il a annoncé au proprio de l'hôtel qu'il ne viendrait plus. Cette enquête a été depuis le début un fiasco. Je l'interromps. Vous trouverez en pièce jointe ma dernière facture. Je comprendrais si vous décidiez de ne pas la régler. »

Point final à l'enquête pour Dassault Systèmes.

Max n'ira plus au Sans Soucis parce qu'une année a passé et qu'il est temps pour lui d'abandonner son deuil ? Ou est-ce parce qu'en lui enlevant les enregistrements de l'ordinateur, Nestor a détruit le dernier lien fragile qui lui restait avec Mélanie ? Max n'avait pas de sauvegarde. L'observateur a perturbé l'expérience.

Après avoir été réservée pendant des années par Max, la chambre 12 est libre le mardi de cinq à sept.

Pour Nestor, c'est le signe du hasard. Il va s'y installer tous les mardis de cinq à sept, y écouter des enregistrements de Mélanie. Par cet acte insolite, il grimpe une marche de plus dans l'échelle de la dinguerie.

Il va rechercher Mélanie, insaisissable, peut-être déjà morte, une chimère. Il va le faire pour un récit de Mélanie que Max a enregistré :

— C'était une soirée étudiante, raconte la voix de Mélanie. J'ai rencontré un type qui était en prépa scientifique. Il était saoul. Il avait un truc à faire. Il est parti. Je me suis ennuyée. Dix fois j'ai failli rentrer chez moi. Je suis restée. Parce que je pensais qu'il allait revenir ? Parce que je calculais une autre rencontre ? Il est revenu toujours aussi saoul. Nous avons dansé. Nous avons ri. Il m'a raccompagnée chez moi. Une ou deux fois, j'ai dû l'aider à ne pas tomber ; il avait trop bu. C'était le début d'un long week-end. Mes

colocs étaient parties. Nous avons passé quatre jours et quatre nuits ensemble, sans sortir, à parler, à faire l'amour, à manger des pâtes à la sauce tomate. Ensuite, il devait s'absenter pour quelques jours. Je ne l'ai jamais revu.

— Pourquoi ? interroge Max.

— Il n'a jamais rappelé. J'avais cru vivre une histoire d'amour extraordinaire, l'histoire de ma vie. Le type a juste disparu.

— Tu l'as rappelé ?

— C'était à lui de m'appeler s'il voulait me revoir, répond Mélanie.

Un long silence. Mélanie reprend :

— Je sais que c'est con, mais je suis sûre qu'il était dingue de moi, certaine comme je l'ai rarement été, poursuit Mélanie. Quand je me suis décidé, longtemps après, à le rappeler, il n'y avait plus de gabonais au numéro que j'avais demandé. Je ne sais pas si j'ai jamais su son nom de famille. Je me souviens de son prénom, Nestor.

L'inconnu qu'elle a aimé s'appelait Nestor comme Nestor.

L'enquêteur a décidé qu'il était ce Nestor.

Nestor va écouter et réécouter cet enregistrement des dizaines de fois dans la chambre 12.

Il se souvient d'une jolie brune aux cheveux longs, au visage très fin avec qui il avait passé un weekend de passion. Les souvenirs se brouillent dans sa tête. Un joli corps dans des habits un peu stricte. Un beau corps dont il a religieusement exploré chaque espace, chaque recoin. Elle, concentrée dans on ne sait quelle rêverie, dort et il a l'éternité pour la dévisager. Un visage long, en triangle, un peu blanc peut-être, de grands cheveux bruns, raides.

Il lui fallait partir ; il a oublié pour quelle obligation. Quand il est revenu, il n'a jamais retrouvé le bout de papier où il avait griffonné l'adresse et le numéro de téléphone de la belle brune. Il a tourné des heures pour retrouver sa maison. Jamais il n'a autant regretté son absence de sens de l'orientation. Elle ne l'a pas recontacté. Il avait pourtant eu l'impression qu'elle était sincère quand elle lui murmurait ces doux

mots de midinette, si délicieusement ringards.

Un peu plus loin sur l'enregistrement :

— J'aimerais penser qu'il se souvient de moi, peut-être juste de mon prénom, qu'il pense à moi parfois et essaie de retrouver la couleur de mes yeux, le goût de mon sourire. Il n'y arrive pas. Il se souvient d'une histoire, d'une phrase, peut-être. Enfin, il n'est plus très sûr. Si nous nous rencontrons par hasard, nous ne reconnâtrons sans doute pas. Je suis devenue une autre, moins souriante, moins jolie ; je voudrais croire plus intéressante que celle qu'il a connue.

Elle n'a pas dit à Max que longtemps elle a rêvé qu'elle retrouvait Nestor par hasard. Elle a écrit leur histoire et l'a publiée, le seul article d'un blog du web. De loin en loin, elle vérifiait si quelqu'un avait laissé un commentaire. Une bouteille à la mer. Pendant des années, elle s'est rendue religieusement sur cette page, régulièrement. Avec le temps, ses visites se

sont espacées. Elle n'y va plus que les jours de grands blues.

Nestor a un peu honte de ce qu'il était quand il a connu Mélanie. Il ne pensait à rien d'autre qu'à draguer et à faire des fêtes trop arrosées. Il se dit que s'il avait le même âge, il retomberait dans des plans pas très différents. Peut-être qu'on ne change pas tant que ça finalement. S'il n'est pas resté avec elle, c'est qu'il partait retrouver une autre. Il a su immédiatement à quel point il se trompait. Cette autre, il l'a quittée dès qu'il a pu. Mais c'était trop tard : il n'a jamais retrouvé Mélanie.

Maintenant il a changé. Il a beaucoup grossi. Il est gros quoi. Ses tempes se sont dégarnies. Les rides se sont installées. Surtout, il a changé *dans sa tête*. Il a perdu ses rêves. Il est devenu l'adulte qui aurait fait gerber l'étudiant qu'il était.

Et si elle n'appréciait pas ce qu'il est devenu ?

Il se prend à crooner :

*Et toi non plus tu n'as pas changé
toujours le même parfum léger*

*toujours le même petit sourire
qui en dit long sans vraiment le dire.
Non toi non plus tu n'as pas changé...*

Il ne se souvient même pas de son prénom. Il aurait plutôt penché pour Mylène. C'est frustrant de se souvenir de si peu, de quelques traits qui frôlent la caricature construite au fil du temps. Sans aller jusqu'à une hypermnésie insoutenable, il aimerait mieux se souvenir.

Un parfum léger, un sourire, un instant : son sexe glisse dans celui de Mélanie et le regard de la jeune fille fouille ses entrailles pour tout apprendre de lui. Le plaisir intense qu'ils ont partagé, ça il ne l'a pas rêvé.

Le temps a passé.

Mélanie est le destin que Nestor s'est choisi. Elle est sa quête ; après tout, n'est-il pas enquêteur ? Ces vingt ans à se perfectionner prennent enfin un sens lorsqu'il s'agit de la retrouver. Avec elle, il va redevenir l'homme qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être. Il va retrouver Mélanie et ils vivront heureux, ensemble, très longtemps. Avec elle, il effacera toutes ces années accumulées sans elle.

Tomber amoureux d'une femme dont il a oublié même le prénom. Vous n'y croyez pas ? Lui non plus. Mais ça ne l'a pas empêché d'essayer car il n'avait rien d'autre.

A la recherche de Mélanie

Pour retrouver Mélanie, Nestor ne dispose que des enregistrements.

Par eux, il a appris qu'elle et Max avaient fait connaissance à une expo de la Halle Saint-Pierre. C'est elle qui avait décidé de lui adresser la parole : « Vous étiez déjà devant le même tableau mardi dernier à la même heure ? Non ? » Il a contre-attaqué : « Vous étiez donc ici vous aussi à la même heure, la semaine dernière ? » Alors, ils ont continué ensemble la visite de l'expo, ils ont pris une bière à la cafète du rez-de-chaussée. Ils se sont longtemps baladés dans Paris. Ce n'est que le mardi suivant qu'ils ont inauguré la fameuse chambre d'hôtel. Tout cela, Nestor a fini par l'apprendre même si les enregistrements n'ont démarré que plus tard.

Que savent-ils de leurs vies respectives ? Ce n'est pas clair. Ils évitent ce sujet. Ils veulent garder comme un peu d'anonymat ? Sur un des premiers enregistrements :

— Je passais quelques jours chez mes parents. Il pleut tout le temps à Deauville en automne.

— Ah, tes parents ont une maison à Deauville ? l'interrompt Mélanie en riant.

— Non... Je voulais juste dire quand tu m'as interrompu qu'il pleut tout le temps à Deauville en automne, comme il pleut dans la ville où mes parents ont leur maison de vacances, répond Max en riant.

Une autre fois, Mélanie mentionne la station de métro Pernety. C'est près de chez elle ?

Nestor a de vague souvenir de la maison où il se souvient d'avoir passé un week-end avec Mélanie, du porche sous lequel ils se sont embrassés si longuement. Il pourrait peut-être le reconnaître ? Il trace sur une carte la zone d'achalandage de la station Pernety.

Il passe ensuite plusieurs jours sur streetView à essayer de retrouver l'immeuble. Sans succès. Plusieurs maisons pourraient convenir. Il n'est sûr de rien.

Les grands moyens. Il passe ses deux enquêtes en cours à un collègue. Il se met en congé. Et il refait cette même recherche

à pied dans les rues parisiennes et le froid de décembre. Il visite systématiquement la zone qu'il a délimitée. Quand une maison ressemble à son souvenir, il interroge, ciblant en particulier les postiers et les voisins, évitant les concierges trop curieux. Plusieurs fois, il a cru la reconnaître cette sacrée maison, il s'est enflammé pour un porche qui lui paraissait familier. Mais finalement ce n'était pas ça.

Un jour, deux... Une semaine, deux... Un mois, deux... Et puis un soir...

Un sentiment de déjà-vu. Cette petite impasse. Il sent la pression de la main de Mélanie lui indiquant qu'ils sont presque arrivés. Ils tournent (à droite ?) dans l'impasse. Il sent que le porche est là avant même de le voir. Il respire à nouveau le parfum de Mélanie.

Il interroge, encore un échec. Ce n'est pas là.

Plusieurs fois, il est tenté d'abandonner sa recherche.

Un matin. Une maison, rue des Thermopyles, qui lui paraît vaguement possible. Il a scruté les boîtes aux lettres.

Pas de Mélanie. Il a trainé dans le quartier. Il tombe sur une affiche de recherche de coloc pour la maison des Thermopyles.

Il a sympathisé avec la jeune femme qui lui a ouvert la porte, Béryl. Il a visité l'appartement au deuxième étage. Il l'a discrètement interrogée. Pas de Mélanie dans la coloc, mais une Mélanie Trou dans la coloc du premier. « Trou », cela ne rappelle rien à Nestor.

Il s'est convaincu que c'était elle.

Nestor déménageait dans la coloc de Béryl le weekend suivant. Quelques jours plus tard, Mélanie était invitée à dîner par Béryl et il la rencontrait. Elle ne l'a pas reconnu, ou elle a fait semblant de ne pas le reconnaître. Nestor ne l'aurait pas reconnue.

Chaque jour qui passe nous change un peu, à la marge. De longues années et nous changeons vraiment. Les traits de la jeune fille s'étaient-ils perdus dans la mémoire percée de Nestor ? Comment peut-il avoir été aussi amoureux et négligent au point d'avoir perdu le souvenir de son visage ?

Mélanie était devenue une belle femme.

Mélanie des Thermopyles

Pour s'approcher encore plus de Mélanie, Nestor est devenu l'ami de Béryl, puis son petit ami. Plus tard, il deviendra même son compagnon. Ils finiront par se marier, avoir des enfants. Les années passeront et ils resteront ensemble, mais ça c'est plus tard.

La première fois qu'il a été invité, avec Béryl, chez Mélanie, cette dernière était installée dans la cuisine, et préparait la galalithe. Il l'a vue ensuite modeler la pâte blanche et c'est peut-être dans la danse des mains de la jeune femme que sa passion pour une jeune fille qui avait existé ou pas s'est transformé en un amour désespéré pour une femme.

Quelques jours plus tard, il rencontrait le fils de Mélanie, qui débarquait dans la coloc un vendredi sur deux, en fin d'après-midi. Ciné le soir. Expo le samedi. Resto le dimanche midi. Une routine quasi immuable. L'enfant restait toute la semaine. Le vendredi suivant, elle le raccompagnait chez son père.

Mélanie de la galalithe

Mélanie pouvait sentir ses vies se disjoindre. Pendant quelques jours, elle arrivait à oublier celles qu'elle avait été. Elle devenait la femme sans passé. Cela aurait pu être agréable sans la certitude que plus l'oubli était profond, plus il annonçait la violence de la rechute. Et brutalement, le présent idéalisé se dissolvait jusqu'à avoir le plus grand mal à se lever, à aller travailler. Le passé qu'elle avait voulu détruire, et le deuil qu'elle avait essayé d'oublier, l'empêchaient de vivre.

Elle a « consulté ». Un beau type, trop jeune, trop bronzé, trop sympathique. Elle l'aurait imaginé organisant des loisirs au club med, plus qu'accompagnant des souffrances psychiques, plus que soignant des maladies mentales. Quand elle lui a demandé si elle était schizophrène, il a souri : « Rien que ça ? Non. La schizophrénie comme dissociation de la personnalité, c'est seulement à la télé. Vous n'êtes pas schizophrène. Et vous n'avez pas non plus de trouble dissociatif de l'identité. Vous ne voulez quand même pas

que je vous fasse la liste des désordres mentaux auxquels vous avez échappé ? »

Ensuite, elle n'a pas bien compris ses explications, si ce n'est qu'il fallait qu'elle arrive à retisser le lien avec son passé. Comment on fait ? Il a peut-être prononcé l'expression « art-thérapie ». Mais allez savoir pourquoi, plutôt que d'acheter les médicaments qu'il proposait, en sortant de son cabinet, elle est allée s'inscrire à un cours de sculpture du quartier : « création pluritechniques ».

La prof les a fait travailler le grès, la porcelaine, le bois, des métaux. Le dernier jour était dédié à la fabrication et l'expérimentation de la galalithe. La liste des ingrédients sonnait comme un poème :

*Un demi litre de lait entier, du vinaigre blanc,
Une casserole en fer blanc et son entonnoir,
Un filtre à café et un collant usagé.*

Quand la prof leur a expliqué que la galalithe était biodégradable, antiallergique,

antistatique, Mélanie a compris qu'elle avait trouvé « son » matériau.

Mélanie a suivi d'autres cours de sculpture par la suite, plus pour les rencontres que pour y apprendre de nouvelles techniques. Elle a perfectionné sa technique de la galalithe, dans d'innombrables essais, remplaçant le vinaigre par du formol, apprenant à rajouter un dérivé de la présure. Ce n'est pas simple la galalithe, ça se mérite. Si on n'y fait pas gaffe, ça fait des grumeaux, ça se fissure...

Loin de toute imitation, loin de toute ambition, elle a inventé son art à elle, guidée par ses seules intuitions, ses envies, ses sensations. Elle était fière d'arriver à canaliser cette folie, qu'elle n'avait pas selon le psy, sur quelques morceaux de matière plastique.

Mélanie princesse barge de la galalithe.

D'abord elle transforme les produits de base, comme dans une alchimie qui chercherait le blanc et la lumière. Ce n'est pas l'or qu'elle essaie de créer mais les ingrédients du bonheur. Ensuite elle modèle la galalithe. Elle fait naître, sous ses doigts de sorcière, de petits personnages ; elle fait

revivre les souvenirs qui ont déserté, les voix chères qui se sont tuent, le père qui forgeait les barreaux de sa prison, la mère qui n'a pas su apaiser les tempêtes, les frères, surtout Mehdi, le maudit, et sa beauté d'ange, les amis dont les traits se fanent dans le passé, à commencer par Noura la lumineuse, Tia Nadia.

La galalithe est sa clé pour échapper à l'enfer de l'absence.

Mélanie des algorithmes

Mélanie. Le regard un peu fixe. Jolie. Presque trop élégante au milieu de ses amis en jeans, t-shirts.

Elle est mère, car là est la normalité. Elle a eu peur d'être capable de tuer son fils pour éviter qu'il n'étouffe sa vie. Patiemment, elle a construit l'amour pour son enfant, chaotique et violent parce qu'elle ne savait pas faire autrement, parce ce qu'elle ne le comprenait pas autrement, canalisé parce que l'enfant aurait pu souffrir.

Elle est femme par le défilé de ses amants, sensuelle en quête là encore de normalité. Est-ce qu'elle simule l'amour ? Est-ce qu'on fait autre chose que simuler l'amour, et finir par y croire ? Est-ce ça plus encore que l'enfant qui l'a fait accepter les autres ?

Une ride se creuse sur le front de la jeune femme, elle cherche les mots pour expliquer le monde dans lequel elle vit. Un sourire. Elle prend du plaisir à raconter.

Les algorithmes, les programmes, l'informatique.

Elle aime son boulot. Mais, si elle est parfaitement bien dans ce monde abstrait, si

elle y prend son pied, elle ne veut pas se résumer à ce travail, elle refuse de s'y perdre. Elle se veut ailleurs aussi, dans la vraie vie.

Ce serait tellement facile pour elle de se perdre dans les programmes ; ce serait une folie, une mort tellement douce, tellement plus simple que de plonger dans la réalité des rapports humains. Elle a choisi de flotter entre la vraie vie et les algorithmes. Elle a choisi les lisières.

Kemoos

Le temps passe. Nestor ne peut se contenter de rencontrer Mélanie une ou deux fois par semaine. Il se libère de son travail quand il peut pour la surveiller discrètement. Il pense avoir tout le temps. Mais personne n'est maître du temps et l'histoire se précipite.

Il la surveille discrètement. Quand elle est à son boulot, il est la silhouette dans un café en face des bureaux de Kemoos qui surveille les entrées sorties. Il est encore plus précautionneux que dans une enquête ordinaire ; il ne peut pas se permettre de prendre le moindre risque car Mélanie le connaît.

Il a investi dans un microémetteur. Pour cent cinquante euros, il va savoir ce qui se dit dans le bureau de la jeune femme. Il a acheté sur internet ce petit truc pas plus gros qu'une pièce de deux euros. Tellement plus pratique que ce qu'il a utilisé jusqu'à présent. Il a acheté une carte SIM sous un faux nom et l'a glissée dans le boîtier. Quand il savait Mélanie en train de faire les soldes avec Béryl, il s'est fait passer pour un client potentiel de Kemoos. Il a passé

une heure dans la startup à discuter avec un commercial. Il est arrivé à coller discrètement son « objet » derrière un tuyau.

C'est un avantage de ces vieux bâtiments ; ils facilitent l'espionnage de base.

Nestor n'a plus qu'à appeler son dispositif et il entend tout ce qui se dit dans la pièce comme s'il y était. Il joue à ce petit jeu pendant quelques jours. Puis il focalise son attention sur les fins de soirées. Un des employés, Abdelhamid, reste seul et un inconnu vient le retrouver. Ils parlent en arabe. Nestor enregistre leurs conversations et les fait traduire par un copain de troquet.

Son ami commence à traduire. Comme Nestor l'avait senti, il se passe des trucs pas nets à Kemoos. L'ami interrompt l'enregistrement et suggère d'un ton gêné : « Ne te mêle pas de ça. Laisse tomber ! »

Nestor a dû beaucoup insister pour que son copain continue de traduire. Il a dû promettre de changer de troquet, de ne jamais plus revoir le copain en question, promettre même de ne l'avoir jamais rencontré.

Le poivrot froussard lui apprend qu'Abdelhamid et son complice appartiennent à des réseaux islamistes, et qu'ils soupçonnent Mélanie de mettre son nez là où il ne faudrait pas. Leur système de surveillance a détecté qu'elle réalisait des consultations de fichiers « suspects ».

Le lendemain, un mercredi, Nestor a prévenu Mélanie par « courriel anonyme » qu'Abdelhamid l'avait découverte.

Le jeudi, elle a disparu.

Le vendredi, la police a perquisitionné Kemoos.

Le samedi, un article de Mediapart parlait de l'ouverture d'une enquête sur la startup pour surveillance d'internet au profit d'associations terroristes.

La disparition de Mélanie n'a été mentionnée que quelques jours plus tard. Selon « une source sûre », c'est elle qui aurait prévenu la police, et elle aurait été assassinée par vengeance par des islamistes.

Quelques mois plus tard, Nestor épousait Béryl.

Le chemin de Max Matoux a croisé celui Mélanie et il est tombé follement amoureux d'elle. Puis il l'a perdue de vue. Des années plus tard, il a retrouvé Milena, juste avant qu'elle ne disparaisse.

Le chemin de Nestor a croisé celui de Mélanie au cours de son enquête sur Max Matoux. Puis elle a disparu. Il l'a retrouvée Milena, juste avant qu'elle ne disparaisse encore.

Nestor et Max. Elle ne voulait revoir ni l'un ni l'autre ? Milena voulait oublier son passé. Est-ce qu'ils l'ont retrouvée par hasard tous les deux juste avant qu'elle ne disparaisse ? Vous croyez au hasard ? Nestor et Max, premiers suspects d'un meurtre hypothétique.

Sous le radar de Jacinta

Dans le dossier que lui a préparé Florian, Fanette a appris que Max travaillait pour Dassault Systèmes, à Toulouse, que c'était un cadre supérieur, père de famille, militant de Transparency International. Elle a même obtenu son adresse mail et son numéro de téléphone.

C'est Axel qui se charge d'appeler le toulousain. Max commence par refuser de répondre aux questions sur Milena. Axel, qui s'y attendait, sort son joker : « Et si je vais raconter à la police que, non seulement vous avez rencontré Milena juste avant sa disparition, mais que vous connaissiez déjà Mélanie ? ». C'est à Max de questionner : « Que savez-vous de Mélanie ? » Axel reste évasif et comme Max n'a pas envie que la police lui pose trop de questions, il accepte de parler.

Extraits de la discussion :

- Vous voyiez souvent Milena ?
attaque Axel.
- Assez, répond Max.

— J'ai habité plusieurs mois avec Milena, et elle ne m'a jamais parlé de vous. Parmi ses amis proches, qui avez-vous rencontré ?

— Aucun. Je ne la voyais que de loin en loin, seule, finit par reconnaître Max. J'habite Toulouse.

— La concierge vous a vu entrer dans l'immeuble le jour de la disparition de Milena.

— Si elle m'a vu ressortir avec elle, elle peut dire que nous étions en bons termes.

— Elle ne vous a pas vu ressortir.

— Ce n'est pas mon problème.

— Vous apparaissez et par hasard Milena disparaît. Vous admettez que c'est suspect, accuse Axel.

— Vous pouvez penser ce que vous voulez.

— Vous pouvez prouver qu'elle vous rencontrait volontairement, que vous ne la harceliez pas ?

— Je n'ai rien à prouver, se défend Max, pas à vous.

— Vous en vouliez à Mélanie de vous avoir abandonné. Vous retrouvez Milena et elle disparaît ?

— Vous êtes dingue ? Vous m'accusez de quoi ? Je n'aurais jamais fait de mal à Mélanie.

— Elle s'appelle Milena maintenant.

— Pour moi, elle reste Mélanie.

Comme Axel insiste, Max finit par lui livrer sa version de l'histoire :

— Mélanie m'a contacté récemment. Elle voulait disparaître et elle était fauchée. Je l'ai aidée.

— Un prêt.

— Un don. Je me doutais que je ne reverrais sans doute jamais mon fric. Elle est comme ça...

— Vous n'avez pas mis comme condition à votre don de continuer à la voir ?

— J'avais très envie de la revoir, reconnaît Max. Mais je lui donné l'argent sans condition.

— C'était une grosse somme ?

— Très. Il faut de l'argent pour refaire sa vie.

Axel a hésité avant de poser la question :

— Pourquoi je vous croirais ? Qui me dit que vous n'avez pas fait disparaître Milena ?

Max a raccroché.

Jacinta s'absente s'absente souvent de sa loge. S'il pouvait choisir. Plutôt qu'intermittente de la loge, Axel la préférerait surveillante consciencieuse, avec l'âme d'une auxiliaire de la Stasi. Max dit qu'il est venu plusieurs fois chez Milena avant le jour de la disparition. Jacinta ne l'a vu que ce jour-là.

Jacinta le voit une seule fois et Milena disparaît. Cela le transforme inévitablement en suspect. Mais où sont les preuves ? Et le mobile ? Parce que Milena l'avait abandonné ? Et le lien avec Nestor ? Parce qu'elle connaissait un secret que l'insistance de Nestor pouvait ramener à la surface ?

Fanette et Axel ne savent pas quoi penser de Max Matoux. Pour accentuer leur doute, ils découvrent un site web qui n'aime pas du tout le Toulousain. Le site, qui n'est

visiblement plus actif depuis des lustres, raconte de vieilles histoires de Max chez Dassault Systèmes, des problèmes avec un syndicat, des comportements de barbouze, le harcèlement moral d'un subordonné conduit au suicide, une bagarre avec un autre employé à la sortie des bureaux. Max aurait été condamné à de la prison avec sursis à la suite de cette rixe. Le point de départ semble être la fuite de documents techniques chez un concurrent asiatique. Mais les faits ne sont pas clairs, et il est difficile de comprendre si Max était le « fuité » ou le lanceur d'alerte. Le site qui décidément n'apprécie pas Max, revient aussi sur une vieille condamnation de Max pour avoir fait le coup de poing dans de petits groupes d'anarchistes en marge de manifestations d'étudiants.

Cadre supérieur sans histoire et associatif respecté, ou repris de justice et militant violent ? Fanette trouve Max mignon sur les photos, tendre comme le paradis, bandant comme l'enfer. Axel décide qu'il rencontrerait bien ce type, au moins pour vérifier s'il est Rosa Parks, Francis

Heaulmes, ou l'enfant naturel de leur couple ? En ce qui la concerne, Fanette pense que Max est trop mignon pour être un assassin.

Un jour très particulier

Après l'épisode malheureux de Venise, Nestor a fait le guet devant chez Milena en espérant qu'elle n'avait pas appris le nom du responsable de la disparition de la valise. A cause des médicaments, il est inquiet. Et si les médicaments avaient manqué ? Et si elle avait eu une crise ?

Les médicaments ont manqué. Elle a eu une crise. Elle a passé quarante-huit heures à l'hôpital de Venise.

A son retour d'Italie, Nestor a repris son travail, sa vie de famille.

Son travail, il l'exécute mécaniquement. Il fait ce boulot depuis des années. Alors il peut le faire en mode quasi-automatique, sur sa lancée. Il dirige sa petite entreprise ni plus ni moins durement qu'avant. Il pique encore ses colères, mais moins souvent et lui-même semble ne plus vraiment y croire. Les employés le trouvent absent, nonchalant. Ils s'inquiètent : « Combien de temps une PME peut-elle tenir avec un patron aux abonnés absents ? » Comme il délègue très peu, les décisions trainent. Les succès comme les échecs semblent peu le

concerner. Le flot de clients s'est ralenti. Le chiffre d'affaire stagne. Au désespoir du comptable, cela ne semble pas affecter Nestor. Il ne s'inquiète pas non plus des deux petits jeunes qui sortent de plus en plus des clous pour récupérer ce qu'ils appellent de la « data à gogo ». Ils moissonnent sur le web des données confidentielles de grands groupes qui ne devraient pas s'y trouver, des données que les deux commerciaux ont déclarées invendables, inutilisables. Nestor aurait peut-être trouvé comment en tirer de l'argent, mais il ne s'y est pas intéressé.

A la maison, l'activité de Nestor se limite à payer les factures. Il passe de temps en temps, de moins en moins souvent. Ils se sont habitués à ses absences qu'il ne prend même plus la peine d'expliquer. Béryl lui a demandé un jour s'il avait un autre domicile. Avec une autre femme ? Un homme ? Il est tombé des nues : « Où diable allait-elle chercher cela ? » Quand il ne dort pas chez lui, il squatte à l'agence. Il a découvert par hasard que Béryl avait un amant, puis un autre. Ça l'arrange plutôt. Il serait surpris si on lui disait qu'il est un mauvais mari, ou si on l'accusait d'être un

mauvais père. Il aime ses enfants. Ses parents l'ont fait chier jusqu'à leur mort ; lui au moins fout la paix à ses gosses. Il ne comprend pas ce qu'on lui reproche. Sa fille l'engueule parce qu'il ne répond pas à ses méls. Son fils, depuis une engueulade mémorable dont Nestor ne se souvient plus trop clairement du sujet, lui chante, quand ils se croisent, la chanson de Calogero :

Je vous dirais simplement

Qu'à part ça

Tout va bien

A part d'un père, je ne manque

De rien

A la maison comme au travail, ils n'ont pas besoin de lui ; tout se passe finalement très bien sans lui. Alors il peut se consacrer à la dinguerie de sa surveillance de Milena.

Pourquoi Nestor s'investit-il tellement pour tout savoir de Milena ? Il ne sait pas. Qu'espère-t-il ? Il n'a pas de réponse. Il ne s'interroge plus sur la normalité de sa quête. Il ne s'interroge plus sur rien. Pendant des années, il a fait ce qu'on attendait de lui en père de famille convenable, en patron de PME zélé, en bon

citoyen. Et puis, il y a eu l'enquête sur Max et Mélanie, et la mécanique s'est enrayée. Au départ, c'était à peine perceptible.

Et puis, il a retrouvé Milena et, comme dirait sa fille, il est parti en free style.

Un ami de Nestor a senti l'étendue des dégâts et lui a gentiment conseillé de consulter un psy. Nestor a nié qu'il y ait le moindre problème. Folie niée à moitié effacée ? Nestor ne voit plus cet ami. Il ne voit d'ailleurs presque plus personne. Un soir, Béryl avait invité à dîner la sœur de Nestor et son époux. Nestor a « oublié » de venir. Béryl n'a plus jamais rien organisé avec sa belle-famille. Nestor ne les voit plus.

Régulièrement, il passe la soirée avec un vieux copain qui travaille comme gardien dans un centre de stockage de conteneurs en grande banlieue. Mais, même à lui, Nestor ne parle pas de Milena. Il y a bien aussi un clochard à qui il offre plusieurs fois par semaine un café et un sandwich, avec qui il discute de la pluie et de politique. Il échange plus de phrases avec ce clodo qu'avec personne d'autre.

Nestor surveille le portail de l'immeuble de Milena, et voit Max arriver. Il le reconnaît, Max surgit du passé. Est-ce que Milena devrait s'inquiéter de la présence de ce fantôme du passé ? Nestor se demande s'il faudrait la prévenir. Il ne se décide pas à le faire. Elle arrive. Elle n'a pas l'air surprise.

Pour Nestor, c'est un jour particulier parce que c'est le jour où Max est réapparu.

Pour Max, c'est un jour particulier parce que c'est le jour où il a revu Mélanie.

Pour Milena, c'est le jour de sa disparition.

Depuis des semaines, un sujet hante Nestor : sa recherche sur Milena. Il s'est glissé dans une routine que l'arrivée de Max vient perturber.

Dans sa longue quête, il a accumulé des tas d'information sur elle, souvent en creux. Il sait que la date et lieu de naissance de la jeune femme inscrits sur ses papiers sont faux, que les diplômes qu'elle présente pour trouver du boulot sont pipeautés. S'il sait combien de calories elle brûle chaque semaine au gymnase, il ignore tout de son enfance. Il ne sait rien des hommes qu'elle

a aimés sauf que Max a été l'un d'eux, et que lui-même fait peut-être partie du club. Il sait que Milena a été Mélanie, mais avant ? Comme elle passe son temps à travestir la vérité, il a accumulé plus de questions que de certitudes. Surtout, il a accumulé des millions de détails sans importance, des monceaux de petits mensonges. Mais peut-être que tout ce qu'il sait d'elle vrai ou pas, tout ce qu'il ignore d'elle, peut-être que tout cela finit par la raconter comme un roman finit toujours par trahir son auteur.

Si Milena est la raison d'être de Nestor, dans une dissymétrie singulière, pour elle, il n'existe pas. On aurait pu les imaginer vieillir ainsi ensemble. On aurait vu un très vieux Nestor s'aidant d'une canne pour coller de loin aux pas d'une charmante vieille dame qui se trainerait le long du Boulevard Saint-Germain. Il serait mort avant elle, et elle ne s'en serait même pas rendue compte. Ou imaginez l'erreur du destin, elle aurait disparu la première.

Une planète pourrait-elle continuer à exister sans l'étoile autour de laquelle elle tourne ?

Nestor est installé au café du coin à surveiller l'entrée de l'immeuble de Milena.

Il s'est un peu assoupi : ces surveillances commencent à ne plus être de son âge. Angoisse. Et si elle était sortie et s'il l'avait ratée ? Si elle disparaissait de nouveau ? Il admet sans problème l'idée qu'elle ne l'aimera jamais. Il pourrait continuer à vivre en la surveillant à distance sans jamais se déclarer. Il ne peut accepter l'idée qu'il ne la verra plus. Et si elle cessait d'être Milena, pour devenir une autre ? Il la retrouverait au bout du monde. Il continuerait à la chercher jusqu'au bout de la terre. Mais si elle mourrait ?

L'apparition de Max est inquiétante. Elle bouleverse le monde de Nestor.

Et Max. Il prend soudain une place centrale dans notre histoire. Il a aimé Milena. Il n'a réalisé à quel point que quand elle a disparu de sa vie. Pour comprendre un peu ce qu'il ressent quand il retrouve celle qu'il appelle Mélanie, il faut raconter son rêve.

Cligne-musette

L'homme est en gros plan. Le visage de Mélanie à la fenêtre est caché par un rideau avec lequel jouent les rayons du soleil. Le reflet figé de la jeune femme sur la vitre apparaît par moment nettement. Quand le soleil brille, le visage se désintègre. Quand le soleil faiblit, il réapparaît, mais ce n'est que pour quelques instants. Peut-être est-ce un nuage qui, dans son défilé, cache le soleil et révèle les traits obsédants. D'abord surgissent ses cheveux noirs qui contrastent avec le front dégagé très clair, puis les yeux qui illuminent le visage un peu resserré. En dernier, apparaît la bouche légèrement crispée. Mélanie est sérieuse, mais sûrement pas triste comme son unique spectateur ; elle est penseuse, certainement pas rêveuse. Les traits de la jeune femme sont vaguement flous, peut-être à cause du grain du verre, ou peut-être est-ce la résolution insuffisante de l'image. Le soleil revient qui illumine le rideau et efface le visage.

Une portion plus ou moins congrue de ce visage apparaît pour se laisser escamoter au grès de la brise, invisible maître du jeu, qui

pousse un nuage, ou fait glisser le rideau. Parfois, quand le hasard s'est décidé à la dévoiler, un second rideau poussé par un autre vent, un vent d'ailleurs, vient à son tour dissimuler en partie le visage. La scène s'éternise. On cherche vainement à découvrir dans les ondes blêmes des lois, des corrélations. Quand il ferme les yeux et qu'il est prêt à s'endormir, un nuage passe ? Non. Quand il cligne des yeux, le vent lui répond et tourmente le rideau ? Toujours ? Souvent ? Même pas.

Cache-cache, cache visage.

Il cligne des yeux. Elle vagabonde ; elle flâne ; elle muse. Sans se toucher, sans jamais se rencontrer. Ensemble mais étrangers. Cache-cache. Comme la danse d'un bal musette. Il cligne et elle muse.

Cligne-musette.

Le visage de l'homme en gros plan, avec tous ses détails et dans un coin, sur une fenêtre, le reflet de Mélanie qui se fond dans l'illumination du soleil sur le rideau.

Le temps passe obstiné que l'homme aimerait accélérer. Peu à peu imperceptiblement, le rideau s'alourdit et le

vent peine de plus en plus à le repousser ; le grain de la vitre grossit ; les nuages se désagrègent et ne parviennent plus à apaiser la flamme du soleil. Il se force à rester réveillé, pour conserver encore quelques instants la mémoire des traits de la jeune femme. Pour ne pas la perdre, il est prêt à jouer une éternité de cligne-musette.

Le vent s'est tu.

Lui. Gros plan, insupportable de détails pixélisés.

Elle. Fantôme laiteux figé par le soleil. Les braises de ses yeux se sont éteintes derrière le rideau devenu linceul. Son reflet s'est perdu dans l'horizon. Son visage s'est fondu dans la blancheur du néant.

Une bise pour effacer les ans

Max a longtemps cru Mélanie morte, jusqu'à ce qu'un courriel d'elle ne lui apprenne qu'elle vit toujours. Il est venu à Paris. Il attend Milena, qu'il nomme encore Mélanie silencieusement. Il est devant chez elle, impatient.

S'il devait résumer sa situation actuelle, Max ne ferait pas dans la nuance : désastre total de la vie de famille dans un divorce dur et des enfants qui ne veulent plus de lui, placard même pas doré au travail dans l'attente d'un licenciement, naufrage grandiose de sa vie associative, congédié de son poste dirigeant sans même de remerciement, des amis qui ne veulent plus lui parler. Il est devenu l'ennemi de son épouse, l'étranger de ses enfants, le paria des collègues, une nuisance pour ses amis. Il a tout faux.

S'il a longtemps rêvé de partir au loin vivre une autre vie, il est resté. D'autres avaient le tempérament d'explorateur. Lui pas. Il ne se sentait bien que dans des lieux familiers. Mais voilà. Son monde est devenu hostile. Plutôt que partir pour découvrir des pays exotiques, il va lui falloir fuir des rivages

trop connus. Un nouveau départ ou un futur désastre annoncé ? Il a peur de connaître la réponse.

Dans cette accumulation d'échecs, Mélanie reste le souvenir chéri et amer d'un amour qui ne s'est pas fatigué comme les autres, qui s'est juste évanoui sans qu'il comprenne pourquoi. Et puis Mélanie a réapparu qui a besoin de lui. Par un simple courriel, elle a réveillé tous ses souvenirs. Mélanie n'est pas morte. Elle s'est réincarnée sous le nom de Milena.

L'incrédulité d'abord. Comment peut-on réapparaître après si longtemps ?

C'était il y a des années. Elle lui a annoncé qu'elle ne voulait plus le voir, qu'elle n'acceptait de le rencontrer que sur internet. Est-ce qu'elle voulait être seule pour vivre sa maladie ?

Et puis un jour, elle a « raté » leur rendez-vous téléphonique. Pendant des années, elle n'a plus donné signe de vie jusqu'à ce simple courriel qui réveille les regrets.

Il l'attend. Il n'arrive pas à croire qu'il va la revoir.

Pourtant cette femme qui remonte la rue Montmartre... Une allure, un visage oubliés. Cela pourrait être elle. Un regard. Il sait que c'est elle. Elle s'arrête devant lui. Un instant de gêne. Ils se font la bise.

L'amour de sa vie disparaît, revient, lui fait une bise, légère, discrète, comme pour adoucir le risque de faire resurgir des sensations trop intenses. Peut-elle simplement effacer ces années où il l'a cru morte ? Doit-il continuer à aimer vivante celle qu'il s'était habitué à chérir morte ? Il se souvient qu'il doit la détester pour la cruauté de sa disparition, sa monstruosité. Il aimerait comprendre. Il sait qu'il l'aidera autant qu'elle le voudra, mais il aimerait la faire payer, juste un peu, peut-être symboliquement ; il suffirait qu'au moins elle s'excuse. Il doute qu'elle le fasse.

Elle est toujours aussi belle, plus peut-être, différemment. La coiffure a changé. Les lunettes aussi. Il ne se souvenait pas que Mélanie était aussi mate de peau. Il ne se souvenait plus. Avait-elle déjà cette légère ride en arc autour de la bouche ? Une ombre, peut-être, que le temps a creusé. Dans l'absence de photo – Mélanie ne

voulait pas qu'on la photographie – son souvenir du visage de Mélanie s'est fané.

La bise des retrouvailles entre Max et Milena avait un spectateur, Nestor depuis le café du coin.

C'est le moment qu'a choisi Jacinta pour aller faire une course. Elle a croisé Milena et Max devant l'immeuble. « Tiens, tiens, tiens, tiens », s'est dit la concierge sur l'air de la 5^{ème} de Beethoven, « La Oort a un nouveau matou. » Jacinta pouffera quand le commissaire lui apprendra que le nom du matou était Matoux.

La course de Jacinta consistait à apporter une bouteille de porto ramenée du pays au loufiat du café du coin. Nestor était assis à une table discrète, depuis laquelle il surveillait la rue. Décidemment témoin incontournable, Jacinta expliquera à Axel que Nestor avait le regard bloqué sur Milena et Max, et que sa bouche s'était crispée quand le couple avait franchi le portail de l'immeuble.

Avec Jacinta, on a droit aux commentaires même sans avoir à les demander : « Le matou avait l'air ahuri, un peu Pierre Richard dans le Grand Blond. Le Bonomi

avait l'air bouleversé, genre Sam Worthington revenu de l'enfer dans Le choc des Titans. »

Elle ajoute : « J'ai dit à Milena qu'il y avait ce type bizarre qui rodait, un peu avant sa disparition. Je sens ces choses-là : ce type a tout du vicieux, du sadique, peut-être du pédophile. J'ai décrit le Bonomi à Milena. J'ai eu l'impression qu'elle connaissait le pervers. Mais je ne les ai jamais vu ensemble. » On la sent à deux doigts d'inventer les pires ignominies sur Nestor. Je ne sais pas s'il l'a rencontrée.

Oui. Nestor a rencontré Milena. Et leur rencontre a été tout sauf un moment de plaisir pour elle.

Reprends tes fleurs et casse-toi !

Nestor a longtemps hésité avant d'aborder Milena. Longtemps, il s'est satisfait de rencontres fantomatiques comme celle du voyage à Venise.

Quand il était assis quelques sièges derrière elle, quand ils se frôlaient en débarquant de l'avion, il lui fallait être particulièrement prudent. Elle pouvait le reconnaître même si le temps a passé depuis l'époque des Thermopyles. Les cheveux de Nestor ont blanchi. Il a laissé pousser sa barbe et porte des lunettes. Il a grossi, ses traits se sont empâtés. Il doit être encore plus prudent qu'avec ses clients ordinaires, car elle semble en permanence sur la défensive. Elle présente des tics d'espion professionnel, comme de s'arrêter devant une vitrine pour vérifier si quelqu'un la suit, de changer brutalement de direction, ou de s'attarder sur le quai du métro pour ne grimper dans un wagon qu'à l'ultime seconde. Un bleu se ferait rapidement repérer. Pas Nestor. Il a toute son expérience et comme rien ne le presse, il a tout son temps.

Il a mis longtemps avant de se décider à lui parler. Plusieurs fois, il s'est approché de la porte de la dame de ses rêves, hésitant à sonner. Et si cela mettait un point final à leur histoire ? Et puis, il décidait que ce n'était pas le bon moment, il s'en allait. C'est quoi le bon moment ?

Il s'est finalement décidé un mardi à cinq heures, en souvenir, par superstition, parce que cela paraissait approprié pour boucler la boucle.

Ce jour-là, allez savoir pourquoi, il se décide. Il sonne. Il attend. Il hésite. Il pourrait encore s'éloigner. Mais il n'a pas le temps de le faire ; elle ouvre. Et une seule pensée l'obsède. Il a marché dans une flaque d'eau ; si elle le fait rentrer, il va salir le beau tapis blanc du salon ; peut-être faudrait-il se déchausser.

Elle hésite un instant et puis, à l'accablement dans son regard, il comprend qu'elle l'a reconnu.

Elle ne le laisse pas débiter le baratin qu'il a préparé. Mauvaise pioche, elle sait pour Venise et l'engueule. Il s'excuse :

— Je suis désolé pour la valise...

— Mais tu es con ? Elles ne se ressemblaient même pas ces valises.

Elle a presque crié cette dernière phrase. Et puis elle s'est tue. Elle sait depuis longtemps que ce n'était pas par erreur qu'il avait pris la mauvaise valise, que ce n'était pas le hasard. Quand elle a lu le nom « Nestor Bonomi », elle a su. Alors la ressemblance des valises, tout le monde s'en fout. Elle reprend doucement :

— Pourquoi tu as fait ça ?

— Pourquoi tu es toi ? Mélanie ? interroge-t-il.

— Mélanie est morte.

— Je suis désolé, s'excuse-t-il en offrant le bouquet de roses qu'il a apporté. Pour moi, elle ne peut mourir.

Combien de fois, un bouquet de roses s'est-il fané dans le bureau de Nestor parce qu'il n'avait pas trouvé le courage d'aborder Milena. Après quelques secondes d'hésitation, elle le prend et questionne :

— Comment tu m'as trouvée ?

— Je suis enquêteur. C'est mon métier.

— Comment ?

— J'avais des textes de Mélanie dans des forums. J'ai cherché des textes du web présentant des similitudes. J'avais de nombreuses possibilités, des faux positifs en veux-tu en voilà. Mais j'avais tout mon temps. Je les ai éliminés un à un jusqu'à arriver à toi Milena ; la douzième sur ma liste. Le web n'oublie pas.

Maintenant elle est inquiète. Elle est excédée aussi. Ce connard de Bonomi est en train de faire exploser le monde qu'elle a construit. Elle l'interroge :

— Quand j'habitais rue des Thermopyles, quand tu as débarqué, tu m'espionnais déjà ?

— Je t'ai retrouvée. Je t'ai protégée. Tu ne t'es pas demandé qui t'a prévenue quand tu as été repérée par les dirigeants de Kemoos. Le mail d'un ami anonyme ?

— C'était toi ?

— Oui.

— Tu m'espionnais déjà ? insiste-t-elle.

— Je te protégeais. Et tu as été à deux doigts de te faire coincer quand tu es retournée au bureau détruire tous leurs disques durs.

— Le SMS « tire-toi par la porte de derrière, ils arrivent ». C'était toi ?

— Oui.

— Putain ! Je ne sais pas si je dois te dire merci ou te claquer la porte au nez.

Milena est comme assommée.

Silence. Il s'attendait à ce qu'elle le remercie de lui avoir peut-être sauvé la vie ?

Après un long moment de silence, il se décide à aller encore plus loin dans les confidences. S'ils doivent se retrouver aujourd'hui, il voudrait qu'il n'y ait plus de secret entre eux. Nestor se lance :

— Quand nous habitions rue des Thermopyles. Nous n'avons jamais parlé du temps d'avant. Pourtant, il y a eu un temps avant. J'étais en prépa et toi en école d'art... Tu ne t'appelais alors ni Mélanie, ni Milena, mais Mylène.

Elle se tait. Il lui raconte leur rencontre, le baiser sous le porche, leur weekend d'amour, son départ, le rendez-vous où ils ne se sont jamais retrouvés. D'abord, Milena l'écoute en silence. Puis, elle lui coupe la parole pour nier tout, affirmer que jamais elle ne s'est appelée Mylène, que cette histoire avec Nestor quand elle était étudiante n'a jamais eu lieu, et qu'il n'a jamais été pour elle rien d'autre que le compagnon de Béryl. Elle nie obstinément, son bouquet de roses à la main. Il insiste :

— Mais tu as tout raconté à Max Matoux. Tu lui as raconté notre histoire d'amour. Je suis Nestor, cet étudiant.

— Comment sais-tu ça ? Comment connais-tu Max ?

— C'est une longue histoire.

Une histoire qu'il préfère taire.

Elle insiste. Elle veut tout savoir. Alors, assez maladroitement, il raconte son enquête sur Max, sa surveillance des cinq à sept dans l'hôtel. Elle a l'air sonnée, absente. On ne peut être certain qu'elle l'écoute.

Et puis elle explose :

— Mais pourquoi passes-tu ta vie à me m’espionner, à me faire chier ?

Elle craque et lui jette les fleurs à la figure en criant :

— Tu es dingue ! Reprends tes fleurs et casse-toi ! Je ne veux plus te voir. Jamais.

— Mais nous pourrions...

— Dans tes rêves ! Jamais !

Il se tait. Il sent bien qu’elle n’est pas prête à écouter ce qu’il pourrait dire.

Un moment de silence... Elle s’est calmée. Elle se décide à parler :

— S’il te plait. Je suis fatiguée. Je ne sais pas si j’aurais le courage de reconstruire une autre vie. Si tu exposes ma vraie identité, tu me condamnes à mort, ou au minimum à disparaître une nouvelle fois.

— Je n’ai pas l’intention de faire cela.

Un silence. Mais Nestor veut aller au bout des choses. Alors, timidement, d’une voix à peine audible, il ajoute :

— Tu as raconté à Max l'histoire de Mylène et de Nestor, notre histoire.

— Max et moi passions notre temps à inventer des histoires. Je n'arrive pas à croire que Max ait pu te raconter ça.

— Tu n'as pas pu l'inventer. Tu n'as pas eu à l'inventer. Mylène, murmure-t-il avec toute la nostalgie du souvenir de Mylène dans la voix. J'ai vécu cette histoire d'amour avec toi. Il y a des détails qu'on ne peut inventer.

— Tu es dingue !

— Je t'aime Mylène. Par Max, je t'ai retrouvée Mélanie, insiste Nestor ; et grâce au web, Milena. Tu ne pourras pas me perdre. Je t'aimerai jusqu'à la mort.

Il a continué à parler. Elle s'est tue. Quand il a raconté que pendant un an, il avait repris la chambre 12, tous les mardis de cinq à sept, elle a entendu dans sa voix la folie qu'il n'est jamais simple de côtoyer. Sans un mot, elle est rentrée chez elle en claquant la porte.

On ne lutte pas contre la folie.

Cinquante nuances de virtualité

A-t-elle été cette étudiante qui a passé un week-end avec Nestor ? Nestor en est convaincu. Elle nie.

Peut-on mesurer le degré de réalité de l'amour de Nestor ?

Revenons sur deux instants. Max seul dans sa chambre d'hôtel écoutant la voix de Mélanie. Nestor dans la même chambre écoutant la même voix.

Le premier pleure une amante qu'il croit morte. Il pleure un amour qui a été bien réel, même lorsqu'il s'est transporté sur internet. Le second rêve d'une femme qui dira qu'ils ne se sont jamais aimés. Son amour est-il moins réel que celui de Max ? Son amour serait-il encore moins réel si la rencontre n'a jamais existé que dans son imagination ?

Une femme de chair et d'os.

Une femme du réseau.

Une femme du passé.

Une femme rêvée.

Et si cette rencontre n'a jamais existé ? Expliquez-lui pour qui il existerait.

Myène si vous saviez

Le massacre de la Salle Edgar Poe

Quand Axel arrive à son bureau ce jour-là, il découvre la stagiaire assoupie sur le canapé de son bureau. Elle a codé toute la nuit. Il la réveille avec un café bien serré. Il ouvre son écran et commence par jeter un œil au journal :

Rebondissement dans l'enquête sur Milena Oort. L'informaticienne avait disparu mystérieusement il y a quelques mois. La police avait d'abord retrouvé ses traces sous le nom de Mélanie Trou, qui avait, elle, disparu en 2013 après avoir lancé une alerte sur l'entreprise qui l'employait et transféré une partie des données de cette entreprise à des journaux. Cette fois, des empreintes digitales auraient permis de faire le lien avec une affaire qui avait défrayé la chronique en décembre 2000. On avait parlé alors du « massacre de la Salle Edgar Poe ». Une bagarre pendant une soirée d'anniversaire, dans une famille marocaine, avait fait plusieurs morts. Des traces d'ADN indiquent que Milena-

Mélanie aurait participé à cette soirée. Tout cela reste très confus. Selon certaines sources autorisées, l'informaticienne multi-disparue serait liée aux milieux islamistes, mais selon d'autres tout aussi autorisées, elle travaillerait pour les services secrets marocains. Elles sont autorisées à dire n'importe quoi ?

Axel recherche dans les archives de presse des détails sur « Le massacre de la Salle Edgar Poe ». Il retrouve des textes d'un blogueur qui semble avoir été proche de la famille marocaine.

L'anniversaire de la discorde

Salle Edgar Poe, Paris 2^{ème}, décembre 2000.

La famille a privatisé cette salle municipale pour fêter les quatre-vingts ans du patriarche. Un de ses frères est venu de Lyon, un autre et une sœur sont venus du Maroc. Une partie de la famille, des proches ont aussi fait le déplacement, une soixantaine de personnes. Deux des enfants du patriarche sont présents : Mylène et un des jumeaux, Arman. L'autre jumeau,

Mehdi, et le cadet Jaleh sont en froid avec le vieux et n'ont pas été invités. La fête bat son plein. L'alcool est discret : des bières et du whisky planqués derrière un bar.

Mehdi et Jaleh débarquent sur les coups de onze heures. Ils ont visiblement déjà pas mal bu. Ils s'installent près de l'entrée. Mehdi comme toujours brillant et charmeur est vite entouré par une ribambelle de cousins et cousines ravis de le retrouver. Jaleh cause non loin de là avec une amie d'enfance. Ils étaient destinés à se marier mais la vie en a décidé autrement : elle a immigré en France pour épouser un lointain cousin, naturalisé français.

Naturaliser ? Pourquoi le même verbe pour « accorder la nationalité à un étranger » et « empailler » ? Accorder la nationalité française à quelqu'un, c'est loin de lui remplir la peau, après sa mort, avec de la paille afin qu'il conserve sa forme naturelle.

Mehdi explique :

— Toute mon enfance, le vieux m'a battu... plus fort que les autres, parce que j'étais l'aîné, le futur chef, qu'il me fallait être « la fierté de famille »,

qu'il fallait dompter cette fierté. Quand j'ai choisi le retour à la religion, le vieux a vécu ça comme une trahison, une attaque contre son autorité.

— Il restait Arman, son jumeau ?

— Oui mais j'étais né le premier. Je devais être l'héritier. Tout ça pour une petite minute plus tôt.

— Et toi ? interroge-t-elle Jaleh qui s'est rapproché.

— En choisissant la religion, j'ai pris le parti de Mehdi. De toute façon, le vieux ne m'a jamais aimé. Depuis la mort de ma mère, il m'appelle le bâtard. Il n'avait jamais osé avant.

— Pourquoi tu es venu si tu as tant de rancœur ?

— Pour remettre les pendules à l'heure.

Elle a pensé que pour des religieux leurs haleines empestaient l'alcool.

La soirée a continué, étrange. Mehdi et Jaleh ont traversé la salle, pour s'installer près de la sono. Ils se rapprochaient ainsi du coin le plus éloigné de l'entrée où l'ancêtre et Arman, très entourés, essayaient de faire

bonne figure en descendant discrètement des whiskys.

Un cousin a fait remarquer que c'était le prélude à un rapprochement. Un oncle s'est au contraire inquiété : si personne ne siffle la fin du match, la fête ne peut que se finir en drame.

Mylène a osé traverser le précipice invisible qui s'était construit entre les deux groupes. Il est peu de choses que Mylène n'ose faire. Elle ne l'a pas fait pour parler de la pluie et du beau temps :

— Mehdi, pourquoi tu me détestes si fort ?

— Je ne hais point, Mylène, a-t-il répondu. C'est ton mode de vie que je rejette de toute mon âme. Ton mode de vie est une insulte. Il conduit à la décadence. C'est une menace pour l'islam.

— Il n'y a qu'un Dieu et Mahomet est son prophète. Comment mes petites libertés pourraient-elles menacer l'islam plus que tout l'alcool que tu descends ?

— Ta quête de liberté est pathétique. Tu veux tuer les traditions, la

religion. Tu craches sur le mariage, la famille. Tes dérives sexuelles me font honte. Si c'est ça ta liberté, je n'en veux pas. Je veux être l'esclave des règles qu'on m'a apprises.

— Tu respectes quoi ? Tu bois. Tu trafiques. Et de ce que je sais de ta vie sexuelle...

— C'est moins important de suivre les règles que d'être capable de mourir pour elle, se défend Mehdi.

— Connerie ! Ce ne sont pas les règles que tu aimes, c'est la mort. Et moi, j'aime la vie.

— Et je t'aime malgré tout, petite sœur.

Le poids du silence a déchiré le cœur de Mylène. Elle est partie rejoindre Arman, en se souvenant d'une autre dispute avec Mehdi.

Le foulard de la discorde

Un petit square triste, écrasé par une tour immense, la grisaille d'une fin d'après-midi, quand on ne sait plus si on nage dans une brume, un nuage de pollution, ou dans le spleen des habitants des tours. Il en a vu passer des générations d'enfants d'immigrés ce square, Portugais, Italiens, Juifs d'Europe de l'est, du Maghreb, d'autres Maghrébins, noirs, et asiatiques.

Mylène immensément belle dans la gloire de ses seize années, oisives avec ses amis en attendant l'heure d'aller dîner.

Mehdi rentre d'on ne sait où. A la grande honte des parents, il cultive les fréquentations douteuses. Il a rejoint les voyous du quartier ; il deal un peu, il trafique tout et n'importe quoi. On est plus dans la médiocrité que dans le banditisme. Les sarcasmes contre lui ne s'expriment plus à haute voix depuis qu'il s'est aussi acoquiné à une bande de barbus du centre communautaire qui savent se faire craindre.

Mehdi passe par le square. Il voit sa sœur et ça le rend furieux. Parce qu'il y a des garçons dans le groupe, et parce qu'il y a

encore « le feuj ». Ce n'est pas la première fois qu'il la retrouve avec lui, mais ce soir-là il y a pire. Mylène a retiré son foulard. Plutôt que d'apercevoir comme elle est jolie avec ses longs cheveux noirs, il ne voit que l'absence de gêne de la jeune fille. Il comprend qu'elle a depuis longtemps l'habitude d'exhiber ses cheveux aux mépris des lois familiales, des habitudes ancestrales, des règles religieuses. Cette honte rejaillit sur lui, le souille. Mehdi n'a pas su avoir l'autorité qui manquait déjà au père ramolli par son séjour dans les geôles du royaume.

Ce soir-là, un fossé s'est creusé entre Mehdi et Mylène, une faille. Ils avaient été les plus proches de la fratrie. Il a très justement compris qu'elle s'éloignait irrémédiablement de lui, qu'il avait depuis longtemps cessé d'être l'idole de la jeune fille, que la remise en question du foulard était le signe qu'elle avait libéré sa pensée, sa vie. Lui, au contraire, plongeait, avec les barbus, toujours plus loin dans leur idéologie, s'enfermait dans une rhétorique qui excluait l'autre, les juifs d'abord, les Français, tous les impies, sa sœur et avec

elle tous les musulmans qui refusaient de partager sa « foi ».

Ce soir-là, Mehdi a frappé Mylène, plusieurs fois, violemment. S'il n'y avait eu leur mère, il l'aurait peut-être tuée. La jeune fille s'exilait dès le lendemain chez un oncle, qui l'hébergera jusqu'à ses dix-huit ans et sa première disparition.

Le cénotaphe des canards

La salle Edgar Poe est le théâtre de la rencontre entre les deux fils maudits, et les enfants qui ont gardé le respect du père. D'un côté, les deux islamistes, un des jumeaux, Mehdi, et, le cadet, Jaleh. De l'autre, la fille Mylène et l'autre jumeau, Arman.

C'est Jaleh qui a choisi de mettre fin à la drôle de guerre. Il s'est approché du père, et ce n'était pas pour lui souhaiter un bon anniversaire. Inopportunément, c'est le moment qu'a choisi le DJ pour saouler avec ce chef d'œuvre de la chanson française du très oublié J.J. Lionel, la chanson la plus vendue en France dans les années 1980, « la danse des canards ».

Mylène et Arman ont convergé pour protéger le patriarche. Ce qui s'est passé après, difficile à dire. Un témoin raconte :

— J'ai eu l'impression que c'est le père qui a lancé les hostilités en traitant Jaleh de petit con, mais je n'étais pas assez près pour être sûre. Celui-ci a répliqué en l'insultant. J'ai cru entendre « cocu ». Le ton a

monté. Le premier coup a été une gifle ou un coup de poing, quelque chose entre les deux, porté par Jaleh au père. Après, cela a dérapé.

On en arrive vite au tableau suivant.

Le vieux est allongé sur une table. Mehdi a cassé un tabouret de bois sur la tête d'Arman. Avec un des pieds, il frappe son jumeau. Jaleh, calme et souriant, un revolver à la main, empêche les autres d'intervenir.

*C'est la danse des canards
Qui en sortant de la mare
Se secouent le bas des reins
Et font coin-coin.*

Mehdi, comme en transe, s'est acharné sur Arman qui gisait inconscient au sol, accompagnant ses coups, de cris incompréhensibles où on distinguait des « coin-coin ». Ça a duré un temps interminable, jusqu'à ce que Mylène craque et se jette sur Jaleh, en véritable furie, ignorant l'arme pointée sur elle. Elle l'a poignardé plusieurs fois avant que son frère ahuri ne se décide à tirer. Il l'a ratée.

Mehdi a alors sorti aussi un revolver et, a tiré deux balles sur Mylène, qui est tombée en arrière.

Et puis, perdant tout contrôle, Mehdi a tiré dans le tas, sur le patriarche, sur des cousins qui faisaient mine d'intervenir, sur un de ses oncles qui l'exhortait en dialecte d'arrêter pour l'amour de Dieu, sur le gâteau d'anniversaire qui n'avait rien fait à personne. Mehdi a vidé son arme. Ensuite, il a jeté cette arme au visage de sa sœur. Puis, il a ramassé le revolver de Jaleh que celui-ci, le regard perdu très loin, visiblement gravement blessé, avait laissé tomber.

Dans un silence surréaliste, Mehdi a pris doucement, presque tendrement, Jaleh dans ses bras. Et il est parti tranquillement, dissuadant les spectateurs de le suivre en les menaçant de l'arme de son cadet. De toute façon, ceux d'entre nous qui n'avaient pas fui, qui n'étaient ni morts, ni blessés, ni anesthésiés par ce déchainement de violence, étions occupés à porter les premiers secours aux blessés. Tout cela s'était passé très vite. La chanson

poursuivait son petit bonhomme de chemin :

*Ne soyez pas en retard
Car c'est la danse des canards
C'est le tube de demain
Coin-coin coin-coin*

Quand la police est arrivée une quinzaine de minutes plus tard, elle n'a pu que constater les dégâts : un des oncles et une cousine morts. Huit blessés certains grièvement. Arman et un cousin décèderont à leur arrivée à l'hôpital. Le corps de Jaleh sera retrouvé dans une impasse à quelques centaines de mètres du bar. La police ne retrouvera ni Mehdi, ni Mylène.

Quand le patriarche se réveillera à l'hôpital, on lui apprendra que Mehdi avait tué son jumeau Arman, et Mylène son cadet Jaleh. Deux enfants tués, deux fraticides. Le patriarche guérira de ses blessures. Un jour, il confiera à un de ses frères qu'il regrettait de n'avoir pas su empêcher le déchainement de la haine, de n'avoir pas eu le courage d'étouffer Mehdi quand il avait découvert le caractère de son aîné. Sur son

lit de mort, il pleurera, et demandera pardon.

Un faire-part du Monde annonça quelques jours plus tard que Mylène avait succombé à ses blessures, et qu'elle avait été enterrée au Père Lachaise. Un court article accompagné d'une photo de la jeune fille reprenait l'information dans le Parisien.

Milena. Mélanie. Mylène. On ne peut être sûr. Pourtant les ressemblances physiques sont là. Multi-disparue. L'adjectif lui va comme un gant. Mais l'enterrement ?

Fanette propose à Axel une petite virée au Père Lachaise pour ouvrir la tombe de Mylène. Elle est prête à parier que la tombe sera vide.

Axel résiste :

— Ça ne se fait pas ces trucs. Que dans les films !

— Que de la gueule !

Elle est forte Fanette. Elle a diagnostiqué la non résistance d'Axel au « Pas cap ». Il s' imagine déjà au clair de lune, ouvrant la tombe de Mylène pour la trouver vide comme prévu.

Ils n'ont pas eu à le faire. La police s'en est chargée. La tombe du Père Lachaise était un cénotaphe. Le Parisien, encore lui, publiera une photo. Sur son énorme pierre tombale, quelqu'un a graffé l'épithaphe : « Elle a aimé le sexe, le chardonay, et le chocolat au gingembre ».

Axel confirme...

Le Petit Cambodge

Fanette a sympathisé avec Nadia, l'amie clocharde, de Milena. Elle a échangé des mêts avec elle. Elles se sont parlé au téléphone et ont même prévu de se retrouver pour un verre.

Fanette est tranquillement chez elle quand elle reçoit un SMS laconique de la vieille SDF : « resto petit Cambodge près canal saint martin. Massacre. Blessée. Help. » Elle avait laissé son numéro de téléphone à la clocharde au cas où celle-ci aurait des nouvelles de Milena, sans vraiment croire que cela servirait. Le numéro sert à tout autre chose.

Nous sommes le vendredi 13 novembre. Un gang de barbares s'attaque à Paris.

L'époux de Fanette est en déplacement. Ses enfants regardent une vidéo. Ils écoutent à peine quand elle leur dit qu'elle part voir une copine et qu'ils ne doivent pas se coucher trop tard.

Elle grimpe sur son scooter et part pour le Petit Cambodge, un resto qu'elle aime beaucoup, mais où elle ne va plus : trop populaire ; il est devenu impossible d'y

avoir une table. Pendant le parcours, elle écoute France Info. Il se passe quelque chose mais personne ne sait quoi. Angoisse et incrédulité.

L'atmosphère dans les rues de la capitale est étrange. Des passants abasourdis, assommés, en croisent d'autres qui continuent poursuivent dans l'ignorance une soirée comme une autre. Des terrasses de cafés, des restaurants sont évacués. Des gens se précipitent chez eux ; d'autres se retrouvent pour partager le peu qu'ils savent.

Le Petit Cambodge était plein comme d'habitude ce soir-là, quand des malades ont arrosé de leurs Kalaches leurs cibles « politiques » : le bon vin, les rires, la liberté de parler de tout et de rien, le bonheur de vivre. Il fallait bien du courage pour s'attaquer à cette forteresse de la gastronomie asiatique.

Nadia sirotait une bière avec un ami devant un porche voisin. Dégât collatéral ? Est-elle plus collatérale que ce couple qui fêtait ses fiançailles devant un Amok Trei, sans savoir que ce poisson à la citronnelle et à la noix de coco était le plat préféré de Fanette,

ou cette Chloé que l'on recherchera si longtemps dans les hôpitaux et sur Twitter : « Nous recherchons Chloé B., aperçue pour la dernière fois à terre devant le petit Cambodge. » Une pensée pour Chloé. Des pensées pour les autres.

Quand Fanette arrive au Petit Cambodge, les secours se mettent à peine en place. Elle est la première docteur sur place et se met au travail en évitant de penser. Les cauchemars viendront bien assez tôt. Elle commence par Nadia parce qu'elle est venue pour elle, parce qu'il faut bien commencer par quelqu'un, parce que la plaie dans la poitrine de la vieille dame coule salement. Nadia est choquée, comme tous ceux qui ont vécu l'attaque. Gestes techniques.

Deux heures harassantes, physiquement et nerveusement. Peu à peu, les services d'urgences arrivent et prennent le relais des premiers soigneurs ; des ambulances emportent les blessés. Nadia est l'une des premières à être évacuée. Elle s'inquiète pour son barda : un grand sac de voyage et deux grands sacs Ikea pleins à déborder. Fanette qui passe la voir entre des soins à

deux autres blessés, lui promet de s'en occuper et insiste : « Appelez-moi pour me dire où vous serez et je vous amène les sacs. »

En suivant des yeux l'ambulance qui s'éloigne, Fanette qui n'est pas pratiquante, murmure vaguement un Chéma Israël, la prière des prières du judaïsme. Si elle avait le temps, elle s'étonnerait de s'en souvenir encore.

Et puis le travail s'épuise avec le tarissement de la clientèle. Charlie, une voisine du Petit Cambodge, qui s'est montrée particulièrement efficace pour soigner les blessés, elle est en première année d'école d'infirmière, propose d'aller prendre un café chez elle, juste à côté. Un café au milieu de la nuit ? Si Fanette n'a pas vraiment envie de ça, elle a besoin d'un moment d'humanité pour tamiser la sauvagerie.

Un rapide coup d'œil à son téléphone. Des SMS, des mails d'amis qui s'inquiètent de la terreur à Paris. Elle les rassure, tout va bien. Elle imagine le réveil de son époux bercé par les voix de journalistes racontant les massacres ; elle lui envoie un WhatsApp

pour lui éviter de s'inquiéter. Elle est tentée d'inonder le monde de ses messages pour vérifier qu'aucun de ses amis ne s'est retrouvé au mauvais endroit. Elle n'en fait rien. S'il y a une mauvaise nouvelle, elle l'apprendra bien assez tôt.

Elle rejoint Charlie, sa nouvelle amie, qui accepte de stocker quelques jours les bagages de Nadia.

Le petit groupe de Parisiens regroupés par le hasard se retrouvent dans l'appartement minuscule de Charlie, sonnés par les événements qu'ils viennent de vivre. Fanette aperçoit une bouteille de whisky et propose de substituer ça au café. Et c'est avec des verres à moutardes presque pleins qu'ils trinquent. La France reçoit l'aide de l'Ecosse pour résister à l'inhumanité. La bouteille de whisky lessivée et une bouteille de vin bien avancée plus tard, elles ne sont plus que deux à se raconter leur vie, la jeune étudiante infirmière et la docteure et sa quinzaine d'années d'expérience qui ne l'avaient pas préparée à ce type d'urgence.

Fanette raconte l'histoire de Milena, parle de Nadia. Charlie propose de fouiller les affaires de la SDF. Fanette ne refuse pas.

De vieilles fringues, du papier toilette, des bouquins, des CDs, des conserves de légumes, quelques fruits un peu fripés, quelques photos. Parmi elles, une photo d'enfant. Sur le dos, quelques mots écrits d'une main hésitante d'enfant : « A marraine, gros bisous ! Hugo. » Nadia est la marraine d'Hugo. Qui choisirait une clocharde comme marraine d'un de ses enfants ? Charlie découvre aussi un téléphone portable. Fanette s'étonne :

— Je suis certaine qu'elle avait un téléphone portable à la main quand je l'ai mise dans l'ambulance.

— Tu ne connais personne avec deux portables ?

— J'étais déjà surprise qu'une SDF en ait un, explique Fanette, alors deux.

— Les SDF ont plus que nous besoin de portable.

Charlie joue avec le téléphone quand celui-ci se met à sonner. Quelques sonneries puis le silence. Elle commente :

— Un appel de Nélame. C'est dingue !

— Nélame. Et ? interroge Fanny.

— Allo ! Nélame. Mélanie en verlan.

Elles se regardent. Elles parlaient de Mélanie et cet appel. Impossible...

Fanette, qui n'est pas trop dans la contemplation, prend le téléphone, appuie sur « options » puis sur l'icône « téléphone ». Elle appelle Nélame et met le haut-parleur.

Le téléphone sonne ; on décroche et une voix inquiète :

— Allo Nadia. Comment tu vas ?

Fanette a reconnu la voix ; c'est Milena qui est au bout du fil. Sa longue recherche s'achève enfin. Son amie est vivante. Fanette parle tout doucement... comme on parle à un enfant qu'on ne veut pas effrayer... comme on murmure à un animal un peu sauvage pour ne pas le faire fuir :

— Bonsoir Milena. Ce n'est pas Nadia. C'est Fanette. Nadia est blessée. Salement blessée.

— Elle va s'en tirer ?

— Je ne sais pas. Sans doute pas.

Fanette entend la douleur de Milena. Son amie n'a pas posé de questions. Elle sait pour les attentats. Elle doit être comme

cette partie de la France qui a appris avant d'aller se coucher, et n'est pas arrivée à décrocher de sa télé et de son téléphone. Après un long silence, Milena questionne :

— Fanette ? Mais qu'est-ce que tu fais avec le téléphone de Nadia ?

— Toi aussi tu as peut-être des trucs à m'expliquer.

Et Fanette a coupé le haut-parleur parce que Charlie était une amie trop récente pour devenir dépositaire des secrets de Milena.

Après l'attaque, des pères, des mères, des amis désespérés vont chercher les leurs d'hôpital en hôpital. De cette longue liste de disparus, certains survivront, et d'autres pas. Le 13 novembre, à rebours, Milena réapparaissait pour Fanette.

La mort d'un salaud

Les attentats du 13 novembre finissent par disparaître des journaux.

L'enquête policière sur Milena piétine, jusqu'au jour où le robot Philae se pose sur « Tchouri ». Le petit robot, un dur à cuir, est arrivé à forer dans le sol et à s'arrimer à la comète, 67P, de son petit nom Tchouri, à peine plus grande qu'un Cube Borg, plus petite que l'Etoile Noire.

Axel sourit à Fanette :

— Je n'arrive pas à comprendre pourquoi tu te passionnes pour cette mission Rosetta. Ils ont balancé quelques tonnes de quincaillerie au bout de la galaxie. J'en ai quoi à cirer ? Ils ont trouvé de l'oxygène plus ancien que le système solaire. Mais je m'en fous de l'oxygène préhistorique. Personne ne parle des algorithmes qui font marcher leur putain de robot. C'est ça la prouesse. Parle-moi aussi des algorithmes qui n'ont pas jugé bon de me prévenir que Tante Fernande était morte. Ma cousine avait balancé la nouvelle sur

Facebook. Mais Fesse de bouc n'a pas jugé que cela vaille la peine de me prévenir.

— Elle est morte de quoi ?

— De la chimie. Elle bouffait tellement de produits chimiques qu'on aurait dû donner son nom à une des cases du tableau périodique.

Axel a la tristesse dans la voix. Il en veut à tous ces connards qui pensent que le réveil de Philae est plus important qu'EdgeRank, l'algorithme de classement de Facebook qui vient de le priver de l'enterrement de Fernande.

Une brève de France Info leur apprend que Nestor vient de passer dans le camp des victimes. Il a été retrouvé baignant dans sa baignoire, ce qui aurait pu être naturel s'il n'avait baigné dans son sang. L'enquêteur a été torturé à mort selon le légiste qui en a dégueulé son petit déjeuner ; ça ne lui était plus arrivé depuis l'internat.

Philae s'est arrêtée d'émettre. Nestor aussi. Il est ainsi libéré de sa passion malade pour une femme qui l'a toujours ignoré. Sa

mort pose plus de questions qu'elle n'en résout : on l'a torturé pour le punir du meurtre de Milena, ou pour apprendre où se cachait Milena ?

Est-ce que Max pourrait être responsable de ça ? Axel lui envoie un mël. L'ingénieur lui répond qu'il passe quelques temps chez des amis à Kiev. Que fait-il en Ukraine ? Sa réponse :

— Le climat y est-il plus sûr. J'aimerais mieux éviter le sort de Nestor. J'envisage de m'installer ici.

Le mail a vraiment l'air de venir d'Ukraine.

Axel obtient des détails sur la mort de Nestor dans le Parisien :

Nestor Bonomi, un suspect dans la disparition de Milena Oort, a été retrouvé mort dans sa baignoire. Son décès a été la suite de tortures d'une barbarie inouïe. L'analyse des vidéos de surveillance a conduit sur les traces de Mehdi M., un militant islamiste recherché par Interpol. Mehdi M. a garé sa voiture à deux cent mètres de l'appartement de Nestor Bonomi à une heure du matin. Et il l'a reprise à quatre heures. Mehdi M. déjà

suspecté pour l'assassinat possible, de Milena Oort, est maintenant le principal suspect pour celui de Nestor Bonomi.

Mehdi

Mehdi a bien failli se faire arrêter à Fontenay-aux-Roses. Un commissaire de police parisien, dans un éclair de génie, avait demandé la surveillance du fils de Mélanie Trou : Mehdi pouvait essayer d'utiliser Hugo pour retrouver Mélanie. Tous les policiers de Fontenay-aux-Roses avaient donc reçu son signalement.

Deux policiers ont repéré Mehdi, arrêté à un feu rouge, dans une autolib. Ils se sont approchés pour lui demander ses papiers. Mehdi a alors grillé le feu, manquant de se faire emboutir par une camionnette. Les policiers ont donné l'alerte. L'autolib a été retrouvée près de la gare de RER de Bagneux. Elle avait été louée par un algérien qui a affirmé ne pas connaître Mehdi et avoir perdu sa carte d'autolib. Il n'a pu expliquer comment Mehdi avait récupéré cette carte et « deviné » le mot de passe. Cela n'a pas convaincu les enquêteurs qui ont collé à l'algérien une

Fiche S pour lui apprendre à mieux choisir ses amis.

Du coup, les policiers se sont intéressés de plus près au père d'Hugo. Des voisins de la villa de Fontenay-aux-Roses ont reconnu une photo de Milena. Elle leur avait été présentée comme une psychologue qui suivait l'enfant.

On avait eu tort de croire que Mélanie avait complètement abandonné son fils. Mehdi ne s'était pas trompé.

Le portier d'un hôtel près de la Gare Saint-Lazare a reconnu Mehdi M. sur la photo du Parisien. Les policiers venus vérifier, vont le rater de peu. Ils ont fait l'erreur de se garer devant l'entrée principale. Mehdi a reconnu la voiture banalisée et est parti tranquillement par l'entrée de service.

Dans la suite de l'hôtel qu'il occupait, on a trouvé un ordinateur protégé par mot de passe et une blonde qui prenait un bain. La blonde n'a rien pu dire de lui : elle l'avait rencontré la veille dans un club. Elle ne savait rien de lui à part quelques bizarreries sexuelles qui n'apporteraient pas grand-chose à notre histoire. L'ordinateur est parti pour les labos de la PJ.

Un flic va voir Mehdi sortir quelques heures plus tard de l'ambassade du Qatar, près de l'Etoile. Ils auraient dû être deux à planquer, mais l'un des deux n'est pas venu travailler ce jour-là. Le policier de la DGSI en faction n'a pas vu Mehdi entrer dans l'ambassade : il était allé s'acheter un sandwich. Moins facile de se trouver un kebab dans le coin que du côté de la Fontaine Saint-Michel. Le flic a reconnu le barbouze quand celui-ci est sorti de l'ambassade. Il l'a pris en filature. Mais il n'a pas été assez discret ; Mehdi l'a repéré et l'a semé dans le Palais de Tokyo. Le Qatari était visiblement plus familier de ce haut lieu de l'art contemporain que le flic qui mettait les pieds pour la première et dernière fois dans cet anti-musée. Son commentaire à sa compagne : « des trucs de ouf, que t'en voudrait même pas dans ton garage. » Un commentaire qu'il omettra dans son rapport qui se conclut par : « Il est probable que Mehdi M. se rendait à l'ambassade d'Iran située juste à côté du Palais de Tokyo ». Géographiquement raisonnable. Géopolitiquement improbable.

L'ordinateur n'a pas résisté très longtemps. Il a livré ses secrets.

Mehdi avait une belle collection de films pornos. Il fréquentait plusieurs réseaux sociaux. Parmi ses contacts, des fous furieux spécialisés dans les photos de décapitations, et les appels au djihad. L'ordinateur a confirmé qu'il était bien un tueur. Ses courriels ont montré qu'il avait accepté un contrat sur Milena, parce qu'elle avait « donné » Kemoos. En réalité, il s'agissait d'un vieux contrat, que les commanditaires avaient réactivé après une question de Mehdi : « Nous tenons toujours à ce que cette sentence soit exécutée et nous respecterons les engagements financiers promis à l'époque. Nous acceptons ta proposition. »

Commentaire d'un policier qui a étudié l'ordinateur de Mehdi : amateur ! Il faut être bien bête ou bien naïf pour garder des trucs pareils sur un ordi. Si on le coince, il finit sa vie en taule...

Les commanditaires avaient la rancune tenace, Mehdi aussi qui proposait purement et simplement de se charger d'un contrat de mort sur sa propre sœur. Il se proposait parce qu'elle était sa sœur, comme il le disait dans son courriel aux

commanditaires. Il la traquait pour l'exécuter.

Mehdi a retrouvé Milena et il a réalisé son contrat ? Ensuite il a assassiné Nestor pour l'empêcher de parler ? La torture, c'était pour le fun. Ou alors, il est toujours à la recherche de Milena et a torturé Nestor pour le faire parler ? Son ordinateur n'a pas donné de réponses à ces questions.

Nestor exécuté, Mehdi en fuite, Max réfugié à l'étranger malgré l'interdiction de quitter le territoire, l'enquête sur la disparition de Milena n'est pas un grand succès. Mais les policiers ont le temps pour eux. Mehdi finira bien par se faire coincer, à moins qu'il ne meure sur un autre théâtre d'opération, peut-être en Syrie ou en Irak, ou pas. Max rentrera bien un jour en France et il lui faudra dire ce qu'il sait, ou pas. Quand à Milena... Si elle est toujours vivante, elle réapparaîtra un jour pour disparaître encore une fois, ou pas.

Salle d'attente

*Nous étions deux amis et Fanette m'aimait
La plage était déserte et dormait sous
juillet*

*Si elles s'en souviennent les vagues vous
diront*

*Combien pour la Fanette j'ai chanté de
chansons*

Fanette a couru toute la journée d'un malade à l'autre. Mais qu'ont-ils tous à être malades aujourd'hui ? Elle regarde la carte de ce malade qui vient d'être admis, accident de RER. Un suicide de plus ? Une âme maltraitée, et maintenant un corps cassé, peut-être mutilé, qu'on a autant envie d'aider à mourir que de soigner. Mais ce n'est pas un suicide.

Une jeune policière black, qui nage un peu dans un uniforme trop grand pour elle, accompagne le grand blessé. Elle explique :

— On pense que c'est Mehdi M., un islamiste recherché par toutes les polices. Je dois surveiller que

personne ne le contacte. Vu son état,
je vais être assez inutile au moins
pour quelques temps.

Mehdi s'échoue dans le service de Fanny.
Le hasard...

Elle attrape son téléphone au fond de sa
poche pour envoyer un SMS à Axel :
« Accident de voyageur dans le RER.
Rejoins-moi à Lariboisière ! Maintenant !
Vite ! Important ! »

Incident grave de voyageur

Un triste après-midi de décembre, un usager de la ligne B du RER a été cordialement détesté par les autres voyageurs. Perdu dans les statistiques, il est devenu un retard important « occasionné par un incident grave de voyageur ».

Juste avant l'incident, Céline s'était fait la remarque que les gens étaient trop près du bord du quai, prêts à se battre pour se faufiler et entrer les premiers dans les wagons. Elle s'est reculée d'un pas. Elle était juste à côté d'une jolie brune, au long visage, au regard brillant. Elle a vu un homme s'approcher, un bel homme, au charme sombre et intense. Il s'est adressé à l'inconnue en arabe. Céline a pensé : « Le beau gosse est déjà pris. Dommage ! » Même si elle ne comprenait rien à ce qu'ils disaient, Céline a vite saisi qu'ils se disputaient. Si le visage de l'homme restait presque impassible, toujours aussi beau, Céline pouvait ressentir presque physiquement la violence de ses propos, la force de sa haine, la peur de la femme. Le métro entrait dans la station. La femme a cherché du regard où elle pourrait fuir. Le

RER arrivait. Céline a vu l'homme sortir un couteau et poignarder la femme, en la poussant vers les voies. Céline a hurlé. Elle a tendu sa main. La femme l'a saisie. Et puis la scène jusqu'alors assez imprécise, presque floue, est devenue étonnamment distincte, nette, alors même que le temps se ralentissait, s'étirait. Dans un mouvement, l'inconnue a esquivé la charge de son agresseur, l'a saisi par une manche, l'a déséquilibré. Elle a allongé son pied droit et l'a placé devant celui de son attaquant, et dans une rotation de son corps, en s'agrippant à la main de Céline pour éviter d'être elle aussi précipitée sur les rails, elle a véritablement lancé le futur mort à la rencontre du train qui entrait en gare. Les derniers mots de l'agresseur ont été couverts par le vacarme du RER. La haine et la terreur pourrissaient son beau visage.

L'inconnue éclate en sanglot. On peut comprendre, elle réalise qu'elle a frôlé la mort. Céline essaie de la calmer : « Tout va bien. C'est fini ». L'inconnue murmure : « Tout ne va pas bien. C'est mon frère que je viens peut-être de tuer. Il faut que j'aille voir si je peux l'aider. »

Et puis l'inconnue a ajouté :

— En tombant, il a crié. J'ai cru entendre « Petite sœur ». Malgré tout, je suis restée sa petite sœur.

— Il y avait trop de bruit pour entendre.

Après une seconde d'hésitation, Céline a ajouté :

— Je crois bien que c'est ce qu'il a crié.

— Taï otoshi, murmure l'inconnue. C'est du judo. Mon frère est deuxième dan de judo et j'ai réussi sur lui un bête Taï otoshi.

— Ton Taï otoshi était tout sauf « académique ».

Une femme évite la mort avec une prise de judo, elle balance son frère contre une motrice de métro, et tout ce que Céline trouve à lui dire c'est que sa prise de judo était pourrie.

Ça les fait rire, qu'un deuxième dan se ramasse sur un Taï otoshi plutôt naze. Un rire pour relâcher la tension, un rire de gêne.

C'est seulement après cela qu'elles sont allées ensemble, main dans la main, rejoindre le groupe qui autour du conducteur du métro s'agglutinait autour de l'homme qui avait été violemment heurté par le métro et projeté loin d'elles. Il n'y avait rien à faire. Quelqu'un, un médecin sans doute, avait pris les choses en main.

Céline a sacrifié son foulard pour improviser un pansement à l'inconnue qui était quand même sérieusement blessée. Elle n'avait jamais vu autant de sang.

— Je m'appelle Céline.

— Moi c'est Milena.

L'accident a eu lieu à 16:30. Céline a vite compris qu'elle avait raté son avion. Le Poste de Commande Centralisé a coupé le courant sur la ligne quasi instantanément. La Permanence Générale a contacté les pompiers, le SAMU, la police. Céline a envoyé un SMS à Charles pour le prévenir qu'il partirait probablement seul aux États-Unis. Les pompiers et le SAMU sont arrivés à 16:40. Un peu après, Céline a vu « son » accident grave de voyageur annoncé par l'appli de son iPhone, quelques minutes avant d'être prévenue par le haut-parleur de

la station. A 17:00, les agents de la RATP et les policiers ont évacué la station. Céline est restée comme témoin, et pour tenir compagnie à l'inconnue.

Un médecin et un infirmier du SAMU se sont acharnés sur le grand blessé. Ce dernier a perdu son anonymat grâce à une des cartes d'identité qu'un policier a extrait d'un portefeuille dégoulinant de sang. Il est devenu Mehdi M., recherché par Interpol.

Un jeune interne s'est chargé de Milena. Comme il s'inquiétait aussi pour Céline, celle-ci lui a expliqué :

— Elle a fini dans mes bras. Ça explique les traces de sang sur ma veste. Moi je n'ai rien.

Céline a tu que l'inconnue était la sœur du type qui avait l'air si mal en point, dans une mare de sang... Ce n'est pas ses oignons. Elle n'a pas insisté pour récupérer son foulard qui a fini dans une poubelle.

Juste avant d'être embarquée par les pompiers, Milena a embrassé Céline. Son parfum sentait la lavande.

A 17:30, l'officier de police judiciaire est arrivé. Il n'a autorisé l'ouverture de la

station qu'à 18:00. Les agents de la RATP ont vérifié les équipements techniques et le trafic a repris, sans Céline qui devait encore attendre.

Le commissaire chargé de l'enquête sur le meurtre de Nestor Bonomi est arrivé sur les lieux de l'accident à 18:32. Il ne lui restait plus que Céline à interroger, qui ne savait pas grand-chose, et deux autres témoins, qui en savaient encore moins. La police a été plutôt inutile jusqu'ici dans notre histoire et il semble que cela soit pour durer.

Vers 19:30, Céline a parlé à Charles. Il était triste qu'elle rate son avion, mais surtout excité à l'idée de partir. A 20:30, Céline a été libérée par la police. L'avion pour New York avait déjà décollé. Elle a retrouvé des copines dans un resto près de Jussieu. C'est à 22:30 qu'elle a commandé la deuxième demi-bouteille de Chardonnay et reconnu que finalement elle était ravie d'avoir raté son avion. La sérendipité de ce meurtre auquel elle avait assisté allait peut-être changer sa vie. *Fatum*, c'était dit, comme on l'accepte en latin ; *mektoub*, c'était écrit, comme on l'admet en arabe ; *it's all for the*

best, c'est pour le mieux, comme pragmatisent les anglais qui se foutent de savoir d'où ça vient et se concentrent sur où ça va.

Charles est parti travailler aux Etats-Unis.
Sans elle !

Métro, vélo, moto

Le téléphone vibre. Axel reçoit un SMS de Béryl qui lui propose de la retrouver pour un verre et plus si affinité. Il s' imagine déambulant dans Paris écrasé par la chaleur, main dans la main avec Béryl, dans une de ses tenues délirantes. Quasi nue sous un voile mauve ? Short microscopique et soutien-gorge léopard ? Ou plutôt toute en noire, jupe de deuil hyper mini, et chemiser en dentelle transparent.

Métro ou vélo ? Sûrement pas dodo.

Comme il hésite, son téléphone vibre encore. Fanette : « Incident de voyageur dans le RER. Rejoins-moi à Lariboisière ! Maintenant ! Vite ! Maintenant ! »

Changement de programme. Moto.

Quand Axel arrive à l'hôpital Lariboisière, Fanette, l'attend à l'accueil. Un sourire au coin de la bouche, elle refuse d'en dire plus que les quelques mots de son SMS. Elle le guide à travers l'hôpital. C'est son monde.

Ils arrivent devant une salle d'opération. Le chirurgien s'adresse à Fanette : « J'ai rien

pu faire. Ton Mehdi était trop abîmé. Il n'y avait plus rien à faire. » Fanette le remercie. Ce n'est pas la peine de perdre du temps à expliquer qu'elle ne va pas pleurer la mort de Mehdi.

Axel se tourne vers elle. Il se rappelle ce qu'il sait de ce Mehdi, le frère de Mylène, de Milena. Il ne va pas le pleurer. Mais Fanette ne lui a quand même pas fait rater un plan torride juste pour constater la mort de Mehdi. Un SMS aurait suffi et il aurait pu arroser l'événement avec Béryl.

Elle lui montre en souriant au bout du couloir une petite porte. Elle précise : « Ils ont commencé par *la* refuser parce que la salle d'opération était saturée. Mais comme elle est tombée dans les pommes et qu'elle avait du sang partout, ils n'ont pas eu le choix. Elle a passé quelques minutes en salle d'opération. Mais ne t'inquiète pas. Elle s'en tire bien. Rien de grave. Elle est en salle de réveil. Je t'attendais pour aller la voir. »

Il l'interroge du regard. Elle confirme : « Milena. » Elle lui explique en deux mots ce qu'elle sait :

— Milena a été attaquée et poignardée à la station Gare du Nord du RER B. Son agresseur Mehdi M. est mort, heurté par une rame de métro.

C'est dingue ! Avec toutes les stations de métro et de RER à Paris, il fallait que Mehdi choisisse la station la plus proche de l'hôpital de Fanette pour agresser Milena.

Des semaines qu'ils cherchent Milena et elle est là à quelques mètres. C'était leur amie, mais avec sa disparition, avec tout le temps qu'ils ont passé à la chercher, à découvrir qui elle était vraiment, puis avec tous les articles de presse qui ont parlé d'elle, elle s'est éloignée, elle est devenue comme abstraite.

Un homme, petit, très brun, trapu se dirige vers la salle de réveil. Il a une blouse d'infirmier, mais quelque chose en lui inquiète Fanette. La façon de marcher trop mécanique ? La bosse dans la poche de la blouse ? Le regard circulaire qui échographie les personnes présentes ? Fanette crie : « Eh vous ! Arrêtez ! ». Le type hésite, fait encore deux pas. Il se retourne en cherchant quelque chose dans

sa poche. Finalement, il dégaine son l'artillerie.

Fanette serait sensée voir sa vie défiler devant ses yeux en un pareil instant. Cela ne se passe pas comme ça. Elle a juste envie de disparaître, de s'enfoncer dans le sol. Se planquer derrière ce brancard ? Ou foncer vers ce groupe d'infirmières ? Peu glorieux. Elle a à peine le temps de penser que c'est une façon conne de finir, le temps de se dire que quitte à se faire dégommer autant le faire dans un lieu aseptisé, à quelques mètres d'une salle d'opération. Elle n'a pas le temps de se révolter. Sa mort va être juste bête, dans ce lieu d'une laideur immensément banale. Elle a le temps de regretter que sa vie ne défile pas devant elle. Elle aurait bien aimé voir une dernière fois le visage de son mari, de ses garçons, des personnes qu'elle a aimées. Le malfrat vise dans sa direction, et puis, tout va très vite.

Deux coups de feu éclatent dans le minuscule couloir, énormes, assourdissants. L'instant s'éternise. C'est cela la mort, l'absence de sensation ? Aucune douleur. Fanette ne comprend pas ce qui se passe.

Elle voit le tueur s'effondrer lentement, une large tâche de sang s'étaler sur son thorax.

Dans la minute qui suit, un infirmier et un médecin se précipitent. Ils ne pourront pas le ranimer. Le tueur a été tué.

Comme personne ne fait attention à lui, Axel comprend qu'il n'a pas été touché. Il se tourne vers Fanette, pâle, au bord de l'évanouissement. Médecin urgentiste, cela ne prépare pas plus à ce genre de violence qu'aux soins qu'elle a dû délivrer pour le 13 novembre.

Axel découvre quelques mètres plus loin une jeune policière black à l'uniforme trop grand pour elle. Son pistolet encore pointé vers le tueur la dénonce comme responsable de tout ce boucan. Axel lui demande : « Où vous avez appris à tirer comme ça ? ». La jeune femme a le temps de répondre « Championne d'Île de France » avant que les larmes ne viennent en abondance embrouiller son maquillage.

Le bordel dure quelques minutes. Finalement, Fanette entraîne Axel dans la salle de réveil, peut-être pour y trouver, qui sait, un peu de tranquillité. Une agression dans le métro, une tentative d'assassinat à

l'hôpital, la jeune femme qui attend en salle de réveil va peut-être encore attendre pour mourir, mais il va falloir qu'elle s'explique.

La salle de réveil est une grande pièce avec quatre postes de patients.

Parfum de lavande.

Des hommes occupent deux des lits, une vieille femme le troisième, le quatrième est vide.

Suzanne montre le lit vide à la vieille qui se marre :

— Elle ne vous a pas attendus. Quand elle a entendu les coups de canon et tout le bordel que vous avez fait, elle a pris la poudre d'escampette par la fenêtre. Elle est ralentie par sa blessure, mais elle a cinq bonnes minutes d'avance. Dix euros que vous ne la retrouvez pas.

— Tenu, crie Axel en enjambant la fenêtre et en se précipitant à la poursuite de son amie.

On est au troisième mais ce n'est pas bien compliqué de passer de balcon en balcon jusqu'au rez-de-chaussée.

Un interne s'étonne :

— On a fini de la recoudre il n'y a pas 30 minutes. Elle était sensée dormir profondément.

— Elle a refusé l'anesthésie, explique une infirmière. Alors, avec ce qu'elle dégustait, je te jure qu'elle ne dormait pas.

— Elle avait la force de partir ? interroge Fanette.

— Faut croire, répond l'infirmière qui a décidé qu'avec cette patiente, on peut s'attendre à tout. Elle n'a plus besoin de nous. N'importe qui peut lui refaire son pansement.

Axel revient avec un billet de dix euros à la main :

— D'après un clodo qui trainait devant l'hosto, elle est partie en vélib. C'est une extra-terrestre !

— Elle se fait soigner à Lariboisière et elle ne me prévient même pas, rouspète Fanette. J'aurais dû aller la voir sans t'attendre.

— Enfin, on sait au moins qu'elle est vivante, positive Axel.

— On continue à lui courir après ? propose Fanette. Au moins, avec elle, on ne s'ennuie pas.

Comme Axel n'a aucune envie que cela reste la conclusion d'une soirée qu'il a failli passer avec Béryl. Il propose :

— Je connais juste à côté un indien végétarien qui fait des dosas d'un autre monde. Tu dis à ton mec de nous rejoindre...

— Et Milena ?

— Oublie-la ! Tu ne cherches pas Milena. C'est elle qui te trouve.

Sein de galalithe

Une terrasse bondée près du Canal Saint-Martin. Nadia déguste une bière. C'est Maeline qui régale.

— Tu pars traiter tes rhumatismes à Arcachon ?

— Bof. Non. J'irais bien en Bretagne cette année.

Tu peux prendre un café au Dernier bar avant la fin du monde, ou une bière au Pub du bout de la galaxie. Tu peux t'égarer dans Paris. Ses impasses sont assez profondes pour engloutir à jamais celui qui veut s'y perdre. Il suffit de le décider. Quelques minutes, quelques pas, et tu es ailleurs. Il ne te reste plus qu'à dessiner l'ébauche de ta nouvelle vie.

Un après-midi à la Cité des sciences. L'exposition « Terra Data ». Hugo écoute attentivement Maeline lui raconter l'analyse de données massives.

— Tu veux être informaticien plus tard ?

— Bof. Non. Plutôt journaliste ou archéologue.

Evidemment, Paris est grand mais pas infini. Il faut t'attendre un jour ou l'autre à buter sur une vieille connaissance. Il te faudra alors, avec aplomb, nier l'évidence.

Mylène, Mélanie, Milena ou Maeline. Tu es à chaque fois une autre, mais tes fantômes ne disparaissent.

Parfum de lavande.

Axel admire Maeline mélangeant la caséine et le formol à des colorants pour obtenir la matière brute en pierre de lait. Il la regarde modeler soigneusement, délicatement, un sein gauche entre ses doigts, le sculpter, le polir infiniment, avant de le réunir chirurgicalement au corps féminin en bois. Axel effleure le sein de galalithe.

Paris, 2014-2017

Table des matières

Milena, abonnée absente	4
<i>La disparue de la rue Montmartre</i>	<i>5</i>
<i>Mort sur le courriel.....</i>	<i>11</i>
<i>Tai Nadia</i>	<i>16</i>
<i>Nestor, vous eûtes tord.....</i>	<i>23</i>
<i>Galalit.....</i>	<i>27</i>
<i>Toutes les vies de Milena Oort</i>	<i>34</i>
<i>Le flic n'avait pas bu que de l'eau.....</i>	<i>43</i>
<i>Le récit d'Axel.....</i>	<i>49</i>
<i>Le vibromasseur.....</i>	<i>54</i>
<i>La piste professionnelle</i>	<i>58</i>
Tonton Nestor	60
<i>Sur la piste de Marco Polo.....</i>	<i>60</i>
<i>Carrousel.....</i>	<i>66</i>
<i>Le despote est absent.....</i>	<i>70</i>
<i>Détective privé en quête de données.....</i>	<i>83</i>
<i>Confidentiel, ne pas diffuser.....</i>	<i>104</i>
<i>L'inspecteur est barge</i>	<i>110</i>
<i>En attendant le message.....</i>	<i>111</i>
<i>Dans un blog d'un site web trash.....</i>	<i>116</i>
Mélanie des appeaux	118
<i>Ça roule ma poule</i>	<i>118</i>
<i>Mélanie à l'heure première</i>	<i>127</i>
<i>La disparition de Mélanie Trou.....</i>	<i>128</i>
<i>Lanceuse d'alerte.....</i>	<i>138</i>
<i>Pour un flirt avec Béryl.....</i>	<i>139</i>

<i>La lanceuse d'alerte</i>	150
<i>Belle comme son code.....</i>	159
<i>Jalile le Yézidi.....</i>	164
<i>La femme sans racine.....</i>	169
<i>Le deuxième suspect.....</i>	172
Max les menaces	178
<i>Milena, tricoteuse de destin</i>	178
<i>La petite fille qui aimait les fraises.</i>	188
<i>Une valse à quatre temps.....</i>	194
<i>Un numéro sur un bout de papier... ..</i>	197
<i>A la recherche de Mélanie</i>	205
<i>Mélanie des Thermopyles</i>	210
<i>Mélanie de la galalithe.....</i>	211
<i>Mélanie des algorithmes</i>	215
<i>Kemoos.....</i>	217
<i>Sous le radar de Jacinta.....</i>	221
<i>Un jour très particulier.....</i>	227
<i>Cligne-musette.....</i>	234
<i>Une bise pour effacer les ans.....</i>	237
<i>Reprends tes fleurs et casse-toi !.....</i>	242
<i>Cinquante nuances de virtualité.....</i>	251
Mylène si vous saviez.....	253
<i>Le massacre de la Salle Edgar Poe</i>	253
<i>L'anniversaire de la discorde</i>	254
<i>Le foulard de la discorde.....</i>	259
<i>Le cénotaphe des canards</i>	262
<i>Le Petit Cambodge.....</i>	268
<i>La mort d'un salaud</i>	276
<i>Mehdi.....</i>	279

<i>Salle d'attente</i>	<i>284</i>
<i>Incident grave de voyageur</i>	<i>286</i>
<i>Métro, vélo, moto</i>	<i>293</i>
<i>Sein de galalithe.....</i>	<i>301</i>